
U d'/of OTTAWA
39003005623318

346 - 1A - 91 (2)

0BV-750 Nair

att. Lome

LA

MARINE DES ANCIENS

Cet ouvrage a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1879.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LA

MARINE DES ANCIENS

LA BATAILLE DE SALAMINE

ET L'EXPÉDITION DE SICILE

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

Deuxième Édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1886



LA

MARINE DES ANCIENS

LA BATAILLE DE SALAMINE ET L'EXPÉDITION DE SICILE.

CHAPITRE PREMIER.

L'EXPÉDITION DE XERXÈS.

La marine de l'avenir sera très-probablement, pour peu que les progrès de la science continuent d'y aider, un retour assez étrange à la marine des anciens. A côté des colosses, il y aura place pour les infiniment petits. Les colosses se chargeront d'occuper la mer, d'en garder les chemins, d'en écarter les interventions hostiles; les flottilles opéreront sur le littoral ennemi. Ces flottilles auront deux façons d'opérer : par des incursions soudaines

ou par des invasions en masse ; à l'instar des pentécontores et des drakars, ou à la manière des trirèmes, des dromons, des galères et des galéasses. L'occupation de la mer a donné aux Anglais la richesse et leur a permis d'user peu à peu le grand empire; mais depuis que le continent s'est couvert de chemins de fer, depuis que la navigation neutre a su affirmer ses droits, la suprématie maritime demeure en quelque sorte désarmée. Elle le sera tant qu'elle ne pourra exercer sa domination que dans les eaux bleues. Voilà pourquoi des événements récents ont pu faire mettre en doute l'efficacité de la marine appelée à concourir directement et par ses seuls moyens à la défense nationale. Se figure-t-on au contraire le parti qu'un génie tel que celui de Napoléon Ier eût pu tirer d'une flottille semblable à la flottille de Boulogne, dans les diverses guerres qui ont occupé ce siècle, si les chaloupes canonnières construites sur les rives de la Manche avaient été munies d'appareils à vapeur, au lieu d'en être réduites, comme au temps de Sémiramis et d'Agamemnon, à se mouvoir sous l'action des propulseurs à bras? Le monde a été longtemps immobile; aujourd'hui la terre tourne vite, et, quoique des esprits chagrins puissent être tentés de croire qu'elle tourne à l'envers, nous n'en sommes pas moins obligés de nous conformer à son allure.

Il n'y a eu qu'une marine à rames, sauf de bien légères modifications; cette marine a duré quatre ou cinq mille ans. C'est que l'invention de la rame était à elle seule un grand pas dans l'art de la navigation. Après de pareils progrès, l'imagination humaine généralement se repose. Si quelque besoin nouveau ne vient pas la pousser impérieusement à un nouvel effort, elle s'endort complaisamment dans sa conquête. Les anciens ont eu, comme le moyen âge, leurs vaisseaux ronds et leurs vaisseaux longs, leurs navires à voiles et leurs bâtiments à rames. Pour le commerce, il a fallu quelque chose d'analogue à la jonque chinoise; pour la piraterie, pour la guerre, on a senti la nécessité d'être plus agile, moins esclave des caprices si souvent inopportuns du vent. L'instinct des peuples s'est rencontré sans s'être donné le mot. Les Pélasges ont construit leurs pentécontores, les Normands leurs drakars, les Polynésiens leurs pirogues. L'avantage est aux Polynésiens, quand il s'agit d'utiliser la brise. Leurs grands esquifs volent réellement sur l'eau; ils s'y balancent avec une sûreté, une aisance, que n'ont jamais connues les vaisseaux de l'antiquité; ils n'y sont pas maîtrisés, comme les dragons du Nord, par le souffle qui les entraîne. Frappée obliquement, leur voile conserve son action et perd à peine quelque

chose de sa puissance. Mais où le sauvage de l'Océanie se montre inférieur, c'est quand il essaye d'avancer à force de bras sur une mer immobile. La pagaie dont il se sert laboure l'onde à coups précipités; la rame prend la mer pour point d'appui et pousse l'embarcation en avant avec toute l'énergie d'un levier.

La navigation fluviale a dû précéder de plusieurs siècles la navigation maritime. Les pauvres créatures déshéritées qui errent sur les côtes de l'Australie et sur celles de la Terre-de-Feu n'ont pas encore été tentées d'affronter les colères de l'Océan. Elles se bornent à ramasser les coquillages jetés par la tempête sur la plage ou à les détacher des roches auxquelles le mollusque adhère. Les populations lacustres, les tribus établies sur les bords des fleuves ont, en revanche, trouvé dans le tronc d'arbre dérivant sur les flots un moyen de transport facile, dans la branche chargée de feuillage la première voile qui se soit ouverte à la brise. Ne voyons-nous pas en effet les esquifs de l'Océanie se glisser ainsi entre les coraux ? La forêt de Dunsinane s'est mise en marche, et une force invisible l'arrache au rivage. Les branches d'arbres, les nattes, les *tapas,* les peaux amincies ont probablement précédé de beaucoup les tissus plus maniables de lin et de chanvre. Le difficile n'était donc pas de déployer

l'aile d'Icare, mais d'oser la déployer en haute mer.

Du tronc d'arbre au radeau, la distance est peu grande. Grossie par les pluies, la rivière charriait de rudes assemblages de troncs déracinés, de véritables îles bien capables de porter la tribu tout entière; rien de plus simple que de substituer aux racines, aux branches entrelacées le moindre lien qui s'est rencontré sous la main : des osiers ou des lianes, des joncs même. Cette plate-forme flottante, on la dirigera sans peine, tant qu'on se contentera de l'abandonner au fil du courant, tant qu'on pourra toucher, du bout d'une perche, une des deux rives ou le fond. Franchissez l'embouchure du fleuve, le problème devient à l'instant plus épineux. Supporté par des eaux profondes, le radeau devient à l'instant indocile. Comment le maintenir dans la direction qu'on voudrait lui faire suivre? Les naufragés de la *Méduse* y ont renoncé. Longtemps avant la découverte de Cabral, les sauvages riverains du nouveau monde avaient tenté la chose avec plus de succès. Les catimarans de la côte du Brésil sont des radeaux affinés des deux bouts; un seul coup de pagaie les ramène en route, et nulle embarcation ne s'élance avec plus de grâce et de sécurité sur la plage. Sous bien des rapports, on pourrait préférer le catimaran à nos chalands de débarque-

ment. Le radeau a sur le chaland, qui n'est après tout qu'un radeau creux, un grand avantage : les brisants ne lui font pas peur. Seulement il a fallu pour lancer le radeau en haute mer imaginer la pagaie, puisqu'on ne pouvait plus employer la perche et qu'on ignorait l'usage de la rame. La pagaie est une sorte de battoir au manche court qui se manie des deux mains. Elle ressemble à une pelle à four comme la rame d'Ulysse ressemblait à un fléau.

Le jour où le premier tronc d'arbre fut creusé se perd dans la nuit des temps, et cependant il est à présumer que la terre avait déjà reçu dans son sein bien des générations, quand ce progrès notable s'accomplit. Évider un tronc d'arbre avec des éclats de pierre n'est pas une mince besogne ; l'airain et le fer ne s'en acquittent pas sans s'émousser. On sait avec quelle emphase Homère prononce ce mot de « vaisseau creux ». Il y a là comme un retentissement lointain de l'émotion produite par l'apparition de la pirogue. Les corbeilles d'osier enveloppées de peaux, qui, au temps d'Hérodote, descendaient le cours de l'Euphrate, les radeaux de bambous par lesquels se virent assaillis sur l'Indus les vaisseaux de Sémiramis, n'auraient jamais ouvert aux peuples impatients la grande navigation. Avec le tronc creusé, on peut se rendre des

côtes de l'Hellade aux bords de la Phénicie, des rivages du Danemark aux sources de la Seine, des îles du Japon à la Nouvelle-Zélande. Que sera-ce le jour où la pirogue, formée de planches cousues ou rivées l'une à l'autre, aura doublé, triplé, quadruplé ses dimensions! Si ce jour-là le marin, assis sur son banc, n'est plus obligé de piocher l'eau comme un sol aride qu'on défonce; si, chaque fois que son corps se renverse en arrière, il voit la barque glisser et fuir sous l'effort de ses bras nerveux, il est impossible qu'il n'ait pas soudain le sentiment de la puissance qu'il possède. La race de Japhet est devenue la maîtresse du monde. « Plantez une rame sur ma tombe pour que les hommes à venir s'occupent de moi! » Voilà bien le vœu d'un matelot, d'un navigateur affranchi de la servitude du vent, qui sait qu'avec un bon aviron de frêne ou de hêtre il ne dépend plus que de la vigueur de ses muscles et de l'étendue de son courage. Aussi quel frémissement d'un bout du littoral à l'autre! Io piquée par le taon ne fut pas emportée par une plus folle ardeur. A travers le tumulte dédaigné des flots, de toutes parts s'élancent « ravisseurs, suppliantes [1] ». Les uns vont à la pour-

[1] Nul n'a mieux rendu que le poëte Eschyle, dans sa tragédie des *Suppliantes,* l'émotion de ces temps de troubles.

suite du butin, les autres à la recherche d'un asile. Les rivages déserts se peuplent, les cités florissantes se reculent; le bord de la mer n'est plus sûr pour elles. La piraterie se promène en souveraine; elle étend son empire aussi loin que les océans connus prolongent leurs limites. Ces marins « à peau noire sous leurs tuniques blanches » qui fendent l'onde, jetant l'angoisse et l'épouvante devant eux, ce ne sont pas, comme on pourrait le croire, les guerriers des Vitis venant faire irruption dans les eaux paisibles des Tongas; c'est la race brutale et maudite des fils d'Égyptos. « Sur leurs sombres vaisseaux, les voilà portés par la mer à leur vengeance. » Les Pélasges auront leur tour. Plus d'un combat sanglant se livrera sur les bords de la Syrie avant que la flotte d'Agamemnon prenne le chemin de la Troade.

« Toute la Grèce alors portait le fer. On vaquait en armes à ses occupations, parce que les habitations étaient sans défense et les communications peu sûres. » Les Athéniens furent les premiers dont les mœurs s'adoucirent; la justice de Minos y fut pour quelque chose. Ils adoptèrent la tunique de lin et la cigale d'or dans les cheveux, déjà pareils à ces bons insulaires des Lou-Tchou dont la calme béatitude faisait, en 1820, pleurer le capitaine Basil Hall de tendresse. Les Locriens-Ozoles, les

Étoliens, les Acarnaniens, continuèrent d'être les Monténégrins de l'époque. Ils ne déposèrent même pas leurs armes pour s'étendre sur leur couche ou pour prendre place à la table du festin. Le monde, à toute époque, nous offre des peuples dans l'enfance, des nations adultes et des civilisations qui périssent. Sans fouiller les tombeaux, sans déblayer les hypogées enfouis, nous pouvons demander à la Polynésie l'histoire des pirates hellènes, normands, scythes ou sarrasins; la Polynésie nous rendra tout cela sous une forme vivante. Les Sarrasins pourtant, au dire de l'empereur Léon, « se servaient de grands bâtiments, pesants et tardifs à la course; les Scythes en avaient de moindres et de plus légers avec lesquels ils descendaient les fleuves pour entrer dans le Pont-Euxin ». Là gît toute la différence. Gravée sur les rochers de la Norvége ou sur le granit égyptien « aux bouches sablonneuses du Nil », recueillie par les historiens de Byzance ou conservée par les traditions polynésiennes, l'histoire de la piraterie est partout la même. Les champions que le viking éprouve avant de les laisser monter sur son vaisseau, et les guerriers d'Homère courbés sous le poids de la pierre qu'ils soulèvent, ce sont des héros contemporains. Prêtez l'oreille : vous entendrez encore le péan solennel, le chant de guerre qui s'entonne à l'heure du combat, le chant

de mort où le vaincu brave dans les tourments le vainqueur qui l'a fait prisonnier. La piraterie a donné des empereurs à la Chine, des rois aux îles Sandwich, des auxiliaires aux maîtres de l'Égypte, des oppresseurs à la Grande-Bretagne, des ducs à la France, des cheiks à toutes les villes de la Barbarie. Pour la dompter, il a fallu tour à tour Minos, Pompée, Alfred le Grand, Robert le Fort, don Jayme, Charles X.

Les barques des pirates étaient rapides; on en fabriqua de pontées. La couverte abrita le rameur contre les traits dont les parois du pentécontore le défendaient mal; la couverte offrit en même temps un champ de bataille plus libre à l'hoplite. Le dromon, et probablement aussi la trière, ne furent que des pentécontores à deux étages. Quel est le Dupuy de Lôme qui le premier fit descendre des chantiers ce vaisseau de ligne? Était-il d'Érythrée? Avait-il vu le jour à Corinthe? Peu importe. Ce qui est incontestable, c'est que le grand justicier des mers a paru. A dater de ce moment, il n'est pas bienséant de répondre aux gens qui vous interrogent : « Je suis pirate. » C'était bon au temps de Thésée et des Argonautes. Aujourd'hui que la puissance de Samos, de la Crète, de Corcyre, de Corinthe, d'Athènes et d'Égine a grandi, aujourd'hui que les vaisseaux de Tyr et de Phocée ne

s'arrêtent même pas aux colonnes d'Hercule, pareille réponse ne serait pas la réponse d'un demi-dieu, ce serait celle d'un brigand dont la tête est à prix et que l'opinion publique met au ban des nations. Au pirate traqué par la trière il ne reste de ressource que la fuite. La trière ne l'atteindrait pas aisément; mais dans les eaux de Délos, ni dans celles de la Cilicie, vous ne verrez jamais pentécontore s'attaquer aux soldats de la loi, à ce monstre dont la proue d'airain crèverait d'un seul coup ses bordages et briserait infailliblement sa membrure. Les têtes de sanglier de Samos, les pataïques de la Phénicie, qui provoquaient par leur aspect bizarre le rire du roi Cambyse, ces bustes de trières qu'on prendrait pour des dieux chinois, se dressent maintenant partout, respectés des bandits de mer à l'égal de la peau de lion d'Hercule ou d'un baudrier de gendarme. Désormais le commerce a les coudées franches : aussi quel essor nous le voyons prendre! Pour trouver des flibustiers, il faudrait que les galions de Tyr les allassent chercher au milieu de ces îles de la côte illyrienne qui ont si souvent abrité les Uscoques. La paix devrait donc régner enfin sur les flots; mais à peine les bandes de pirates se sont-elles évanouies que les flottes de guerre s'ébranlent.

Est-il vrai que les rois de la Grèce, rassemblés

en Aulide, aient jamais conduit aux rives de la Troade 120,000 guerriers sur 1,100 vaisseaux? Le dénombrement d'Homère a beau présenter toute la précision d'un état d'effectif dressé par un chef d'état-major, il n'en existe pas moins des sceptiques qui voudraient révoquer en doute l'autorité d'un document dont on ne connaît pas exactement la date. Ce document, ne l'invoquons donc pas. Les âges héroïques seront bientôt passés; avec la guerre médique, nous allons entrer dans la certitude de l'histoire. « Construisez des trières! » répétait sans cesse Thémistocle à ses compatriotes. Un orage formidable menaçait en effet la Grèce; l'Asie s'apprêtait à fondre sur l'Europe. L'Asie avait une flotte; c'est de là surtout que venait le danger. La Carie, la Phénicie, l'Égypte, fournissaient aux successeurs de Cyrus des vaisseaux innombrables et « d'incomparables rameurs ». Quiconque a tenu dans les mains un aviron de chaloupe, — l'aile du navire, dit Eschyle; la plume de dix-huit pieds, disent nos matelots, — comprendra ce qu'il fallait de vigueur, d'habitude et d'adresse pour manier, pendant de longues heures, la rame de la trière. Les Romains, avant d'embarquer leurs légionnaires, les dressaient à cet exercice sur la plage. Le chef des Phocéens représentait aussi aux citoyens de Milet révoltés l'urgente nécessité d'apprendre à

voguer en cadence, à évoluer sans engager les rames. Que répondaient, après une semaine de cet apprentissage, les hommes de l'Ionie? « La servitude vaut encore mieux que le rude métier qu'on nous fait faire. » Les Milésiens battus retournèrent sous le joug. Sans Thémistocle, les Grecs auraient eu le même sort.

Tyr et Sidon n'avaient qu'à expédier au grand roi des vaisseaux bien équipés, les Perses se chargeaient de faire régner à bord de ces navires l'ordre et la discipline. Leur armée marchait sous le fouet, et le capitaine négligent, pas plus que le rameur, ne devait s'attendre à trouver grâce devant les argousins. Si les généraux perses ne le faisaient pas toujours frapper de verges, ils n'hésitaient pas, — l'île de Chios indignée en eut le spectacle, — à lui fourrer la tête dans un sabord de nage et à l'exposer ainsi à la risée des passants, le corps sur le tillac, le chef nu en dehors. Quelle position pour un capitaine de trière habitué à dominer son équipage du haut de la poupe ! que d'amertume amassée au fond de ce cœur ionien ! Car c'étaient, il faut bien le dire, les marins de l'Ionie qui donnaient généralement le plus de souci au membre de la famille royale investi du commandement de la flotte. Ces anciens colons d'Athènes n'avaient pris à l'Asie que sa mollesse ; ils lui avaient laissé

ses habitudes de soumission. Les Perses auraient eu tort de compter d'une façon absolue sur leur concours.

Darius cependant a fait reconnaître à l'avance les rivages de la Grèce. Il sait où il faut frapper ; des transfuges lui ont indiqué le bon endroit. Maître de Samos, de Chios, de Lesbos, de Thasos, il ordonne à sa flotte de longer les côtes de Thrace. Trois cents navires et vingt mille hommes périssent en voulant doubler le mont Athos. Ce n'est qu'un printemps de perdu. Les grandes monarchies supportent aisément les grands désastres. Il n'y a pas de typhon qui n'enlève à l'empereur de Chine autant de sujets que la tempête maladroitement bravée par Mardonius en coûtait au souverain des Perses.

L'année suivante, six cents trières se trouvent rassemblées en Cilicie. On emporte tout, infanterie et chevaux. Cette fois on ne côtoiera pas les rivages du nord ; on les sait constamment ravagés par l'aquilon. De Samos, la flotte se dirige en ligne droite vers l'Eubée. Quatre cent quatre-vingt-dix ans avant notre ère, aux premiers jours du mois d'août, les Perses ont débarqué dans l'Attique. On nous a dès l'enfance appris l'issue de ce débarquement. Vaincus par Miltiade dans les champs de Marathon, les Perses ont perdu six mille hommes ;

ils courent au rivage pour se rembarquer. On se dispute, on s'arrache les trières échouées sur la plage. Les Grecs en ont pris sept; les autres, — toute une flotte, — se dirigent à force de rames vers Athènes. Les soldats de Miltiade heureusement sont d'agiles coureurs. Ils arrivent sous les murs que Datis et Artapherne espéraient surprendre, au moment même où la flotte ennemie venait, après avoir doublé le cap Sunium, mouiller devant Phalère. L'échec pour les Perses était complet. Leurs vaisseaux demeurèrent quelques jours sur leurs ancres, puis ils retournèrent en Asie.

C'était la première fois que les armes du grand roi étaient humiliées. Xerxès ne pouvait hériter du trône sans hériter en même temps des projets de vengeance de Darius. La plus vaste expédition qu'ait jamais conçue la puissance humaine se prépare. Ce jeune roi, si injustement décrié dans l'histoire, « qui fait tout par lui-même et voit tout par ses yeux », Xerxès, en un mot, ne veut se mettre en marche qu'après avoir employé quatre années entières à disposer d'immenses dépôts de vivres sur le parcours qu'il se propose de suivre. Tout est prévu... excepté la malveillance du sort. Ce sont là, remarquons-le bien, les affaires des augures; les rois auraient tort de s'en mêler. Leur rôle est de mériter la victoire;

ne leur en demandons pas davantage. Xerxès pousse devant lui un million sept cent mille hommes et les fait côtoyer par mille deux cents trières. Depuis que nous en sommes revenus, par une pente insensible, aux temps où l'humanité n'avait pas d'armées permanentes, mais où les peuples, prêts à se dévorer, se tenaient constamment debout, les chiffres mentionnés par Hérodote ne nous semblent plus invraisemblables. Avec de bien moindres territoires, l'Allemagne et la France, si jamais la fantaisie leur prenait de mettre toutes leurs forces sur pied, ne resteraient certainement pas au-dessous du roi des Perses. Nous n'avons cependant dénombré encore que l'armée qui traverse le continent asiatique et la flotte de guerre qui l'accompagne. Outre cette armée et cette flotte, il faut compter aussi le convoi. Navires non pontés à trente et à cinquante rames, chaloupes, barques destinées à recevoir les chevaux, il n'y a pas là moins de trois mille embarcations. Chacun de ces bâtiments porte en moyenne près de quatre-vingts hommes. L'équipage des trières est de deux cent trente. Qu'il soit grec, ionien, carien ou phénicien, qu'il vienne de Cilicie ou d'Égypte, le vaisseau de combat a toujours cet effectif. Cela seul suffit à nous indiquer ses dimensions; la facilité avec laquelle on le tire à terre, l'éperon qui, d'un seul

coup, le crève et le fait sombrer, nous apprennent également de quels fragiles matériaux on l'a construit. La trière n'est pas un de ces navires aux côtes de fer, au cœur de chêne ou de teck, que nous avons aujourd'hui sous les yeux; c'est un coffre de bois blanc qui doit son nom au chiffre de ses rameurs. *On y vogue à trois;* le pentécontore est un unirème. Ne nous étonnons pas si les flancs de la trière s'entr'ouvrent quand survient inopinément la tempête. Pareil malheur a plus d'une fois excité le courroux de Colbert contre les maîtres de hache de Louis XIV. La solidité des liaisons est une des conquêtes les plus récentes de l'architecture navale, et cette solidité ne s'acquiert qu'au prix de l'augmentation du poids. Les galères elles-mêmes ne se tireront plus à la plage quand on aura fait entrer le chêne et le hêtre dans leur construction; quatre-vingts hommes par pentécontore et par vaisseau rond, deux cent trente par trière, tout cela compose bien un ensemble de cinq cent seize mille hommes : on en peut faire aisément le calcul. Cinq cent dix-sept mille est le chiffre donné par Hérodote. Que sont à côté de ce gigantesque armement les « passages d'outremer » des croisés, les expéditions des Romains, les descentes des Normands, les entreprises auxquelles nous avons nous-mêmes assisté? Quatre

cent quatre-vingt-dix-sept ans après la fondation de Rome, les Romains mettaient en mer cent quarante mille hommes sur trois cent trente galères; le Carthaginois, cent cinquante mille sur trois cent cinquante vaisseaux. Au onzième siècle de notre ère, Guillaume le Conquérant traversait la Manche avec mille quatre cents embarcations et soixante mille soldats; au treizième, saint Louis emmenait de Chypre à Damiette, sur cent vingt gros navires et plus de mille cinq cents barques, deux mille huit cents chevaliers, avec un nombre proportionné de sergents d'armes, d'archers, d'arbalétriers et de piétons. Son armée comptait à ce moment plus de soixante-dix mille combattants. Vingt-deux ans plus tard, le même souverain partait pour Tunis à la tête de soixante mille hommes. Trente-six mille soldats portés sur trois cent vingt-quatre navires suffirent à Bonaparte pour conquérir l'Égypte; l'expédition d'Alger n'employa que six cent soixante-quinze bâtiments ou bateaux, et trente-sept mille hommes. Pour descendre en Crimée, trois grandes puissances : la France, l'Angleterre, la Turquie, crurent avoir beaucoup fait quand elles eurent réuni les moyens de transport de soixante-deux mille hommes, d'un peu plus de quatre mille chevaux et de deux cent trente-cinq canons de siége ou de campagne. Seul,

parmi les modernes, « le Corse aux cheveux plats » songea, dès le principe, à faire grand. Mais aussi quel ennemi il se proposait d'attaquer! Pour forcer le léopard britannique dans son antre, — excusons-nous de ces expressions vieillies, — il voulut réunir deux mille trois cents bateaux et leur donner à porter, outre quinze mille chevaux et quatre cents bouches à feu, l'élite de ses légions, cent cinquante mille vétérans qui avaient déjà triomphé de l'Europe. Lui aussi rencontra, pour lui barrer la route, la fortune contraire; mais n'avait-il pas sujet d'espérer une meilleure issue? Entente plus merveilleuse présida-t-elle jamais aux plus infimes détails d'une immense entreprise? Qui comprit mieux que ce sublime esprit, dont l'inspiration atteignait toujours les sommets, la nécessité de répudier en fait de guerre les petits efforts et les petits moyens? Napoléon ambitionnait sans cesse de se grandir à la hauteur des anciens; comme l'aigle qui règle avec peine son vol, involontairement il les dépassait.

CHAPITRE II.

LES COMBATS D'ARTÉMISIUM.

Les populations étaient peut-être autrefois plus denses; leurs souverains, à coup sûr, les trouvaient plus dociles. Aussi ce que l'antiquité est venue à bout d'achever nous laisse-t-il parfois, en dépit des témoignages les plus irrécusables, incrédules. Jeter deux ponts de bateaux d'Abydos à Sestos, « mettre des entraves à l'Hellespont, contenir ce courant de foudre lancé par la main du ciel », nous savons qu'on l'a fait; mais nous ne le comprenons pas. Notre premier mouvement serait de le nier. Comment les ancres ont-elles mordu le fond? Comment même, dans ce gouffre qu'on appelle aujourd'hui le passage des Dardanelles, ont-elles pu l'atteindre? A-t-il suffi, pour assujettir les barques rétives, de tresser des câbles « de deux cordes de lin et de quatre de byblus », de les tendre et de les roidir, à l'aide de cabestans, d'une rive à

l'autre? La largeur du détroit est de près de mille huit cents mètres; quel fleuve débordé a jamais présenté entre ses deux rives un pareil intervalle? Après un long et persistant labeur, la nature est vaincue, les ponts sont achevés. Une tempête les emporte; on les rétablit. C'est l'ordre du maître.

A l'autre extrémité de la Thrace, le mont Athos, sapé depuis deux années à sa base, est devenu une île. On ne le doublera plus; on le tournera. La précaution, à notre avis, était sage, bien qu'Hérodote n'y veuille apercevoir que « l'ostentation d'un vain orgueil ». A-t-on assez abusé de cette vieille figure de rhétorique, l'orgueil des rois! Cet orgueil a fait bien souvent la grandeur et la sécurité des peuples. « Il eût été plus simple, nous dit l'historien d'Halicarnasse, de tirer la flotte à travers l'isthme. » Plus simple, peut-être! aussi sûr, nous ne le croyons pas. Les bâtiments souffrent à voyager ainsi sur un élément pour lequel ils n'ont pas été construits. C'eût été une très-grosse affaire que d'avoir à calfeutrer à nouveau quatre mille barques, sans compter que, pour les traîner d'un golfe à l'autre, il eût fallu préalablement les décharger. Tout est grand, tout est gigantesque dans ce que commande Xerxès; rien n'est inutile, rien ne demeure au-dessus des forces de son empire.

On a brûlé sur les ponts des parfums, on a

jonché les planches de branches de tamaris; le jeune souverain fait les libations, et le défilé commence. Ce défilé dure sans interruption sept jours et sept nuits; l'Asie est passée en Europe. La possession de Sestos eût de toute façon assuré aux Barbares un débarquement facile. Sestos entre les mains des Perses, c'était Calais aux mains des Anglais. A la nouvelle du passage effectué, la terreur règne en Grèce. Les difficultés qui attendent l'armée d'invasion ne sont pas loin cependant d'apparaître. Déjà la multitude qui s'avance a tari les fleuves; si la flotte qui l'accompagne la perdait un instant de vue, ce ne sont pas les sauvages contrées des Ciconiens, des Bistones, des Sapéens, des Derséens, des Édones et des Satres qui pourvoiraient à sa subsistance. Arrivé dans Acanthe, Xerxès congédia la flotte, et lui donna l'ordre de l'aller attendre à Therma, au fond du vaste golfe qui porte aujourd'hui le nom de golfe de Salonique. D'Acanthe à Therma, la côte était trop découpée, déchiquetée par trop d'échancrures, pour que les vaisseaux et l'armée pussent plus longtemps demeurer en contact. L'armée prit à travers la Thrace, la flotte franchit le canal de l'Athos et passa du golfe de Monte-Santo au golfe de Cassandre, — pour être mieux compris, employons les noms modernes, — du golfe de Cas-

sandre au golfe de Salonique. Soldats et matelots se retrouvent enfin sur les bords du Vardar, à l'embouchure de l'antique Axios.

L'armée se repose; le roi veille. Examen fait des lieux, Xerxès se décide à prendre la route haute, par le territoire des Macédoniens Une fois en Thessalie, il ne manquera pas d'herbe pour ses chevaux. A toutes les époques de l'histoire, des milliers d'escadrons se sont rassemblés, dès les premiers jours du printemps, sur les rives verdoyantes du Sperchius. Là ont campé les chevaliers francs, les soldats de la grande compagnie catalane, les kaïmakans de Mahomet II et les vizirs de Mahmoud. La mer, par ses apports, a élargi aujourd'hui le défilé des Thermopyles; en l'année 480 avant notre ère, ce défilé ne présentait entre les derniers contre-forts de l'OEta et le golfe Maliaque, devenu aujourd'hui la baie de Zeitoun, qu'une chaussée étroite, à peine aussi large que le pas de Roland dans les Pyrénées. Deux chars de front n'y auraient pu trouver passage; une poignée d'hommes, un rempart de terre suffisaient pour en interdire l'accès. Les Grecs avaient renoncé à défendre la vallée de Tempé; ils résolurent de tenir ferme aux Thermopyles. L'armée de Xerxès se trouve arrêtée. Pas plus que l'armée, la flotte qui longe la côte ne peut passer outre. Ses éclai-

reurs viennent de lui apprendre que les vaisseaux grecs ont pris position à la pointe septentrionale de l'Eubée. Parties de l'embouchure du Vardar onze jours après Xerxès, les mille deux cents trières ont navigué tout le jour. La nuit venue, au lieu de s'engager dans le canal qui sépare l'île de Skiathos du continent, elles abordent et vont jeter l'ancre non loin du cap Sépias. Jusqu'aux premières lueurs du matin, la mer fut tranquille. Avec le soleil, le vent de l'Hellespont s'élève. Heureux le capitaine qui, au premier souffle de ce vent redouté, se trouva en mesure de haler son vaisseau à terre! La plage le sauvera de la tempête; mais la plage est peu étendue, et les trières avaient dû mouiller sur huit rangs de profondeur. Quatre cents navires sont jetés à la côte : *Fiat voluntas!* c'est le mot de Charles-Quint sur le rivage d'Alger. Germanicus, en pareille occasion, voulait se précipiter à la mer. Il avait grandement tort; les désespoirs des chefs ne remédient à rien. César, sur les rivages de la Grande-Bretagne, montra plus de sang-froid; Bonaparte, en Égypte, se hâta d'oublier l'anéantissement de sa flotte sur la rade d'Aboukir. Xerxès avait beaucoup fait pour prévenir ce cruel accident. C'était par ses ordres que l'isthme du mont Athos présentait une brèche là où les dieux avaient jeté un isthme; il ne dépen-

dait pas du fils de Darius de supprimer tous les caps. La catastrophe survenue devait d'ailleurs être entrée dans ses prévisions, car ce n'était pas merveille qu'un naufrage au temps où les Perses envahissaient la Grèce. Confiance ou découragement, qu'importait au destin? Mieux valait donc ne pas être découragé. Rien ne semble indiquer dans le récit d'Hérodote que le roi des Perses ait songé un instant à l'être. Au bout de trois jours, — c'est généralement la coutume du vent de l'Hellespont, — la tourmente s'apaisa. Les Perses remirent à la mer les nombreux vaisseaux qu'ils étaient parvenus à sauver, puis ils longèrent à la rame le continent, doublèrent le cap Sépias et allèrent s'établir au mouillage des Aphètes, en regard de la rade foraine que les Grecs occupaient avec deux cent trente-trois trières et neuf pentécontores. Les Grecs gardaient ainsi le flanc des Thermopyles et se ménageaient une retraite entre la côte des Locriens et l'Eubée, par le canal de l'Euripe. Un intervalle de quelques milles à peine séparait les deux flottes ennemies.

Un Spartiate, un hoplite étranger au métier de la mer, Eurybiade, commande en chef l'armée navale des Grecs. Toujours, chez les alliés, la jalousie d'Athènes! La flotte athénienne a pour amiral Thémistocle, élevé récemment à la dignité

d : navarque et âgé, comme Dumouriez, de plus de cinquante ans. Quand la victoire a déployé son aile, il faut l'agilité des jeunes capitaines pour la suivre. Dans les débuts douteux, si l'esprit d'entreprise a sa place, l'expérience et la ténacité sont plus essentielles encore. L'Angleterre n'a pas eu à regretter que Nelson ne soit venu qu'après Howe et Jervis; Tourville et Duguay-Trouin ont marché plus sûrement dans le sillon qu'avait tracé Duquesne; les leçons de tactique de d'Orvilliers n'ont pas été inutiles à Suffren; de Grasse eût sagement fait de ne les pas oublier.

Les Perses ont déjà enlevé quelques trières isolées, et la côte septentrionale de l'Eubée en a reçu le nom de la reine Artémise. Les bords du Thermodon ne sont pas les seuls à nourrir des Amazones. Veuve et chargée de la tutelle de son fils, la reine d'Halicarnasse avait voulu commander elle-même les cinq vaisseaux fournis par ses États, les vaisseaux d'Halicarnasse, de Cos, de Nisyre et de Calydné. Ces cinq vaisseaux étaient les meilleurs de la flotte, si l'on excepte les navires sidoniens. Indignés qu'une femme osât les combattre, les Grecs mirent la tête de la reine à prix; aucun d'eux ne se montra de taille à mériter la récompense promise. Artémise était une colombe qui avait les serres d'un aigle. Les Perses, pendant

que les deux flottes demeuraient en présence, eurent le loisir de compter leurs ennemis. Ils projetèrent de les envelopper et d'enlever ainsi d'un seul coup toute la marine grecque. Ce sont là les faiblesses et les illusions du nombre; une confiance exagérée conduit souvent à l'éparpillement des forces. Deux cents vaisseaux vont donc passer en dehors de Skiathos; les vigies d'Eurybiade ne les verront pas. Ce détachement fera le tour de l'Eubée et pénétrera dans l'Euripe, aussitôt qu'il aura doublé le cap Doro, — nous voulions dire la baie de Caryste. — Le gros de la flotte médique, le mouvement tournant effectué, attaquera de front.

Malgré les larges coupures pratiquées par la tempête dans leur flotte, les Perses pouvaient croire encore que le destin leur restait favorable. Ils avaient immolé la première victime, un jeune Grec qu'ils venaient de faire prisonnier sur un des navires de Trézène. Cette victime était d'une beauté remarquable; les Perses l'égorgèrent sur la proue de la trière conquise, tirant de sa beauté même un heureux augure; le sacrifice n'en pouvait être en effet, dans les idées du temps, que plus agréable aux dieux. Cependant l'heure est venue où les présages vont céder la parole aux événements. Un peu avant le coucher du soleil, les Grecs ont levé l'ancre; la flotte perse se porte à

leur rencontre. Les Barbares, — c'est ainsi que les Grecs nommaient les étrangers, — ignorent que l'ennemi a été secrètement informé du désastre du cap Sépias et du détachement considérable fait au sud de l'Eubée. Ils s'étonnent de l'excès d'audace qui menace de déconcerter leurs plans. Sur la capitane d'Eurybiade, le porte-flambeau élève tout à coup en l'air le bouclier. Le porte-flambeau est le chef de timonerie de l'époque, le héraut de l'armée navale; ses fonctions l'investissent d'un caractère sacré. Le bouclier dressé est le signal du combat. Dans toutes les tactiques du monde, ce signal peut dispenser des autres. La vogue sur-le-champ s'accélère, les vaisseaux serrés à distance de rame, la proue vers l'ennemi, font bouillonner l'onde. Du premier choc, trente vaisseaux perses sont fracassés. Les Grecs n'avaient voulu tenter qu'une reconnaissance; l'obscurité, comme ils l'avaient prévu, sépara les combattants. Chaque flotte alla reprendre son ancien poste.

On était au cœur de l'été. Toute la nuit l'orage gronda autour du Pélion; le vent venait de terre, et la mer heureusement était calme; mais les éclairs ne cessaient de sillonner le ciel, et la pluie tombait sans relâche. Au milieu des éclats répétés de la foudre, les courants entraînèrent vers la rade des Aphètes, où stationnaient les Perses, des débris de

navires et de nombreux cadavres. Les corps, rendus à la surface par les gouffres qui les avaient engloutis pendant la tempête du cap Sépias, s'agitaient sous les proues et allaient s'accrocher à l'extrémité des rames. Les champs de bataille n'avaient pas alors cette horreur que leur impriment aujourd'hui les ravages de notre artillerie. Des guerriers couchés sur leur bouclier, les Perses les auraient vus sans frémir ; ces noyés accrochés à leurs rames, ces cadavres à la pâleur verdâtre, à la face bouffie, aux jambes et au corps enflés, les glacèrent de terreur. La flotte de Xerxès ne connaissait pas cependant toute l'étendue de ses pertes. L'orage qui lui jetait les funèbres épaves n'avait pas épargné la division qui devait prendre les Grecs à revers. La plupart des vaisseaux dont se composait cette escadre furent brisés sur les rochers de la côte orientale de Négrepont. Décidément la mauvaise fortune insiste trop. Quand les incidents de ce genre se répètent à intervalles aussi rapprochés, il est bon de réfléchir.

La flotte des Perses diminuait rapidement ; celle des Grecs commençait à grossir. Cinquante-trois vaisseaux partis de l'Attique vinrent cette nuit même renforcer Thémistocle. Quant aux Corcyréens, sur le concours desquels on croyait pouvoir compter, ils avaient pour manquer à ce rendez-

vous une excuse toute prête. « Les vents étésiens empêchaient leurs soixante vaisseaux de doubler le cap Malée. » Les Grecs néanmoins se crurent assez forts pour renouveler l'attaque qui leur avait si bien réussi la veille. A la même heure, jugeant non sans raison le coucher du soleil singulièrement propice à leur dessein, ils quittèrent de nouveau la rade d'Artémisium. Cette fois c'est aux vaisseaux ciliciens qu'ils s'adressent. Ils fondent sur eux à l'improviste, et se retirent avant que les Perses aient eu le temps de se reconnaître. Le troisième jour, l'ennemi ne les attend pas; il se décide à prendre à son tour l'offensive. La flotte de Xerxès n'a pas seulement l'avantage du nombre; ses vaisseaux sont plus forts, mieux construits, munis d'une vogue plus exercée. A l'exception des Ioniens, dont l'attitude n'a jamais cessé d'être suspecte, les équipages continuent de se montrer remplis de la plus belliqueuse ardeur. On n'est pas sujet du grand roi, on n'est pas descendu des monts de l'Hyrcanie pour subjuguer le Mède à la chevelure flottante et pour asservir l'Asie, sans avoir gardé au fond du cœur le sentiment de sa supériorité sur les autres nations. Or sur chaque trière trente Perses ont pris place. Xerxès recrute ses rameurs et ses pilotes partout; il ne confie la garde de ses vaisseaux qu'à ceux auxquels il remettrait

sans crainte la garde de sa personne. Ce sont dans la flotte des Phéniciens, des Égyptiens, des Ciliciens, des Paphlagoniens, des Cariens, des Ioniens, des Grecs même qui voguent et qui tiennent le timon : les Perses seuls combattent; les Perses seuls commandent. Dans cette troisième journée où la flotte de Xerxès poussa son attaque à fond, le succès fut chaudement et opiniâtrément disputé. Il resta indécis. La reine Artémise se multiplia en vain. Sa vaillance fit l'admiration de l'armée; elle ne parvint pas à fixer la fortune.

Les Grecs demeurèrent en possession du champ de bataille. Épuisés cependant par un triple combat, ils renoncèrent à défendre plus longtemps le passage de l'Euripe et les abords des Thermopyles. Pourquoi d'ailleurs auraient-ils prolongé davantage leur résistance? Les Thermopyles venaient de tomber au pouvoir de l'ennemi. Un grand général a dit que la guerre n'était qu'une succession d'effets moraux. L'effet moral de cette première défaite était tout en faveur de la Grèce. Quatre mille hommes avaient arrêté pendant plusieurs jours une armée. Au pied des retranchements gisaient trois cents Spartiates, le visage encore tourné vers l'ennemi. « Je sais leurs noms! » s'écrie Hérodote. Il aurait dû nous les dire. C'étaient tous gens de cœur, pleins d'un sang généreux et criblés de blessures. Nul ami n'a

pris soin de glisser dans leur main glacée l'obole indispensable. Ne sois pas trop exigeant, Charon; saisis au plus vite ta rame et hâte-toi de leur faire traverser le fleuve; Achille s'impatiente aux champs Élysées et se demande déjà pourquoi tu les retiens si longtemps sur la rive. Tu n'as pas souvent, vieux nocher des enfers, de semblables aubaines. Bien des siècles s'écouleront avant que tu puisses recevoir dans ta barque des passagers dignes d'aller rejoindre ceux qui se présentèrent ce jour-là sur les bords du Styx. Il faut que tu attendes deux mille trois cent trente-cinq ans les zouaves du pont de Traktir.

La nation grecque se trouva montée par l'exemple de Léonidas et de ses compagnons à un paroxysme d'énergie. Et pourtant les Perses aussi s'étaient bien battus. La garde impériale de Xerxès, les Immortels, avaient assailli de front la position que d'autres tournaient. Leurs cadavres pressés auraient dit l'acharnement dont ils avaient fait preuve, si Xerxès ne se fût hâté de les faire inhumer. Le spectacle d'une pareille hécatombe donnait une trop haute idée des sacrificateurs. « Que pensez-vous, milord, de ces nobles cicatrices? demandait le régent de France à l'ambassadeur d'Angleterre, en lui montrant les vétérans abrités sous le dôme des Invalides. — Je pense, répondit lord

Stairs avec son flegme hautain, à ceux qui les ont faites. » Un soldat mutilé assistait silencieux à cet entretien; ses lèvres frémissantes laissèrent échapper involontairement la réplique : « Ceux-là sont morts », dit-il. Les enfants de Sparte aussi étaient morts, mais ils n'étaient que trois cents, et près d'un million d'hommes les avaient assaillis.

Les vainqueurs trouvent toujours des alliés : la marche de Xerxès à travers la Doride, la Phocide et la Béotie fut une marche triomphale. Avides de pillage, irrités par de vieux griefs, les Thessaliens conduisaient l'invasion. Xerxès ne rencontrait plus que des gens du parti mède; la cause d'Athènes était aussi abandonnée que le fut en 1793 celle de la Convention. Reculant partout sur terre et sur mer, les Grecs semblaient concentrer désormais leur espoir dans la défense du Péloponèse. L'armée navale s'était retirée dans la baie de Salamine, les habitants de l'Eubée avaient fui, les Athéniens fuyaient à leur tour. Pour beaucoup, Salamine ne paraissait pas un asile encore assez sûr; les uns allaient chercher un refuge à Trézène, d'autres demandaient l'hospitalité à Égine. Par bonheur, la flotte n'avait fait de pertes que dans les combats; la tempête, si cruelle aux Perses, l'avait épargnée. De toutes parts lui venaient en cette extrémité terrible des renforts. L'équilibre du nombre tendait

insensiblement à se rétablir entre les deux adversaires qui s'étaient mesurés pendant trois jours sur la rade d'Artémisium. Au moment où les généraux se demandaient s'ils n'abandonneraient pas Athènes à son sort, on comptait devant Salamine quatre-vingt-neuf vaisseaux du Péloponèse, cent quatre-vingts d'Athènes, quatre-vingt-dix-sept de Mégare, d'Ambracie, de Leucade, d'Égine, de Chalcis, d'Érétrie, de Céos, de Naxos, de Styros, de Cythnos, de Crotone. — Serpho, Siphante et Milo n'avaient envoyé que des pentécontores. — Trois cent soixante-six vaisseaux sérieusement résolus à combattre, s'appuyant à leur territoire, peuvent en braver six cents ébranlés par toutes les épreuves qui n'avaient cessé d'affliger les Perses. Le point important était de bien choisir le terrain sur lequel on résisterait. La côte était alors la base obligée de tout ordre de bataille. On se battait autant que possible à portée de trait du rivage. Si la trière était fracassée, les naufragés gagnaient le rocher le plus voisin, la grève la plus proche, à la nage. Vaincus en vue de Salamine, les Grecs n'avaient pour refuge qu'une île où il serait facile au vainqueur de les bloquer; défaits près de l'isthme qui sépare le golfe de Corinthe de la mer d'Égine, ils avaient tout le Péloponèse derrière eux. C'était donc vers l'isthme qu'inclinaient généralement les

projets de retraite; les Athéniens seuls ne pouvaient se décider à s'éloigner de l'Attique. Mais l'Attique n'était-elle pas irrévocablement perdue? Ravagée tout entière par le fer et la flamme, elle ne présentait plus qu'un monceau de ruines. Athènes même, laissée sans défenseurs, venait d'être occupée. A quoi bon s'obstiner à rester sous ses murs? Déjà les généraux du Péloponèse avaient peine à contenir leurs équipages. Sur ces navires où s'entassaient plus de deux cents hommes, rameurs et hoplites, on devait, comme on peut aisément le supposer, se trouver fort à l'étroit. Aussi était-ce à terre que se passait le plus souvent la nuit, à terre que se prenaient les repas. Dès que les marins des vaisseaux confédérés ont appris que l'Acropole est aux mains des Perses, ils courent à la plage, remontent sur leurs navires, et, pour mieux faire connaître à qui les commande leurs intentions, ils s'empressent, sans lever l'ancre encore, sans larguer les amarres qui attachent la trière au rivage, de déployer leurs voiles. C'est ainsi que les flottes chinoises délibèrent et se mettent en mesure de compter les suffrages. Toute jonque qui montre une voile hissée est d'avis de partir, tout bateau qui laisse ses antennes amenées opine pour que la flotte continue de rester au mouillage. Les Péloponésiens avaient beau multi-

plier ces manifestations séditieuses, Thémistocle insistait toujours pour qu'on n'en tînt pas compte. S'il eût été à la place de Morard de Galles, il ne se serait pas laissé si aisément ramener du mouillage de Quiberon. Rien ne l'ébranlait, ni les démonstrations en masse, ni les injures que ses collègues ne lui épargnaient pas. Les débats des Grecs ont toujours été orageux. Colocotroni, s'il en faut croire les chroniqueurs de la guerre de l'indépendance, jetait dans ces occasions des écorces de citron à la face de ses contradicteurs; le général des Corinthiens, Adimante, menaça, dit-on, du bâton Thémistocle. Mais l'amiral d'Athènes parlait au nom de cent quatre-vingts vaisseaux. Les Péloponésiens pouvaient faire route pour l'isthme, si bon leur semblait; les Athéniens ne les y suivraient pas. Tout restait en suspens, confus et agité, quand les Perses parurent. L'armée navale des Perses avait franchi l'Euripe que la flotte grecque ne défendait plus; trois jours après, elle se déployait dans la baie de Phalère.

CHAPITRE III.

LA BATAILLE DE SALAMINE.

Xerxès en personne descendit des montagnes à la rencontre de sa flotte. Cinq millions d'hommes avaient quitté l'Asie; le plus beau de tous, celui que sa haute taille et la majesté de ses traits eussent suffi pour désigner comme le chef de tant de nations, c'était, de l'aveu d'Hérodote, le fils de Darius. Il prit siége sur la plage et fit comparaître devant lui les rois et les princes des vaisseaux. Chacun s'assit à la place d'honneur qui lui fut désignée. Là se rencontrèrent, tenant le premier rang, le roi de Tyr et le roi de Sidon; à leurs côtés, la reine d'Halicarnasse. Xerxès voulait savoir s'il convenait de livrer bataille. « Avant le jour du combat, dira près de quatorze cents ans plus tard dans ses *Institutions militaires* l'empereur Léon, assemblez vos préfets pour délibérer avec eux, et suivez ce qui sera jugé le meilleur à la pluralité des voix. » Tel

n'était pas en 1571 l'avis du duc d'Albe. « Vous ne rencontrerez que trop de gens, écrivait-il à don Juan d'Autriche, qui croiront se faire honneur en vous adressant des paroles magnifiques. Si Votre Excellence ne s'arme pas d'avance contre ces excitations, elle s'en trouvera très-mal, je l'en préviens. Que Votre Excellence comprenne que les premiers ennemis contre lesquels il lui faudra lutter seront ses propres soldats, toujours prêts à lui conseiller de combattre hors de propos. Pour peu qu'elle hésite alors à suivre leur avis, elle doit se préparer à braver leurs murmures, à les entendre s'écrier avec amertume « qu'elle perd les occa-« sions ». Puis la plupart s'en iront répétant : « J'étais d'avis qu'on livrât bataille, j'ai conseillé « de ne pas laisser échapper une occasion qui ne « se retrouvera peut-être plus. » J'avoue que Votre Excellence me paraît bien jeune pour résister à de pareils assauts. Nous-mêmes vétérans, nous en éprouvons souvent de grands embarras ; mais que Votre Excellence se souvienne qu'elle descend d'un père qui lui a donné, avec la naissance, le cœur d'un soldat et le droit de s'élever au-dessus des calomnies. » Entre les préceptes de Léon le Philosophe et les conseils si différents du vieux duc de fer, on pourrait se trouver embarrassé. Les leçons de l'histoire ne seront pas de trop pour éclaircir la question.

Le cercle est formé dans l'ordre rigoureux des préséances. Mardonius va de l'un à l'autre, recueillant, selon qu'il lui a été enjoint, les opinions ; il vient ensuite rapporter textuellement au roi ce qu'il a entendu. La dignité de Xerxès ne permettait pas qu'il interrogeât lui-même ses capitaines. L'assemblée s'est montrée à peu près unanime : « Il faut sans tarder aller attaquer les Grecs. » Artémise presque seule a le courage d'exprimer un avis contraire. « Pourquoi affronter les chances toujours incertaines d'un combat, quand il suffit d'attendre quelques jours pour voir la flotte confédérée se dissoudre ? Ces vaisseaux, on les représente comme une proie toute prête sur laquelle, dès qu'on le voudra, il n'y a plus qu'à étendre la main : on devrait se souvenir qu'il n'a pas été déjà si facile d'en venir à bout dans les eaux de l'Eubée. Ne sait-on pas que les vivres des Grecs tenus à distance du continent s'épuisent, que leurs chefs, plus que jamais divisés, ne cherchent qu'un prétexte pour rompre le pacte qui unit leurs escadres ? Le roi possède Athènes ; il peut, dès ce moment, prendre ses quartiers d'hiver et remettre à une autre campagne la conquête du Péloponèse. » La sincérité courageuse dont Artémise, en cette occasion, faisait preuve, ne déplut pas, comme les ennemis de la reine l'avaient espéré, au jeune et puissant sou-

verain des Perses. Charmé au contraire de trouver tant de sagesse unie à tant de vaillance, Xerxès déclara la reine d'Halicarnasse plus que jamais digne de son estime. Il la loua, et suivit les avis des autres. « Les paroles magnifiques » dont parle le duc d'Albe entraînaient Xerxès à sa perte.

Qu'espérer de mieux d'un conseil de guerre, quand ce conseil n'a pas pour unique objet d'initier les sous-ordres à la pensée du chef et de leur communiquer ses ordres? « Dieu, quand il eut créé l'homme, a dit saint Augustin, crut avoir assez fait en lui donnant la vie; il le remit ensuite aux mains de sa propre sagesse. » Mais la responsabilité est une si lourde charge que les cœurs les plus résolus ne savent pas toujours se défendre de la tentation qui les porte à vouloir en partager le poids. En agissant ainsi, ils cèdent à une illusion. « Les conseilleurs, dit un vieux proverbe, ne sont pas les payeurs. » Rien de plus juste; quiconque a commandé en a fait l'épreuve.

Xerxès a donné l'ordre de livrer bataille. Sans perdre un instant, ses six cents vaisseaux, — il est douteux qu'il lui en restât davantage, — évacuent la rade de Phalère et viennent jeter l'ancre à la pointe orientale de l'île dont le centre demeure occupé par les Grecs. L'îlot de Psytalie sert aux généraux perses de point d'appui. Sur cet îlot, ils

ont jeté une troupe considérable qui doit, pendant le combat, tendre la main à leurs naufragés, achever, à coups de javelot et de harpon, les naufragés ennemis. La nuit vient ; l'aile gauche de la flotte, — deux cents vaisseaux au moins, — se glisse sans bruit le long du rivage extérieur de Salamine. Où vont ces navires? Ils vont, du côté d'Éleusis, fermer la retraite aux Grecs. Ici, comme aux Aphètes, on oublie que les Grecs ne sont pas encore vaincus. Cette manœuvre, excellente quand l'ennemi qu'on enveloppe n'est pas de force à rompre les mailles du filet, exige avant tout une grande ponctualité dans l'exécution. Pour le moment, elle n'a qu'un résultat : elle met un terme aux indécisions qui se prolongeaient encore à Salamine. Un Athénien jadis frappé d'ostracisme est accouru d'Égine à l'annonce du péril nouveau qui menace sa patrie. Il a, grâce à l'obscurité, pu traverser les rangs de cette portion de la flotte des Perses qui garde, depuis quelques heures, l'issue du détroit. « Rien ne sert à présent de discourir, dit-il à Thémistocle. Qu'on décide ce qu'on voudra au sujet du départ ; la flotte ne peut plus partir, elle est cernée. J'ai vu de mes propres yeux ce que j'avance. » L'homme qui s'exprime ainsi n'est pas un témoin vulgaire ; c'est Aristide, le fils de Lysimaque. Une sentence injuste l'a fait sans foyer ; elle ne lui a rien enlevé

de l'estime universelle qui s'attachait jadis à son nom. Le voilà redevenu citoyen le jour où la cité n'est plus, soldat quand les plus fermes ont perdu l'espoir de la victoire et ne s'apprêtent, comme aux Thermopyles, qu'à bien mourir. On l'entoure, et soudain dans le camp tout est en émoi. Les vaisseaux se remplissent de rameurs et d'hoplites; « la rame est assujettie à son tolet » ; le câble ne retient plus le navire au rivage, tout est prêt : Levez l'ancre, car voilà les Perses! Formée sur quatre rangs, la masse noire se dégage lentement de l'ombre de Psytalie; lentement aussi, elle se répand dans la rade. Les rameurs ménagent leurs forces. Pour aller attaquer les Grecs, la flotte de Xerxès a une double conversion à opérer. Elle pivote sur le vaisseau de gauche pendant que l'aile droite se hâte et décrit un circuit immense. Les quatre escadres rangées l'une derrière l'autre essayent en vain de combiner leurs mouvements : la baie ne présente plus que le spectacle d'une cohue confuse; tout ordre régulier a disparu. Le flot des Perses continue cependant de s'épancher. Aux yeux des Grecs, ce flot semble intarissable; c'est l'effet ordinaire sur ceux que l'inondation menace. On a peine à croire cependant, quoi qu'en dise Hérodote, que les contingents des Cyclades aient pu combler les vides produits par deux tempêtes et trois combats

sanglants. Moins d'incertitude nous paraît régner sur le chiffre des vaisseaux grecs. Acceptons sans contestation celui qu'ont dû garder les tables d'airain des villes confédérées. Ainsi donc soixante-seize mille hommes, montés sur trois cent quatre-vingts vaisseaux environ, attendent, le cœur battant à coups pressés dans la poitrine, le choc de cette armée dont leur émotion grossit probablement outre mesure les forces. Quelque large qu'il nous plaise de faire la part aux exagérations habituelles des Grecs, il n'en est pas moins vrai que plus de cent quarante mille hommes vont se trouver aux prises et s'égorger durant de longues heures dans un bassin qui n'est guère plus vaste que la rade de Toulon. Voit-on d'ici ces guerriers, debout sur la proue, la lance en arrêt, semblables aux jouteurs que nous montrent nos fêtes, ces hoplites balançant les longues javelines qu'on serait tenté de prendre pour des harpons de baleiniers, ces archers de Babylone, — les premiers archers du monde, — l'arc bandé, la flèche sur le nerf qui frémit, ces pilotes prêts à faire tourner la trière sur elle-même d'un seul coup de leur aviron de queue, ces rameurs courbés sur leurs bancs, les bras déjà tendus, les triérarques enfin guettant, du haut de la poupe, le moment propice pour aller frapper de l'éperon d'airain le flanc ennemi! Attendez quel-

ques minutes encore, l'écho de Salamine va vous renvoyer la voix des céleustes, et vous pourrez saisir le bruit lointain de près de vingt mille rames battant à la fois le tolet de chêne vert et retombant dans l'eau en cadence. L'eau jaillit de toutes parts; une bande de thons ou de marsouins ne se débattrait pas avec plus de furie dans la madrague. Quelle formidable clameur s'est soudain élevée? Les Grecs ont entonné leur péan de guerre, et « le tonnerre de la langue perse » — on croirait entendre les Turcs de Prévésa ou de Lépante — roule en grondant au-devant des Hellènes. Voguez! voguez! généreux champions sur lesquels l'Europe et l'Asie ont les yeux, les proues aux trois dents vont bientôt s'enfoncer dans la chair vive des galères. Les Grecs tout à coup ont levé les rames, la vogue se retourne, et, d'un mouvement aussi rapide que celui qui les portait en avant, les trières, fendant l'onde par la poupe étonnée, se rapprochent à force de bras du rivage. « O Athéniens! jusqu'où ferez-vous reculer vos poupes? » C'est la voix de Minerve elle-même qui vous reproche une manœuvre bien faite pour encourager l'audace et pour favoriser l'élan de l'ennemi. Les dents serrées d'airain s'ouvrent, il est vrai, comme une mâchoire béante devant les Perses, le rivage se garnit d'une longue rangée de lances et de javelines, des monceaux de galets vont

voler en l'air si l'ennemi fait mine de vouloir forcer ce double rempart. La position est forte. Minerve cependant attendait mieux des Grecs ; il est évident que les Grecs ont résolu de se tenir jusqu'à nouvel ordre sur la défensive.

Les incidents jouent un grand rôle dans la guerre navale. L'amiral de Grasse a livré le combat de la Dominique pour préserver d'une capture imminente le vaisseau *le Zélé.* Les Grecs rompent involontairement leur front de bataille pour voler au secours d'Arminias de Pallène. Dans le mouvement de retraite, Arminias est resté en arrière, et un vaisseau perse vient de l'aborder. En un instant, la mêlée est devenue générale. Les Athéniens ont trouvé des adversaires dignes de leur courage, car ce sont les Phéniciens que le sort a placés devant eux. Les Phéniciens occupent l'aile occidentale, du côté d'Éleusis. Les Ioniens sont à l'aile opposée, du côté du Pirée ; ils ont en face les Péloponésiens. On doutait de la fidélité des marins de l'Ionie, et le cœur de ces hommes de race hellénique devait en effet incliner en faveur de la Grèce ; mais une fois l'action engagée, une fois les premiers coups reçus, les Ioniens, aussi bien que les Phéniciens, s'animèrent au jeu. Les mêlées ont cela de bon que les défections en masse y sont impossibles.

Où est la bataille à cette heure? Partout, d'un bout à l'autre du front des deux armées. Quelle en sera l'issue? Il est difficile de le pressentir. Assis sur son trône, au pied du mont Ægalée, en face de Salamine, Xerxès n'aperçoit plus dans la baie qu'un désordre affreux. La bataille est devenue une série de combats particuliers. Théomestor et Phylace, deux Samiens, prennent des vaisseaux grecs; Polycrite d'Égine coule un vaisseau de Sidon. Artémise se fait jour à travers les navires qui l'entourent. Dans la chaleur du combat, son éperon ne distingue plus les amis des ennemis. Le vaisseau que monte le roi des Calyndiens, Damasithyme, sombre sous la proue de la trière qui porte la reine d'Halicarnasse. Il a le sort du vaisseau *l'Impérial,* dématé de ses trois mâts au combat de Santo-Domingo par la volée d'un autre vaisseau français, l'*Alexandre.* Était-il donc si difficile d'éviter ces désastreuses méprises? L'*Impérial* combattait le pavillon haut, et d'ailleurs il était le seul vaisseau à trois ponts des deux flottes. D'un autre côté, Hérodote et Homère ne nous apprennent-ils pas que les Grecs couvraient d'une couche de vermillon les flancs de leurs navires? Les Grecs auraient-ils abandonné depuis peu cette coutume, ou faut-il croire avec Hérodote que la reine n'avait pas oublié une querelle qui datait pourtant du passage

de l'Hellespont, et qu'en brisant ce vaisseau si malencontreusement placé par le sort sur sa route, elle frappait à dessein un ennemi personnel? Si Hérodote avait assisté, comme Eschyle, à un combat naval, il n'eût point adopté cette indigne hypothèse. Quand le tumulte de la mêlée confond les escadres, la couleur de la coque ou du drapeau n'y fait rien. Il faut se garder de tout vaisseau qui approche, et le rostre d'airain est encore plus à craindre dans ce cas que le canon. Combien d'événements récents se sont chargés de justifier la bonne foi de la reine Artémise! Combien ont démontré la nécessité de multiplier, avant d'engager l'action, les signes de reconnaissance et les conventions de tout genre! On se coule souvent en temps de paix. Qu'arrivera-t-il au jour de la bataille si chacun reste libre de tourner dans le sens qui lui convient? Régler à l'avance ces détails délicats sera certainement dans les guerres futures la grande préoccupation des chefs.

Du haut de son observatoire, Xerxès n'avait vu que le coup foudroyant porté par la reine. Il ne douta pas un instant que ce ne fût un navire ennemi qui sombrait. «Est-ce bien Artémise, dit-il, qui vient de couler ce vaisseau grec? — Assurément, s'empressèrent de répondre les secrétaires qui l'entouraient et qui, par ses ordres, n'avaient

pas cessé de noter tous les incidents du combat. Nous reconnaissons le vaisseau de la reine à sa marque distinctive. » Artémise, suivant la judicieuse remarque d'Hérodote, fut favorisée par la fortune jusqu'au bout : aucun des Calyndiens ne survécut pour venir porter plainte au tribunal du roi ; l'enthousiasme de Xerxès n'eut donc pas à se raviser. Xerxès avait compté sur une prompte victoire, et la victoire le faisait attendre. Il eût voulu que tous ses vaisseaux eussent des capitaines aussi hardis et aussi heureux qu'Artémise. « Mes hommes, s'écriait-il dans sa fiévreuse impatience, sont devenus des femmes ; ce sont les femmes aujourd'hui qui combattent en hommes. » Ce propos, s'il n'a pas été inventé par quelque bel esprit, renfermait un reproche immérité. Aucun Perse ne fuyait. Lebrun a chanté dans des vers dignes de Pindare ou d'Homère les marins du *Vengeur* disparaissant lentement sous les flots sans vouloir amener leur pavillon. Les sujets de Xerxès non plus ne demandaient pas grâce ; « quand le sort les plongeait dans l'abîme », leurs vaisseaux, non moins héroïques que le *Vengeur,* se laissaient dévorer si fièrement par le gouffre qu'ils avaient l'air « de le conquérir ». Un vaisseau de Samothrace fit mieux encore. La proue d'un navire grec l'avait ouvert ; le tillac s'enfonçait peu à peu sous les pieds de l'équipage : du

pont, que déjà le flot couvre, les hardis insulaires ne lancent pas avec moins d'adresse et d'ardeur leurs javelots. La trière de Samothrace, vous la chercheriez en vain; elle repose au fond de la baie de Salamine; mais son équipage n'a fait que changer de vaisseau, il court à de nouveaux combats sur le navire grec, car ce navire, où déjà l'on chantait victoire, les marins de Samothrace viennent de s'en rendre maîtres.

Gloire aux vaincus! Il peut y avoir de la gloire pour les deux partis dans toute affaire sérieuse; l'important, c'est d'avoir les poëtes de son côté. Malheur aux lions qui ne savent pas peindre! Il est vrai que les lions la plupart du temps dans la défaite se déchirent. La fortune ne s'est pas encore bien nettement prononcée que déjà les Phéniciens accusent les Ioniens de n'avoir pas fait leur devoir. Accuser, quand il faudrait combattre! Xerxès récompense comme ils le méritent ces trop zélés délateurs; il leur fait sur-le-champ trancher la tête. Le cœur du jeune roi commence à déborder d'amertume. Il voit clairement poindre peu à peu la déroute. Les armes ne sont pas égales dans ce combat qui se livre généralement corps à corps. La lance à Salamine aura raison de la flèche, comme à Lépante l'arquebuse espagnole. Rien ne prévaut contre la supériorité bien établie de l'armement.

Les Grecs ne sont pas seulement mieux armés; ils ont aussi l'avantage de la position. Lorsque leurs vaisseaux sont coulés, ils peuvent gagner l'île de Salamine à la nage. Les Perses n'ont pas la même ressource; l'îlot de Psytalie, leur base d'opération, est trop éloigné. D'ailleurs, ces barbares, au dire d'Hérodote, pour la plupart, ne savent pas nager. Dans les grandes luttes que nous réserve peut-être l'avenir, la pratique de la natation ne sera pas moins nécessaire qu'elle ne l'était dans les combats de cet âge héroïque. Il fallait, au temps de Richelieu, se pourvoir, suivant les ordres du grand cardinal, de bandages et de fers rougis au feu. Les médecins de nos jours se hâtent d'étaler aux premiers sons du tambour, dans le poste où ils courent attendre les blessés, leurs scies et leurs couteaux : n'oublions pas les ceintures de sauvetage. Le *Re d'Italia,* au combat de Lissa, ne mit que quelques minutes à sombrer. L'équipage tout entier avait abandonné les batteries. L'eau le gagnait si vite qu'il n'eut bientôt plus que l'arrière du navire pour refuge. Ce fut alors que quelques marins éperdus coururent au pavillon pour l'amener; le pavillon était sous la garde d'un aspirant. L'enfant tira son sabre, écarta les mutins, et le *Re d'Italia* descendit, ses couleurs hautes, dans le gouffre. Le lendemain l'escadre de Persano recueillit près

de deux cents hommes qui s'étaient attachés à des épaves. Peu de blessés, beaucoup de noyés, voilà ce qu'il faut attendre d'un combat naval. Nous retournons, je l'ai déjà dit, à la marine des anciens.

La situation des soldats débarqués sur l'îlot de Psytalie est devenue critique. Ils manquent à la flotte, la flotte également leur fait défaut, car elle ne les flanque plus. Aristide songe à tirer parti de ce mutuel abandon. Parmi les guerriers rangés sur le rivage de Salamine, il prend une troupe choisie, une troupe composée d'hommes pesamment armés et tous Athéniens. Il les fait passer sur l'îlot occupé par les Perses. Ce n'est pas un nouveau combat qui s'engage; c'est un massacre impitoyable qui s'accomplit. Les Perses sont parqués dans Psytalie comme dans un abattoir; ils tombent accablés sous une grêle de traits et de pierres. Le tranchant du glaive achève les blessés. La vaste baie s'emplit de gémissements et des hurlements du désespoir. Ces cris, le rude Eschyle, sept ans après, croyait les entendre encore, et son récit faisait frémir la Grèce Combien parmi les Perses de chefs illustres ne reverront pas l'Asie ! Le commandant de la flotte lui-même, Ariabigne, ce fils de Darius, ce frère de Xerxès, qui conduisait naguère douze cents vaisseaux, a trouvé la mort au milieu des débris flot-

tants de ses trières. Quand deux coqs armés de l'ergot d'acier se présentent dans l'arène, il serait difficile de deviner quel sera le plus intrépide. Les plumes hérissées, les deux vaillants champions se précipitent l'un sur l'autre. Leur furie est égale. Les parieurs s'inquiètent, les enjeux les plus confiants ne semblent tenir qu'à un fil. Tout à coup un des adversaires se dérobe. Les huées de la foule, les excitations de son maître sont impuissantes à le ramener au combat. On dirait un de ces héros d'Homère qui vient d'apercevoir le bras d'un dieu tendu dans la nuée contre lui. Pareille défaillance se remarque vers la fin de toutes les batailles. Il y a un moment où l'un des partis cède au sort, sans qu'on puisse reconnaître au juste celui qui fait céder. Les Perses, — tous les rapports qui nous sont parvenus en font foi, — montrèrent beaucoup plus de bravoure dans les eaux de Salamine qu'ils n'en avaient montré dans les eaux de l'Eubée. Ils combattaient sous les yeux de leur roi, d'un roi aussi terrible dans sa justice qu'inépuisable dans ses récompenses. Leur courage pourtant soudainement a fléchi. Les gémissements de Psytalie sont-ils arrivés pour les énerver jusqu'à eux? Ou faut-il croire avec le poëte Eschyle, un des héros de ce drame épique, « qu'une inspiration de génie » vient de les livrer à l'étreinte des Grecs? Eschyle

a vu « les navires hellènes enserrer de leurs anneaux concentriques les vaisseaux perses ». Qu'on nous pardonne nos doutes, Eschyle, suivant nous, n'a rien pu voir de semblable. Oublie-t-il que la flotte des Hellènes, — c'est lui qui l'affirme, — ne se composait que de trois cents navires, que les généraux de Xerxès en commandaient mille? Envelopper mille vaisseaux, six cents même, avec moins de trois cents, — car dix, de l'aveu du poëte, ne prirent point part au combat, — ce n'est pas une manœuvre; ce serait plutôt un miracle. Comme tant d'autres, Eschyle, désireux de charmer et d'enthousiasmer ses auditeurs, aura fait de la tactique après coup. La tactique peut jouer un grand rôle dans la préparation de la lutte. Quand la mêlée est une fois établie, la tactique n'est pas seulement impuissante, elle est impossible. Thucydide ne nous apprendrait pas que la stratégie navale avec ses manœuvres concertées à l'avance ne précéda pas chez les Grecs la guerre du Péloponèse, que nous n'en serions pas moins incapables d'expliquer par quels procédés d'entente inconnus, à l'aide de quelle langue télégraphique ou de quels signaux généraux la flotte d'Eurybiade et de Thémistocle réussit à former cet ordre circulaire qui devait si brusquement changer la face de la bataille. La vérité n'est pas là; elle est dans le rôle qu'Hé-

dote attribue au vaillant chef athénien, le montrant prompt à courir sur les points menacés, toujours actif, toujours au plus chaud du combat, l'ivresse de la lutte sanglante dans les yeux, et la joie de voir des alliés jusque-là douteux démentir de funestes présages peinte sur tous ses traits. « Crois-tu maintenant, lui crie d'une voix retentissante le fils de Crios, Polycrite, crois-tu que les Éginètes soient du parti mède? » Quand il parle ainsi, Polycrite vient de couler un navire sidonien. Partout où paraît « le signe qui indique la présence du général de la flotte athénienne », le conflit reprend avec une nouvelle vigueur. On interpelle Thémistocle, on l'acclame; Thémistocle ne songe pas alors à faire des signaux. Que de plans de bataille on a dressés, les uns pour justifier la défaite, les autres pour donner à la victoire une nouvelle saveur! A Trafalgar, Churruca, interprète passionné des griefs espagnols, critique avec amertume la prétendue tactique de Villeneuve; vingt ans plus tard, l'amiral Ekins nous expose que nous avons été battus pour avoir rangé nos vaisseaux en ordre concave, quand nous aurions dû les disposer en ordre convexe. Villeneuve, hélas! n'a voulu qu'une chose : développer son armée en ligne droite, selon les anciens errements; s'il a fait de l'ordre concave, c'est bien certainement contre son gré. La ligne s'est creusée

au centre, parce que les vaisseaux du centre sont tombés sous le vent. La faiblesse de la brise a créé, sans que le général y eût pris part, un ordre nouveau. Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'il n'est pas de combinaison tactique qui eût pu, en ce jour, racheter l'infériorité de notre tir et le défaut d'homogénéité de nos escadres.

Sur le terrain de l'action, il est une chose plus essentielle que la géométrie, c'est l'appréciation exacte, à tous les instants de la lutte, de la situation. On ne voit que ses plaies, on ignore les blessures de son adversaire. Que de fois on s'est retiré devant un ennemi prêt à crier merci! Dans les mers de l'Inde, un lieutenant de vaisseau, qui devait devenir l'amiral Hugon, se trouvait embarqué sur la *Psyché*. Savez-vous qui commandait cette frégate? Le plus brave sans contredit et le plus chevaleresque de nos capitaines Il suffit de le nommer : c'était Bergeret. Un combat acharné s'engage entre la *Psyché* et la frégate anglaise *le San-Fiorenzo*. Le calme sépare les combattants. La frégate française est désemparée, sa batterie est jonchée de morts, de blessés, de mourants; ses pompes la soutiennent à peine à flot. Bergeret fait appeler le lieutenant Hugon et l'expédie à bord de la frégate anglaise. La *Psyché* se soumet-elle à la mauvaise fortune? Pourquoi alors n'a-t-elle pas amené son pavillon?

C'est que Bergeret veut bien rendre une frégate qui va lui manquer sous les pieds, mais qu'il ne veut pas rendre avec le bâtiment l'équipage. Portées par Hugon à bord du *San-Fiorenzo,* ces conditions insolites sont acceptées. On ne rencontrerait pas d'autre exemple d'une semblable capitulation dans l'histoire navale. La défaite devient ici une gloire de plus pour nos armes, et les Anglais n'en ont pas jugé autrement, car, loin de récompenser le capitaine du *San-Fiorenzo,* ils l'ont destitué. Eh bien! le croirait-on? nous avons entendu, trente années plus tard, l'amiral Hugon déclarer que le spectacle qui frappa ses yeux, quand il monta sur la frégate anglaise, l'avait fait hésiter un instant à s'acquitter de sa mission. La *Psyché* était peut-être, malgré tous ses dégâts, moins maltraitée, moins mutilée, moins sanglante que la frégate ennemie à laquelle on livrait sa coque.

Quand les Perses prirent le parti de se retirer, est-il bien certain qu'un peu plus de ténacité ne leur eût pas laissé la possession du champ de bataille? La retraite des Barbares, quoi qu'en disent Eschyle et Hérodote, ne paraît pas avoir été une déroute. Les Barbares allèrent tout simplement reprendre le mouillage de Phalère pendant que les Grecs retournaient au mouillage de Salamine. Les Grecs étaient incontestablement vainqueurs; leur

triomphe semblait si peu décisif qu'ils s'attendaient à voir le combat se renouveler le lendemain. Beaucoup de vaisseaux perses dont les rames étaient fracassées furent poussés par le vent vers le fond du détroit. Ils y trouvèrent les vaisseaux éginètes. L'escadre d'Égine formait la réserve. L'avait-on chargée de surveiller les deux cents vaisseaux qu'on craignait de voir apparaître du côté d'Éleusis? Tout nous porte à le croire. Mais cette division détachée, dont l'intervention eût assurément fait hésiter le destin, ne se montra pas. C'est surtout à son inaction qu'il faut attribuer la défaite des Perses. Le soir de Waterloo, Napoléon, quand il attendait Grouchy, se vit obligé de contenir le corps de Bulow; Xerxès, au lieu du secours qu'il s'était promis, trouva le fond du golfe occupé par les Éginètes. Tel est le danger de tous les mouvements excentriques. Manœuvrer à distance est souvent fort habile; garder toutes ses troupes sous la main est plus sûr.

Les Perses ne furent nullement inquiétés à leur mouillage de Phalère. Ils purent donc y délibérer en paix. Les deux cents vaisseaux détachés « pour envelopper en cercle l'île d'Ajax » rallièrent probablement la flotte pendant la nuit. Les Grecs se tenaient prêts pour une seconde bataille. Leur position s'était cependant singulièrement améliorée car ils occu-

paient maintenant l'îlot de Psytalie. S'il y eut « une inspiration de génie » dans la grande journée de Salamine, on doit la chercher là où elle existe réellement, c'est-à-dire dans la décision d'Aristide. Xerxès jugea sainement la situation. Ce qui était perdu, ce n'était pas seulement une bataille, c'était le prestige des armes. Il fallait donner aux esprits ébranlés le temps de se remettre. Si l'on avait eu sujet de douter des Ioniens avant le combat, ces soupçons prenaient sans injustice plus de consistance après une défaite. Cette armée si hétérogène ne pouvait garder sa cohésion que sous une succession non interrompue de triomphes. Sans la retraite de Moscou et la bataille de Kulm, nous aurions trouvé des alliés plus fidèles en Russie et au champ de Leipzig. Les seuls soldats sur lesquels Xerxès pût invariablement compter, c'étaient les soldats qui avaient conquis « l'Asie jusqu'au cours de l'Halys et le golfe du Strymon », qui avaient subjugué « les fières cités de la vaste nappe d'Hellé, la Propontide aux profondes déchirures et les bouches du Pont ». Pour les vétérans de Darius comme pour ceux de Napoléon, l'inconstance du sort ne signifiait rien ; ce n'était qu'une méprise passagère de la fortune.

Xerxès fit appeler Mardonius et Artémise. A la reine il confia le soin de conduire son fils à Éphèse,

à Mardonius celui d'occuper la Grèce. « Que tu vives, lui dit la reine en partant, que ta maison ne soit pas ébranlée, et les Grecs auront plus d'une fois à lutter pour leur propre salut ! » Trois cent mille hommes devaient rester en Grèce avec Mardonius. Cette armée fut choisie parmi les meilleures troupes de l'empire. On la composa d'abord des Immortels, dont le nom venait de ce que l'on tenait toujours ce corps au complet, puis de l'infanterie perse munie de cuirasses, puis des cavaliers compris sous la dénomination des mille chevaux, des Mèdes enfin, auxquels Mardonius demanda qu'on adjoignît les Saces, les Bactriens, les Indiens, infanterie et cavalerie. Ces dispositions prises, Xerxès se réserva la tâche la plus rude. Il se chargea de ramener en Asie le reste de l'armée. Cette multitude présentait une analogie frappante avec la troupe qui suivit plus tard Pierre l'Ermite. On l'avait partagée en nations, et chaque nation marchait autant que possible sous sa propre bannière. Une pareille troupe eût été de peu de secours dans les combats ; on l'avait trouvée d'une rare utilité quand il avait fallu jeter des ponts, creuser des canaux et percer des routes. Toute armée asiatique a ainsi ses « azabs », qui prennent les devants « pour faire le dégât ». On les fauche, on les tue ; ils tombent par milliers sur les

routes ou dans les fossés; c'est sur leurs corps qu'on arrive à la brèche. La destruction de ces enfants perdus ne constitue pas un désastre, pourvu que le gros de l'armée reste intact. En faisant deux parts de ses troupes, Xerxès agissait comme eût agi à sa place Soliman. Le fleuve débordé se préparait à rentrer dans son lit; Xerxès commençait à en pousser devant lui toute l'écume. On ne peut appeler de telles dispositions une fuite; l'histoire n'a pas eu souvent à en enregistrer d'aussi sages.

Quant à la flotte, elle reçut le soir même l'ordre de faire voile vers l'Hellespont. Il eût été difficile de la faire hiverner en Grèce. Comment aurait-on pu y nourrir les équipages? Le pont de bateaux était d'ailleurs la sauvegarde de l'armée. Xerxès ne jugea pas hors de propos d'assurer le plus tôt possible à cette dernière issue une protection efficace.

CHAPITRE IV.

LE COMBAT DE MYCALE.

Dès que l'obscurité fut assez complète pour dérober à la connaissance de l'ennemi ses mouvements, la flotte des Perses partit de Phalère. Le jour retrouva les Grecs sur la défensive. Eurybiade et Thémistocle en crurent à peine leurs yeux quand ils s'aperçurent que la rade de Phalère était vide. Thémistocle était de cette race des Nelson qui ne croient jamais avoir assez fait quand il reste un vaisseau à capturer. Il voulait poursuivre jusqu'en Asie la flotte disparue. Eurybiade et les Péloponésiens se déclaraient trop heureux d'être débarrassés de la présence des Barbares; ils n'auraient, sous aucun prétexte, consenti à entraver leur retraite. Les Grecs cependant poussèrent jusqu'à Andros, puis jusqu'à Carysto, sur la côte méridionale de l'Eubée. Ils n'allèrent pas plus loin. Les vaisseaux perses continuèrent donc paisiblement leur route.

On prétend qu'au moment de dépasser le cap Sunium ils prirent, à la lueur douteuse des étoiles, les falaises de l'Attique pour des voiles athéniennes. Tout grand événement laisse de ces émotions. La méprise des Perses eût-elle en effet eu lieu, qu'elle ne serait pas le signe d'une terreur bien profonde. Les flottes ne sont pas plus que les armées à l'abri des évocations de fantômes. Combien de fois la clarté même du jour n'a-t-elle pas été suffisante pour permettre aux plus braves et aux plus illustres de compter avec le sang-froid voulu le nombre des vaisseaux rangés sur leur route ! Combien d'inexplicables illusions ont converti en navires de guerre des voiles marchandes, des bateaux ou des roches ! La chose est plus fréquente encore quand il s'agit de reconnaître à la coupe du foc, à la nuance de la toile, à l'écartement des sabords, si l'on a devant soi des amis ou des ennemis, des vaisseaux de la Compagnie des Indes ou des *men of war*. Par quelle fatalité Ganteaume a-t-il, devant Mahon, perdu l'occasion de ravitailler l'Égypte ? D'où vient que Linois, au détroit de la Sonde, a laissé échapper le convoi de Chine ? Le vainqueur d'Algésiras, le compagnon du général Bonaparte sur le Nil, n'étaient ni l'un ni l'autre des amiraux timides. Que leur a-t-il manqué à tous deux dans ces occasions si graves qu'ils

ne retrouvèrent pas? D'y avoir vu clair dans leur lunette. Qu'on critique aujourd'hui, qu'on blâme, qu'on plaisante : quand il faudra juger de la force de l'ennemi à sa fumée, on comprendra mieux la nécessité d'avoir des éclaireurs hardis et rapides pour assurer la route des escadres.

La flotte de Xerxès avait pourvu à la subsistance d'une armée qui ne consommait pas moins de cinq mille kilolitres de blé par jour; elle était destinée à rendre au roi un dernier service. Mardonius voulut accompagner son maître jusqu'en Thessalie. Ce fut dans cette province qu'il prit ses quartiers d'hiver. Quant à Xerxès, il continua sa marche jusqu'à l'Hellespont. La route était longue, la saison rigoureuse, les pays qu'on traversait dévastés. Où les vivres manquaient, — et ils manquaient souvent, — l'armée n'avait d'autre ressource que de se nourrir de l'herbe des champs, des feuilles et de l'écorce des arbres. La dyssenterie ne tarda pas à exercer ses affreux ravages. La peste s'y joignit; elle est le cortége inévitable des armées qui souffrent. On ne s'arrêtait pas cependant; les malades seuls restaient en arrière. En quarante-cinq jours, Xerxès atteignit les bords de ce détroit que, six mois auparavant, il franchissait avec tant de pompe. Dans quel appareil différent il allait se montrer à ses sujets! On aurait tort toutefois de prendre à la

lettre les lamentations éloquentes que le poete a mises dans la bouche du grand roi. Le fils de Darius ne revoyait pas l'Asie en vaincu, mais en conquérant. L'Attique avait été subjuguée en trois mois, et, de la Thessalie, Mardonius la tenait encore sous sa griffe. Au lieu de poursuivre la flotte vaincue, les Grecs s'évertuaient en vain à faire le siége d'Andros et à ravager le territoire de Carysto. Un prompt exil allait payer les services de Thémistocle. Tout faisait présager que le Péloponèse serait facilement envahi et occupé dans l'espace d'un second été. Xerxès, il est vrai, avait payé sa gloire de la vie de près d'un million d'hommes. Semblables sacrifices n'étonnent pas outre mesure les Asiatiques. Tamerlan est rentré neuf fois à Samarkande, Soliman le Magnifique a fait dans sa vie quatorze campagnes : on ne leur a jamais demandé ce qu'avaient coûté leurs triomphes. Quand nous jugeons les rois, ayons soin de nous reporter à l'époque où ils ont vécu, de nous placer par la pensée au milieu des peuples sur lesquels ils étendaient leur sceptre. Sans cette précaution, l'histoire ne serait qu'un anachronisme perpétuel, un texte futile à déclamations; nous n'en pourrions tirer aucun enseignement. La campagne entreprise par Xerxès contre la Grèce ne fut pas le caprice d'un souverain; ce fut la croisade d'un peuple.

L'Asie tout entière s'y porta, non pas avec soumission, mais avec une ferveur singulière. C'est qu'en effet il ne s'agissait pas ce jour-là d'ajouter une province de plus aux États du grand roi; il s'agissait de savoir s'il resterait en Europe une menace perpétuelle pour les rivages de l'Ionie, de la Carie, de la Cilicie, pour Chypre et pour Rhodes, pour la Syrie et pour l'Égypte, pour la Lydie même. L'expédition d'Alexandre devait bientôt prouver que l'instinct des peuples asiatiques ne les trompait pas. D'accord avec les Ioniens révoltés, les Athéniens avaient incendié Sardes. Annoncer aux femmes perses qu'Athènes à son tour était brûlée, ce n'était pas leur apprendre un désastre, c'était plutôt de quoi faire battre des mains aux enfants. Si l'on en croyait Juvénal, Annibal lui-même n'a jamais pu se promettre d'autre fruit de ses peines.

En quittant la Thessalie, en traversant la Macédoine et la Thrace, Xerxès n'avait qu'une ambition : arriver rapidement sur les bords du détroit; l'abondance attendait l'armée sur l'autre rive. Les deux ponts de bateaux avaient été emportés par la tempête; la flotte, par bonheur, était là, exacte au rendez-vous que le roi, dans sa prévoyance, lui avait assigné. Elle transporta en quelques jours les troupes de Xerxès de Sestos à Abydos. Après cette opération, s'il y eut encore des victimes, ce fut un

excès de bien-être, succédant à des privations inouïes, qui en fut cause.

La flotte avait sauvé les débris de l'armée; elle empêcha le soulèvement de l'Ionie. Concentrée dans les eaux de Samos, elle tint toute la côte voisine en respect. Au retour du printemps, les Grecs, soit que leur flotte eût fait de grandes pertes à Salamine, soit que le zèle des confédérés se fût ralenti, ne trouvèrent à réunir que cent dix vaisseaux. Deux nouveaux amiraux commandaient cette escadre : Léotychide pour les Spartiates et leurs alliés, Xantippe pour les Athéniens. La flotte grecque se rassembla dans les eaux d'Égine. Des messagers ioniens vinrent aussitôt la presser de passer en Asie. « L'Ionie n'attendait, disaient-ils, que l'apparition de quelques vaisseaux grecs pour se soulever. » Léotychide et Xantippe se portèrent à Délos; ils n'osèrent jamais aller au delà. Délos était devenue pour les descendants des conquérants de Troie de nouvelles colonnes d'Hercule. Le galion est resté empêtré là où passait gaiement la caravelle; le navire cuirassé nous fera regretter plus d'une fois les agiles frégates de notre jeunesse. Il faut dire cependant que ce qui retint à Délos les nouveaux navarques, ce ne fut pas uniquement l'appréhension de tenter une traversée pour laquelle les Grecs rassemblés en Aulide ne demandaient aux dieux qu'un vent

favorable, traversée que Léotychide et Xantippe eux-mêmes affrontèrent plus tard; ce fut la crainte de se jeter au milieu d'îles qu'ils savaient ou croyaient encore remplies de troupes. De mutuelles alarmes maintinrent ainsi, pendant tout le printemps, une zone neutre entre Délos et Samos.

Aussitôt que les chevaux de la cavalerie perse eurent brouté sur les bords du Sperchius l'herbe du printemps, Mardonius, entraînant à sa suite Thessaliens et Thébains, vint de nouveau occuper Athènes. Ses éclaireurs avaient déjà foulé le territoire de Mégare, et il se préparait à passer dans le Péloponèse, quand il apprit que l'isthme de Corinthe, fortifié avec une activité extraordinaire, était devenu inexpugnable. Les Perses savaient ce que leur avait coûté la conquête des Thermopyles; ils n'étaient plus en mesure de renouveler ces sacrifices. D'un autre côté, il ne pouvait convenir à Mardonius de rester dans l'Attique, pays pauvre, ruiné, où son armée n'eût pas tardé à connaître la disette. L'Attique eût d'ailleurs été pour les Perses un très-mauvais champ de bataille, car le sol tourmenté s'y prête mal aux manœuvres de la cavalerie. Mardonius se hâta en conséquence de rétrograder vers Thèbes. En se retirant, il fit, selon la coutume invariable des Barbares, le vide devant lui, et alla établir son camp le long de l'Asope,

sur le revers du Cithéron. Les Grecs, sous le commandement de Pausanias, s'étaient pendant ce temps avancés jusqu'à Éleusis; ils voulurent bientôt entrer en Béotie. La cavalerie des Perses les chargea en vain. Quand ils eurent soutenu plusieurs assauts dans leurs positions, leur courage s'en trouva singulièrement raffermi. Le campement qu'ils occupaient était à peu près dépourvu d'eau ; côtoyant la base du Cithéron, ils allèrent, les armes à la main, en chercher un autre. La fontaine de Gargaphie, sur le territoire de Platée, leur parut pouvoir suffire provisoirement à leurs besoins; ils assirent leur camp dans les environs. Cent dix mille Grecs, dont le tiers au moins étaient pesamment armés, faisaient dès lors face à Mardonius. Une manœuvre de nuit amena un engagement inattendu. L'engagement devint tout à coup une grande bataille. Mardonius y fut tué, et Platée accomplit ce que n'avait pu faire Salamine : Platée affranchit définitivement la Grèce

Mardonius, — le Murat des Perses, — avait mérité qu'on dît de lui : « C'est un homme! » L'histoire équitable ne dira-t-elle pas de Xerxès : « Ce fut un roi »? Je le laisse à juger aux hommes d'État qui savent de combien d'éléments divers se compose dans toutes les affaires humaines le succès. Quand un souverain vient à bout de mettre en

mouvement plus de cinq millions d'hommes, de nourrir, dans un pays en majeure partie désert, deux millions de soldats, non-seulement durant quelques jours, mais pendant le long espace de cinq mois, il faut au moins rendre à ce souverain le justice de lui reconnaître les qualités d'un bon administrateur. Ce qui manqua aux Perses pour vaincre à Salamine et pour triompher à Platée, s'imaginerait-on par hasard que ce fut le courage? Les Perses saisissaient les javelines des Grecs des deux mains et brisaient les armes dont on essayait de les percer. Archers et cavaliers, coureurs infatigables, montagnards vigoureux et de taille à terrasser tous les athlètes d'Olympie, guerriers remplis d'un sombre et religieux enthousiasme, soldats repus comme ne l'ont jamais été les troupes de Wellington, champions de l'Asie qui apportaient l'ascendant incontesté de la victoire, pourquoi donc les Perses ont-ils été battus ? Les Perses ont succombé, — c'est Hérodote, c'est Eschyle qui l'assurent, — « parce qu'ils n'avaient ni boucliers ni cuirasses ». Xerxès aurait dû pressentir sans doute les conséquences que pourrait avoir ce désavantage. Mais avec son javelot et son arc, le Perse avait déjà subjugué tant de peuples ! Devait-on penser que ses traits viendraient s'émousser sur quelques peaux de bœuf et sur quelques écailles

de bronze? Les petites causes dans la guerre ont de grands effets. Sans doute la Providence n'est jamais complétement absente en ces conflits; il ne faut pas cependant se hâter d'en conclure que la cause qui triomphe était la plus juste. Les successeurs d'Alexandre n'ont pas fait aux populations asiatiques un sort bien digne d'envie, et la monarchie universelle à laquelle tendait Xerxès, si elle eût été un joug pour la Grèce, eût du moins été pour l'Asie un bienfait. Après la destruction de la Grande Armada, les Anglais proclamèrent avec ironie que Dieu s'était fait, lui aussi, luthérien. Dieu nous juge, il ne prend point parti dans nos querelles; ce serait y peser d'un trop grand poids. Ce qui semble toutefois apparaître à la lueur vacillante de l'histoire, c'est la volonté bien arrêtée du Créateur de donner toujours en fin de compte gain de cause à la civilisation.

Comme un ouvrier qui se complaît dans son œuvre, Dieu brise l'une après l'autre les ébauches imparfaites : sa prédilection n'est acquise qu'à ce qui peut honorer le limon sorti de ses mains. D'où vient, s'il en est ainsi, que la race grecque n'ait pas fini par gouverner le monde? Race plus heureusement douée, plus parée de tous les dons du corps et de l'esprit, fit-elle jamais son apparition sur notre planète? Les Romains n'ont presque rien

ajouté à l'héritage qu'ils avaient reçu des colonies helléniques. C'est une nation lourde et brutale dont le génie propre paraît aussi court que le glaive dont elle se servait dans les combats. Et cependant le forum a triomphé de l'agora, l'épée du légionnaire a eu raison de la lance dorienne. C'est que le sénat de Rome représente la constance dans les vues, la fermeté inflexible dans les revers. Athènes si chère aux esprits délicats, Athènes la mère de tous les beaux-arts, Athènes qui a connu tous les genres de gloire et tous les héroïsmes, nous offre au contraire l'image saisissante de la mobilité. Le sénat romain remercie Varron de n'avoir pas désespéré, après Cannes, du salut du pays; le peuple athénien exile ou immole ses généraux vainqueurs. Il n'épargne même pas les philosophes. Nos pères avaient imaginé une belle devise : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. » Athènes en pratiquait une autre; elle avait fait de l'ingratitude la première vertu de sa république.

Il restait un dernier coup à porter aux Perses. Ce coup ne leur manqua pas. Les nations ont des heures néfastes; les maux alors, suivant l'expression d'Eschyle, leur viennent par milliers; « il leur en vient de la mer, il leur en vient de la terre ». Soixante mille hommes avaient paru à Xerxès un détachement suffisant pour garder les côtes de

l'Ionie; soixante mille hommes forment un cordon bien mince, quand il leur faut protéger un littoral de quelque étendue. Les flottes, à cette époque, reculaient souvent devant les traversées les plus courtes; en revanche, quand elles se décidaient à franchir les mers, elles amenaient sur leurs vaisseaux une armée. Les instances réitérées des Ioniens finirent par décider Léotychide et Xantippe à quitter le mouillage de Délos. Un Samien se chargea de conduire la flotte grecque à travers les Cyclades: les difficultés s'évanouirent comme par enchantement. Surpris au mouillage qu'ils occupaient depuis le commencement de l'automne, les Perses ne se soucièrent pas de tenter de nouveau la fortune sur mer. La carène de leurs vaisseaux était chargée d'herbes; leurs équipages, recrutés dans l'armée de terre, étaient de médiocres rameurs. A peine Léotychide et Xantippe eurent-ils jeté l'ancre dans les eaux de Samos qu'ils virent l'ennemi appareiller à la hâte, se soustraire à leurs projets d'attaque par la fuite, et gagner en faisant force de rames le continent. Entre Éphèse et Priène, à peu de distance du promontoire de Mycale et presque en face de l'île de Samos, s'étend une vaste plage formée par les alluvions du Gison et du Scolopéis. Les Perses y tirèrent à sec leurs vaisseaux et les entourèrent d'un mur de pierres, couronné de palissades.

Quant aux navires phéniciens, ils furent autorisés à retourner en Syrie. Un ennemi qui refuse le combat encourage toujours à le poursuivre, car il fait ainsi l'aveu de sa faiblesse. Les Grecs ne tardèrent pas à être signalés du promontoire de Mycale. Leurs cent dix vaisseaux pouvaient mettre à terre près de vingt mille hommes et demeurer encore sous une garde suffisante. Les équipages des Perses, soutenus par une nombreuse infanterie, essayèrent vainement de s'opposer à la descente. Avec des vaisseaux qui peuvent aller s'échouer sur la plage, les préparatifs d'un débarquement sont tout faits; le navire devient lui-même une sorte de fortification passagère. Le combat de Mycale fut, comme plus d'un combat de pirates normands, un combat d'amphibies. Les marins vidèrent ce jour-là leur querelle sur la bruyère. La flotte des Perses devint la proie des flammes; elle avait du moins été vaillamment défendue. Plus d'un guerrier grec s'était, le soir venu, acheminé vers le Valhalla où errent Agamemnon et Achille.

Les Athéniens juraient volontiers, comme les vikings, « par leur bateau et par leur épée ». Les Lacédémoniens se trouvaient dépaysés sur mer. Quand ils eurent brûlé les navires des Perses et bouleversé les remparts qui abritaient la flotte, ils ne songèrent plus qu'à revoir leurs montagnes. Ils

voulaient emmener en Grèce les colons ioniens et abandonner l'Ionie aux Barbares. Les Athéniens s'opposèrent vivement à cette transplantation. Les Péloponésiens n'avaient, selon eux, aucun droit de s'occuper des colons d'Athènes. La protection qu'on déclarait impossible, ils la prendraient à leur compte. Les Athéniens tinrent en effet parole. Grâce à leurs efforts, grâce à leur persévérance admirable, au bout d'un an de siége, Sestos retombait aux mains de la Grèce. Voilà ce qui eût pu réellement faire mourir la mère de Xerxès, la vénérable Atossa, de douleur. La reine Marie Tudor n'y eût pas résisté. La prise de Sestos, c'était la fin de la guerre médique.

Dans les récits des anciens, il n'est jamais question du mal de mer. L'hoplite de Lacédémone, pas plus que le légionnaire de Rome, n'en pouvait cependant être exempt. Il n'est pas impossible d'apprendre à ramer sur le sable, il faut s'embarquer pour acquérir le pied et le cœur marins. Négliger ce côté du problème, ce serait s'exposer à de graves mécomptes. L'armée d'Ulm et d'Austerlitz s'était-elle complétement amarinée pendant son séjour à Boulogne ? Je n'en jurerais pas. Les soldats de Germanicus, pendant la tempête, « troublaient les matelots, ou, les aidant à contre-temps, empêchaient la manœuvre, — *officia prudentium miles pavidus et casuum maris ignarus corrum-*

pebat. » — Quant à nous, par bonheur, si nous possédions jamais une flottille, nous aurions d'excellents légionnaires sous la main. On sait que je ne suis point partisan de la confusion établie entre des services très-distincts, que les colonies et les troupes coloniales ne me semblent point à leur place dans le département de la flotte. Tant que cette infanterie a composé la garnison de nos vaisseaux, aussi longtemps que cette artillerie y a remplacé à elle seule les anciens canonniers bourgeois, une infanterie et une artillerie de marine avaient leur raison d'être. Aujourd'hui nous avons d'admirables troupes ; nous ne nous en servons pas. C'est dans les colonies lointaines, devant Sébastopol ou sur les ruines fumantes de Bazeilles, qu'on les rencontre. Là elles honorent le drapeau, font rejaillir jusqu'à nous l'éclat de leur héroïsme. Ce n'est pas assez pour que je consente à laisser altérer par ces complications la simplicité de rouages que je me suis plus d'une fois permis de rêver pour notre grande machine maritime. J'abjurerais au contraire toute pensée de divorce, le jour où, à côté de la flotte, il devrait y avoir une flottille, et, — conséquence naturelle, — une armée de mer. Cette armée en effet serait toute trouvée. En pourrait-on imaginer une meilleure?

La flotte de transport qui n'est oas en même

temps une flottille de débarquement ne me présage pas des opérations bien importantes, du moins dans les guerres européennes. Elle peut, par le plus grand des hasards, rencontrer sur sa route une baie de Kamiesh; elle a plus de chances encore d'aller aboutir à la Corogne ou à Walcheren. Il n'y a qu'une flottille qui puisse traverser à coup sûr un détroit ou tourner des frontières jugées inexpugnables, parce que cette flottille n'a pas besoin de port. Les plages lui en tiennent lieu. C'est sur une flottille et non pas sur une flotte qu'on peut se flatter de tout emporter avec soi, qu'on peut jeter ses troupes sur un point, les rembarqner brusquement et les aller verser sur un autre. Grant a mieux aimé arriver de combat en combat sous les murs de Richmond, se frayer un dur et long chemin dans le sang, que d'aller débarquer, comme Mac Clellan, sur les rives de la Chesapeake. Une armée mise à terre, quand le débarquement n'est pas une surprise, trouve généralement trop de forces, trop de retranchements devant elle. Et quelle étrange prétention ce serait de vouloir surprendre, alors qu'il faut hisser chaque cheval, l'un après l'autre, au bout de vergue, le déposer dans un lourd chaland et conduire ce chaland au rivage; qu'il faut sortir, de deux ou trois panneaux au plus par navire, l'artillerie et les munitions rangées à

fond de cale! L'infanterie cause moins d'embarras; néanmoins, les embarcations, les chalands dans lesquels on l'entasse affronteraient difficilement un débarquement de vive force.

Qui ne transporte pas aujourd'hui quarante mille hommes ne transporte rien. Il n'entrera probablement jamais dans la pensée d'une puissance quelconque, si animée à la lutte qu'on la suppose, de faire renaître au dix-neuvième siècle les traditions de la piraterie. La belle Julie de Gonzague pourrait dormir en paix à Fondi, quand bien même toutes les flottilles du monde croiseraient sur les côtes de la Méditerranée. Les seules opérations possibles de nos jours sont des opérations sérieuses, régulières, telles qu'en comporte la guerre civilisée. Un corps d'armée complet, avec ses chevaux, son artillerie et ses vivres, c'est le moins que les faiseurs de projets, — et je ne veux pas me placer dans leurs rangs, — pourraient se permettre de demander. Dans les prévisions du Premier Consul, cinq cents chaloupes, quatre cents bateaux, trois cents péniches devaient embarquer «cent vingt mille hommes, les munitions indispensables pour les premiers combats, des vivres pour une vingtaine de jours, l'artillerie de campagne, avec attelage de deux chevaux par pièce». De tout ce plan si bien conçu, les marines de premier ordre, — il y en a main-

tenant quatre ou cinq en Europe, — ne garderaient probablement que le programme. Elles ont à leur disposition d'autres moyens que ceux qui en 1805 pouvaient être mis en œuvre. Il n'est pas bien certain pourtant qu'elles voulussent écarter d'une façon absolue l'emploi des bâtiments à rames. « Ces péniches de soixante pieds de long, qui pouvaient recevoir de soixante à soixante-dix soldats, outre deux ou trois marins pour les diriger, qui ne tiraient que deux ou trois pieds d'eau et se garnissaient au besoin d'une trentaine d'avirons », paraîtraient probablement le complément obligé de la chaloupe à vapeur. La flottille, telle que je la conçois, n'est guère plus hardie que la flotte de César. Ce n'est pas une bande d'oiseaux de grand vol; elle a soin de tenir toujours la terre sous son écoute. Je ne lui conseillerai jamais d'oublier le sort des vaisseaux de Germanicus. Astreinte à la plus extrême prudence, elle peut se donner par contre des licences de construction interdites aux transports qui bravent la haute mer. Les chevaux n'en doivent pas sortir par la vergue, mais par la porte, comme au temps du sire de Joinville. L'*hippagoge* moderne est encore à trouver. Le jour où le rivage sera aussi accessible aux chevaux qu'aux soldats, la flottille pourra être rangée au nombre des chemins de fer stratégiques.

Où l'étude de l'antiquité peut-elle entraîner un vieil écolier de troisième? La puissance qui, à l'heure de paix où nous sommes, se mettrait à reconstruire la célèbre flottille de Boulogne courrait le risque de la voir, comme sa devancière, pourrir inutile dans la Liane. Les anciens, il est vrai, improvisaient leurs flottes, les uns en trente, les autres en quarante-cinq jours; ils y employaient tout au plus un hiver. Les Anglais n'ont-ils pas été à la veille de nous donner le même spectacle? A la fin de la guerre de Crimée, ils faisaient sortir de leurs arsenaux une canonnière à vapeur par semaine. Peut-être feraient-ils mieux encore aujourd'hui. Il y a longtemps que je me suis permis de l'écrire : La marine n'est pas seulement de l'administration, elle est avant tout de la politique. On ne met pas une flotte sur les chantiers sans savoir préalablement ce qu'on en veut faire. Napoléon, César, Germanicus, Théodoric, Charles-Quint, avaient un but quand ils construisaient leurs flottilles. Nous, qui ne demandons que le respect de nos frontières et qui ne songeons qu'à ravitailler nos colonies, nous n'avons, pour le moment du moins, aucune raison de les imiter. Peu importe! ces questions rétrospectives ont toujours leur intérêt. Fussions-nous voués à une paix éternelle, que nous ne verrions pas pour cela les soldats ou les matelots

se détacher complétement de l'histoire. Où les questions de guerre, d'art militaire, d'armement, ont-elles été traitées avec plus de zèle, avec plus de compétence qu'en Suisse et en Belgique? Je ne pense pas que ces deux puissances songeassent alors à sortir de leur neutralité. Les récits d'aventures n'en ont que plus de charme, quand on les lit les pieds sur ses chenets et la maison bien close. On ne les lit même jamais qu'à ces heures-là. Quand l'action nous emporte, nous ne nous soucions guère d'interroger le passé. Si la nécessité d'agir se présente à l'improviste, si l'événement que tout rendait improbable éclate, comme crève un *haut-pendu* dans un ciel serein, il est trop tard pour ouvrir ses livres et pour se demander comment, en pareil cas, auraient opéré les ancêtres. Il y a quarante ans, aucun marin, — je puis le garantir, — n'eût eu la bizarre idée de s'occuper de Xerxès et de la bataille de Salamine. La marine à voiles différait tellement de la marine à rames! Aujourd'hui le rapprochement paraîtra *moins cherché.* Nos vrais ancêtres ne sont plus les Tromp et les Ruyter, les Suffren et les Duguay-Trouin : ce sont les Thémistocle et les Eurybiade.

CHAPITRE V.

TRAHISON DE PAUSANIAS ET BANNISSEMENT DE THÉMISTOCLE.

Les joies de la victoire sont courtes : la Grèce était encore dans l'ivresse où l'avait jetée un triomphe éclatant, quand un bruit sinistre se répand de bourgade en bourgade et va porter l'alarme jusque dans Lacédémone et dans Athènes : le vainqueur de Platée et le vainqueur de Salamine, Pausanias et Thémistocle, s'entendent secrètement avec le roi des Perses. Nos pères ont connu l'émotion que causa dans Paris l'incroyable rumeur qui accusait Pichegru et Moreau de relations avec l'étranger; mais alors la France avait une gloire sans égale pour la rassurer contre les résultats de machinations criminelles : la Grèce ne possédait que l'honnêteté d'Aristide, insuffisant contre-poids à opposer à tant d'héroïsme et à tant de génie. Il

faut se méfier cependant de ces clameurs populaires : si, malgré les défaites successives de ses armées, la magnificence et la magnanimité de Xerxès eussent conservé assez de prestige pour séduire des généraux que leurs services rendaient incontestablement les premiers citoyens de leur pays, on ne pourrait s'empêcher de voir la monarchie des Perses sous un nouveau jour.

Pausanias commandait dans l'Hellespont, quand il fut accusé à Lacédémone par les alliés mécontents de ses rigueurs excessives. Ce Spartiate, chargé d'exercer le pouvoir royal au nom de son cousin, fils de Léonidas, trop jeune encore pour remplir les fonctions dévolues à son rang, paraît avoir eu sur la discipline militaire des idées dont s'accommodait mal l'humeur indépendante de ses troupes. Les soldats se vengèrent de la sévérité de leur chef en portant contre lui l'accusation de *médisme*. On sait la puissance des mots sur les masses ; c'est avec des mots que, de tout temps, on a conduit les peuples. « Pausanias, disait-on, abandonnait déjà les mœurs de son pays. » Ne déployait-il pas à sa table une somptuosité qui contrastait étrangement avec les frugales habitudes de Sparte ? Ne l'avait-on pas vu, — indice infiniment plus grave, — sortir de Byzance revêtu de la longue robe des Mèdes ? L'inclémence du climat, à

l'entrée de l'hiver, eût pu être, pour cette dérogation aux coutumes nationales, l'excuse d'un général qui n'eût pas eu à lutter contre des préventions opiniâtres. Il n'en était pas moins imprudent de se montrer à l'armée sous ce vêtement haï, plus imprudent encore de s'entourer d'une escorte composée de Barbares. Pausanias fut rappelé de l'Hellespont. Les griefs articulés contre lui étaient trop vagues pour qu'on osât déférer sa conduite au jugement du peuple; on se contenta de le priver de l'honneur de commander les Grecs. On ne disgracie jamais sans danger un général victorieux. L'orgueil blessé de Pausanias paraît avoir ouvert son âme à des desseins dont il nous est aujourd'hui difficile d'apprécier l'étendue. Que Pausanias soit entré en relation avec Xerxès, nous ne nous permettrons pas d'en douter, puisque Thucydide l'atteste; le souverain des Perses ne poussa probablement pas la crédulité jusqu'à s'imaginer que ce général coupable pût être de taille à lui livrer Sparte et la Grèce. Une armée mercenaire, comme celle du vieux Tilly ou de Wallenstein, appartient à son chef; les soldats de Platée et de Mycale n'avaient rien de commun avec les reîtres qui, au dix-septième siècle, désolèrent l'Allemagne. Ils étaient de ce pays où l'on répondait à Miltiade ne réclamant pour prix de ses services qu'une couronne de laurier :

« Quand vous aurez repoussé tout seul les Barbares, vous aurez tout seul une couronne. » Chez les modernes mêmes, plus justes envers le commandement, on ne cite qu'un général aux pieds duquel l'armée ait toujours été prête à se jeter avec ses trophées et avec sa gloire : « Prenez, lui disait-elle, car tout cela est à vous. » Mais ce général revenait d'Égypte, et il avait signé la paix de Campo-Formio. Dumouriez n'entraîna pas dans sa défection les soldats de Jemmapes; les légions du Rhin virent avec indifférence l'éloignement de Moreau, avec indignation sa présence dans l'état-major d'Alexandre.

Pausanias n'eût pu espérer de succès qu'auprès des ilotes. Il songeait, dit-on, à les soulever, quand son complot fut dénoncé aux éphores. S'il était permis de se laisser guider dans la critique historique par la vraisemblance, on trouverait, je crois, plus d'une raison de mettre en doute la culpabilité du glorieux vainqueur de Platée. Pausanias semble avoir été immolé aux craintes qu'il avait fait naître, plutôt que condamné froidement sur des preuves juridiques. Sa propre mère, il est vrai, leva la première la main contre lui, mais les mères de Sparte n'étaient pas des mères.

Quant à Thémistocle, le bannissement dont les Athéniens le frappèrent fut une satisfaction donnée

aux Lacédémoniens, qui ne se souciaient pas de rester les seuls à supporter le reproche d'avoir confié le commandement de leurs armées à un traître. Thémistocle comprit que l'exil ne suffirait pas à la haine de ses ennemis. On ne laisse pas vivre un homme de cette valeur, quand on l'a gratuitement outragé. Sentant derrière lui le souffle de la meute envieuse qui s'acharne toujours à la poursuite du courage malheureux, Thémistocle quitta brusquement Argos, où il avait un instant songé à fixer sa retraite, et passa dans l'île de Corcyre. Les Corcyréens avaient joué un singulier rôle pendant la guerre médique; ils armaient leurs vaisseaux et les gardaient au port. La Grèce indignée voulait les punir; Thémistocle intervint, et son éloquence réussit à détourner les Grecs d'impolitiques rigueurs. Il rendit ainsi un signalé service à sa patrie d'abord, aux Corcyréens ensuite. La pensée d'avoir à protéger l'illustre banni n'en épouvanta pas moins Corcyre. La reconnaissance devient importune quand elle est accompagnée de quelque péril. On se rappelle avec quelle dignité le roi Louis XVIII s'éloigna en 1796 de Vérone. Thémistocle ne mit pas moins de bonne grâce à soulager les Corcyréens du poids de son infortune. Traqué par les agents qui avaient promis sa mort à l'inimitié de Sparte, il traversa le territoire des

Molosses, franchit les monts qui le séparaient de la mer Égée et alla s'embarquer à Pydna, au fond du golfe de Salonique. A qui pouvait-il dès lors recourir, si ce n'est au grand roi, dont une âme plus vulgaire aurait peut-être appréhendé la vengeance? Thémistocle vint s'asseoir au foyer de Xerxès et mourut gouverneur de Magnésie.

Sévère jusqu'au bout envers Xerxès, l'histoire lui reproche d'avoir fait succéder à une ambition sans limite un goût immodéré pour les plaisirs. Cette dernière allégation est probablement aussi fondée que l'autre. Que voulait-on que fît Xerxès après les revers qu'il venait de subir? Qu'il recommençât? C'est vraiment alors qu'il eût justifié les déclamations dont on s'est fait un jeu d'accabler sa mémoire. Xerxès, depuis son retour en Asie, paraît n'avoir eu d'autre pensée que de développer les ressources intérieures de son empire et d'accroître, à l'exemple de Sardanapale, le bien-être de ses sujets. Des villes nouvelles s'élevaient de tous côtés en Phrygie, quand la main impie d'Artaban vint, au grand détriment de la Perse, arrêter court cette œuvre de réparation en tranchant les jours du fils de Darius.

Thémistocle suivit de près son généreux protecteur dans la tombe. Le bruit courut en Grèce que Thémistocle s'était empoisonné le jour où le

successeur de Xerxès, Artaxerce Longue-main, lui laissa entrevoir la pensée d'employer ses services contre une patrie ingrate. Cette version n'est garantie, je crois, par aucun document sérieux venu jusqu'à nous; le fait qu'elle avance n'a cependant rien d'improbable. Se tourner contre la patrie était, à l'époque où vivait Thémistocle, plus qu'un crime: c'était un sacrilége. Nous avons assurément sur le devoir qui nous lie à la communauté dont nous faisons partie des notions plus étroites et plus exigeantes que n'en eurent les chevaliers des temps féodaux, le connétable de Bourbon, Condé, le prince Eugène, le pur et chevaleresque Turenne lui-même. Il n'en est pas moins permis de se demander si nous attachons bien à ce mot magique de patrie le sens religieux et profond qu'y ont attaché les anciens. Rien de plus simple, rien de plus habituel, au temps où nous vivons, que de placer une portion de sa fortune, souvent la majeure partie, à l'étranger; de confier ainsi le gage de son bien-être, le pain de sa vieillesse, l'avenir de ses enfants, à l'ennemi qu'il faudra peut-être combattre demain. Les barrières qui séparaient autrefois les peuples tombent l'une après l'autre. La diversité des langues, l'intolérance religieuse, les lignes de douanes, les exploitations jalouses des monopoles commerciaux, les obstacles qu'opposaient aux com-

munications les montagnes, les fleuves, les déserts, ont dans le court espace de quelques années cessé de partager les habitants de notre petite planète en fractions rivales et le plus souvent hostiles. A la famille avait depuis longtemps succédé la tribu; les tribus, en s'agglomérant, formèrent des nations; les nations, à leur tour, vont-elles faire place à la grande unité du genre humain? Ne marchons pas si vite : nous aurons probablement, pendant de longs siècles encore, à nous grouper autour d'un symbole sacré pour nous défendre des abus de la force et tenir à distance l'oppression étrangère. Quelque affaibli que puisse être de nos jours l'empire de ce dogme qui fut, à vrai dire, toute la vie des sociétés antiques, on ne saurait néanmoins considérer l'amour de la patrie comme un devoir ordinaire. Si le patriotisme n'était qu'un juste retour des bienfaits reçus, qu'un dévouement banal inspiré par la reconnaissance, en échange de la sécurité dont nous a, dès notre enfance, entourés la protection des lois, la cité qui nous ouvrirait ses portes, le champ qui nous céderait ses moissons, deviendraient trop aisément la patrie. Un instinct secret a toujours protesté, au fond de l'âme humaine, contre ces adoptions hâtives. La patrie et le foyer domestique sont deux choses très-distinctes. Les cendres du foyer, le banni peut les emporter dans l'exil sans cesser

de regretter sa proscription. La patrie serait-elle donc le souvenir des lieux où nous avons grandi, l'amer et doux souvenir d'Argos? Pour notre génération nomade, le clocher du village a perdu depuis longtemps son prestige. Si la patrie n'est pas la cité, si elle n'est pas le foyer, si elle n'est pas même le lieu où nous avons vu le jour, elle sera peut-être le drapeau.

Rappelons-nous les acclamations qui saluèrent nos soldats quand, il y a vingt-trois ans, nous les vîmes rapporter de Crimée leurs aigles victorieuses, quand ils défilèrent sur la voie sacrée, avec leurs uniformes usés par le long siége et leurs pieds tout poudreux encore des déblais de l'interminable tranchée creusée, dix mois durant, sous la foudre et sous la mitraille. Le drapeau cependant n'est pas plus la patrie que ne le sont la cité, le lieu de naissance et le foyer. Le soldat mercenaire, qui n'a plus de patrie, n'en sait pas moins combattre et mourir pour le drapeau sous lequel il s'est rangé; il connaîtra la joie de tous les triomphes, il portera le deuil de toutes les défaites qui viendront couronner ou affliger son étendard. L'amour de la patrie est un sentiment; comme tous les sentiments, il est plus facile de l'éprouver que de le définir. Au temps de la guerre de Cent ans, à une autre époque toute guerrière et infiniment plus rapprochée de nous,

la définition se fût présentée d'elle-même à l'esprit. On eût dit, non sans quelque apparence de raison : l'amour de la patrie, c'est la haine de l'étranger. Aujourd'hui, il faut chercher autre chose. Les haines vivaces, telles que celles qui ont animé Jeanne d'Arc et Nelson, ne s'accumulent que lentement dans le cœur des peuples. Elles sont le produit de plusieurs siècles de luttes et de souffrances. La patrie, si j'essayais d'exprimer l'idée que, suivant moi, tout homme bien né aujourd'hui y attache, c'est l'histoire! Le sentiment de la brièveté de la vie pèse à chaque instant sur nous. En rattachant le fil de notre existence à cette longue trame dont est faite l'histoire de notre pays, il semble que nous devenons éternels. Nous disparaissons, le fil reste et le tissu continue de s'accroître. Voilà pourquoi il est si malaisé d'absorber une nationalité fondée sur un long passé historique. L'empereur Napoléon I[er] en a fait l'épreuve. Tous les efforts de son merveilleux génie, toutes les séductions de sa grâce suprême, sont venus se briser contre l'indomptable orgueil de cette vieille maison qui s'appelait l'Espagne. Ni la Hollande ni le Portugal ne se sont montrés d'assimilation plus facile.

Le peuple de Charles-Quint, les descendants des comtes de Horn et des frères de Witt, ceux qui comptaient Vasco de Gama, Albuquerque et don

Juan de Castro parmi leurs ancêtres, auraient-ils donc cessé de tenir leur place dans le vaste univers, si l'empire français les eût absorbés dans son sein? Assurément non : il n'est pas un atome qui s'anéantisse en ce monde. L'anéantissement n'atteint pas plus un peuple qu'il n'atteint un individu; mais on peut dire avec assurance qu'un peuple meurt du jour qu'il subit cette transformation radicale dont le premier symptôme est incontestablement la lente dissolution de la forme que le corps social avait, à l'heure de son plein développement, revêtue. Chez tout ce qui respire, chez tout ce qui végète, l'énergie des forces vitales ne devrait s'user qu'à la longue. Ces déclins réguliers malheureusement sont rares. La fleur a le ver qui la tue, l'homme a ses passions qui le minent, les nations ont leurs compétitions intérieures qui les désagrégent. La gelée ne fait pas plus sûrement éclater la pierre. La guerre médique semblait avoir cimenté à jamais l'union de la race dorique et de la race ionienne; les Grecs avaient une patrie, et cette patrie n'était ni Sparte, ni Corinthe, ni Athènes; elle était le patrimoine commun de tous ceux qui avaient contribué à refouler le Perse en Asie. Les premiers démêlés qui portèrent atteinte à cette conviction salutaire préparèrent la guerre du Péloponèse, la pire des guerres, à coup sûr, puisqu'on

peut la flétrir du nom de guerre civile. La patrie déchirée ne se releva pas de ce coup funeste, et, de chute en chute, les Grecs en arrivèrent, dans l'espace de deux siècles, à n'être plus bons qu'à divertir les Romains.

CHAPITRE VI.

LE GOUVERNEMENT DE PÉRICLÈS.

L'humeur intraitable de Pausanias avait dégoûté à jamais les alliés du commandement rigoureux d'un général spartiate ; les Lacédémoniens, de leur côté, éprouvaient le désir de se débarrasser de la guerre médique. Le Péloponèse avait moins à craindre que l'Attique et les îles un retour offensif du grand roi; il était donc naturel que les Athéniens restassent chargés d'écarter par leur vigilance le danger qui les menaçait entre tous les Grecs. Les Athéniens ne pouvaient pourtant supporter à eux seuls les frais qu'allait entraîner la poursuite des hostilités. Un compromis intervint : il fut convenu que chaque ville contribuerait par un apport annuel de vaisseaux ou d'argent aux dépenses d'armement qui seraient jugées nécessaires. Cet apport prit le nom de *phoros*. Ce fut un tribut régulier que la flotte athénienne dut aller chaque année

récolter d'île en île. Cette coutume s'est prolongée à travers les siècles, sous l'empire de Byzance, comme sous celui de Mahomet II. Il n'y a pas soixante ans qu'on eût pu voir les capitans-pachas parcourir ainsi, dès les premiers jours du printemps, les deux archipels des Cyclades et des Sporades pour exercer, à l'exemple des *hellénotames,* leurs fonctions de collecteurs de taxes. Fixé au début à deux millions et demi de francs environ, le phoros fut d'abord déposé dans le temple de Délos. Les délégués des alliés s'assemblaient à des époques déterminées d'avance dans cette île, et y réglaient d'un commun accord l'emploi du subside. Ce contrôle dura peu. Le trésor de Délos ne tarda pas à être transporté dans Athènes, et la contribution volontaire devint un impôt que les Athéniens, plus impitoyables dans leurs exigences que ne l'eût probablement été Xerxès, continuèrent de percevoir avec une extrême rigueur. De tous les jougs qu'un peuple peut subir, le plus dur est, sans contredit, celui que parvient à lui imposer un autre peuple. La Nouvelle-Angleterre n'eût peut-être jamais songé à se révolter, si l'autorité du parlement ne se fût substituée dans les colonies britanniques au gouvernement direct de la couronne.

Les mécontentements des alliés, traités par l'arrogance d'Athènes bien moins en égaux qu'en sujets,

éclatèrent d'abord en murmures, puis bientôt en réclamations; le jour vint où ils se manifestèrent par un refus absolu de payement. C'était là qu'Athènes, déjà sûre de ses forces, tranquille et fière à l'abri de la haute enceinte qu'elle venait de relever, attendait les auxiliaires dont elle avait plus d'une fois gourmandé la tiédeur. Quelle occasion meilleure d'asseoir solidement sa puissance? La rébellion ouverte allait autoriser et, en quelque sorte, justifier l'exploitation sans merci. L'île de Naxos revendiqua la première son indépendance, et l'île de Naxos fut la première envahie et soumise. La plupart des îles de l'Archipel, successivement coupables du même déni de concours, éprouvèrent l'une après l'autre le même sort. La mollesse s'en mêla. Il parut doux à ces heureux Ioniens de ne pas quitter leurs foyers, d'échanger les périls du service militaire pour une redevance en argent. Bien peu d'îles continuèrent à fournir des vaisseaux; presque toutes se rachetèrent de cette obligation par l'offre équivalente d'un subside. C'est ainsi que le phoros se trouva porté, en premier lieu, à 3,336,000 francs pour atteindre, en dernier ressort, au chiffre vraiment énorme à cette époque de 6,672,000 francs.

La richesse est chose relative. Quand les revenus du royaume de France se montaient, sous Fran-

çois Ier, à 16 millions, la livre de pain bis se payait à peine 1 centime; elle en eût coûté 9 ou 10 à la veille de la révolution, 14 à la fin du règne du roi Louis-Philippe. De plus érudits vous diraient ce qu'elle valait au temps de Périclès. On la peut évaluer, je crois, à 4 ou 5 centimes. Nous n'avons pas heureusement besoin de posséder à cet égard un renseignement précis, irréfutable, pour rester convaincus qu'au cinquième siècle avant notre ère l'opulence d'Athènes ne connaissait pas de rivale en Europe. Aussi est-ce en Asie qu'on verra bientôt Sparte, oublieuse de la gloire des Thermopyles, de Platée, de Mycale, aller solliciter des secours. L'Asie puisait l'or à pleines mains dans ses fleuves, et il lui eût été facile de faire pencher la balance du côté qu'elle eût sincèrement favorisé; mais le grand roi ne se fiait qu'à demi aux Grecs. Il devait trouver plus de profit à entretenir leurs luttes intestines qu'à hâter le triomphe d'un de ses anciens adversaires. L'or perse n'en joua pas moins un grand rôle dans cette guerre où l'on en vint à se disputer les rameurs à prix d'argent. Il n'y a pas longues années que nos matelots n'étaient guère mieux rétribués que ceux de Lysandre ou d'Alcibiade. 27 francs par mois! c'est à peine aujourd'hui la solde d'un novice; sous la Restauration, c'était presque la paye d'un gabier. Si le métier de rameur

était dur, la profession, on en conviendra, devenait lucrative.

Les événements exigent quelque temps pour mûrir; il s'écoula près d'un demi-siècle entre la fin de la guerre médique et le commencement de la guerre du Péloponèse. Pausanias sacrifié, deux ans après la bataille de Platée, Thémistocle banni, cinq années après la bataille de Salamine, il ne restait plus de chefs ayant figuré au premier rang dans la lutte mémorable qui rassembla, pour un suprême effort, la Grèce confédérée, que le fils de Lysimaque, Aristide. Si l'on peut adresser quelque reproche à la grande mémoire de ce juste, c'est un reproche qui lui sera commun avec plus d'un personnage soucieux de conserver l'affection populaire. Aristide, depuis son rappel de l'exil, ne fit plus ombrage à personne; on serait tenté de croire qu'un premier bannissement l'avait rendu à l'excès circonspect. S'agissait-il de méconnaître les clauses d'un traité garanti par les plus horribles serments? « Détournez sur moi, Athéniens, disait Aristide, les peines que mériterait votre parjure. » — « Faut-il suivre l'avis des Samiens? » lui demandait-on dans une occasion analogue. — « Cet avis, répondait le fils de Lysimaque, est injuste, mais il est utile. » — Est-ce là, de bonne foi, ce que le plus intègre des Grecs aurait dû répondre? L'abbé Barthélemy pense

que, dès cette époque, « l'ambition commençait à corrompre la vertu même ». Je ne vois pas, pour ma part, dans Aristide un ambitieux; il me plaît davantage et il est probablement plus juste d'imputer ses faiblesses au désir de ne pas perdre une seconde fois les sourires de la multitude.

L'égalité parfaite était devenue, en dépit des lois de Solon, la loi fondamentale de la république athénienne. Il n'y était point de fonction qui ne fût accessible au moindre habitant de la cité. On n'en continuait pas moins de compter dans Athènes quatre classes de citoyens, — cinq, si l'on y veut comprendre les *métèques,* étrangers admis à la naturalisation. Les *pentacosia-médimnes* devaient posséder un revenu annuel de cinq cents mesures de froment; les *chevaliers* en récoltaient trois cents; les *zeugites* ne pouvaient prétendre à ce titre qu'à la condition de produire au moins cent cinquante mesures; les *thètes,* véritables prolétaires, n'avaient à offrir à la patrie que leurs bras et n'en jouissaient pas moins, dans toute sa plénitude, du droit de suffrage. Attirés par l'appât d'une solde élevée, les zeugites et les thètes formaient généralement l'équipage des vaisseaux; les pentacosia-médimnes et les chevaliers combattaient de préférence sur terre. Le service maritime a, de tout temps et en tout pays, été le lot des cadets de famille.

L'inégal partage des jouissances et des charges avait fini par diviser Athènes en deux factions. La démocratie athénienne était douce aux pauvres et aux humbles. Il n'était pas permis dans Athènes de frapper un esclave sur la voie publique. Ne pas le frapper, passe encore; mais lui permettre « de mener grand train, de vivre dans le luxe, de s'habiller comme un citoyen », les disciples de Socrate ne laissaient pas de s'en étonner. « Un esclave, écrivait soixante ans après la mort de Périclès le célèbre auteur de la *Retraite des Dix-Mille,* ne se dérange pas ici pour vous! » Voilà ce qu'on n'eût jamais toléré à Sparte et ce qu'on ne devait pas voir à Rome. Cependant, comme il faut toujours à l'homme quelque victime, le peuple athénien prenait sa revanche sur tout ce qui était grand par l'esprit, par la naissance, par la richesse ou par le caractère. « Je pardonne au peuple, disait encore en ce temps-là Xénophon, son amour pour la démocratie. Rien de plus légitime et de plus naturel que de songer d'abord à son bien; mais quand un homme qui n'est pas du peuple aime mieux vivre dans une démocratie que dans une oligarchie, c'est qu'il a des vues criminelles. » Le christianisme ne l'entend pas ainsi. Il permet sans doute « qu'on songe à son bien » ; il n'autorise pas ses fidèles à demeurer indifférents au bien des autres. Lors-

qu'elle fait avec tant d'acharnement la guerre au christianisme, la démocratie, à coup sûr, se trompe. Xénophon n'était pas chrétien; il était philosophe, comme Tacite et comme Pline le Jeune. Qui a vu condamner Socrate ou proscrire Thraséas est, jusqu'à un certain point, excusable de faire un soupçonneux accueil à ce niveau aveugle sous lequel toutes les tiges, s'il ne leur convient de se voir fauchées, sont tenues de courber la tête. Il est vrai que dans les occurrences graves, il se trouve toujours quelque tige rebelle qui s'insurge, quelque pousse vivace qui relève le front. Les démocraties et les oligarchies, les monarchies et les républiques se mettent alors d'accord pour se personnifier dans un homme : dans Lincoln ou dans Henri VIII, dans Cromwell ou dans Périclès, dans Pitt ou dans Napoléon. Les diverses races répandues sur la surface du globe n'ont pas, je le confesserai volontiers, au même degré le goût de l'abdication; toutes y arrivent, quand le péril devient vraiment pressant. Cette facilité universelle à s'absorber dans une individualité puissante n'empêche pas la lutte entre les principes contraires; elle donne seulement à la compétition une forme mieux définie. Les dissensions dont furent agitées la société grecque et la société romaine ont un nom qui dit tout, quand nous les appelons la

querelle de Sylla et de Marius; nous en saisissons moins bien la cause et les effets lorsqu'il nous faut les démêler dans la rivalité de Sparte et d'Athènes. Néanmoins c'est toujours le même conflit, le conflit du parti populaire et de la faction oligarchique. « Ces calamités, disait avec raison Thucydide, se renouvelleront tant que la nature humaine n'aura pas changé. »

Dès l'année 470 avant Jésus-Christ, dix ans seulement après la fin de la guerre médique, la puissance maritime d'Athènes était fondée; les capitulations de conscience d'Aristide y avaient bien eu quelque part. Après Aristide, un autre marin, favorable comme lui à la faction des riches, vint asseoir cette suprématie navale sur une base qu'on aurait pu croire indestructible. Au nombre des capitaines qui s'étaient distingués à la bataille de Salamine se trouvait Cimon, le fils de Miltiade. Issu de cette opulente maison où, depuis plusieurs générations, on courait à Olympie en chars à quatre chevaux, Cimon hérita de la haute influence qu'avait jadis exercée Thémistocle. Ce fut lui qui acheva la ruine de la marine phénicienne. Il prit, en un seul jour, aux Perses, sur les côtes de la Pamphylie, deux cents trières. Rentré dans Athènes avec les dépouilles de Chypre et de l'Asie, il y menait la vie libérale et fastueuse d'un grand citoyen. Le peuple entier

6.

avait part à ses largesses, et jamais André Doria, aux jours de sa splendeur, ne reçut dans Gênes plus d'hommages. Il fallait une leçon à cette bienfaisante fortune; cinq ans d'exil se chargèrent de la lui donner. Cimon ne fut rappelé dans sa patrie que lorsqu'un revirement soudain de l'opinion y eut fait prévaloir la politique qui cherchait dans l'alliance de Sparte un point d'appui pour la faction des riches. Les deux gouvernements ombrageux et rivaux déposèrent un instant leurs inimitiés, et l'indépendance des villes de l'Ionie fut le fruit de cette union passagère. Inquiet des progrès de Cimon dans les eaux de la Cilicie, le fils de Xerxès abandonna par un traité solennel les droits qu'il s'était arrogés jusqu'alors sur les colonies de la Grèce en Asie.

Cimon mourut à Chypre pendant le cours d'une dernière expédition. Sa mort laissait la place libre à Périclès, qui lui avait jusqu'alors disputé, avec des phases diverses, le pouvoir. La multitude a ses caprices; si volage qu'elle soit, elle n'en peut pas moins rencontrer un maître. Seulement il faut que ce maître soit constamment heureux et constamment adroit. Périclès jouit, pendant près de trente ans, de ce double privilége. Avant d'être homme d'État, on devait, dans la république athénienne, être marin. Athènes eût dédaigné un chef qui n'eût point

été en mesure de commander ses flottes. Orateurs, philosophes, citoyens, tous, dans la cité de Minerve, apprenaient dès l'enfance à manier l'aviron; la plupart étaient de force à remplir les fonctions de pilote. Fils de marin, — Xantippe, son père, commandait la flotte athénienne au combat de Mycale, — Périclès paraît avoir été lui-même un homme de mer consommé. Il conquit l'Eubée, établit la démocratie à Samos et soumit Mégare. La prospérité de la République ne fut pas uniquement son ouvrage; il en doit partager l'honneur avec Thémistocle, avec Aristide et avec Cimon; mais si le fils de Xantippe n'eût point su caresser avec tant d'adresse le lion populaire, flatter dans la multitude les nobles penchants, éveiller dans toute âme l'amour de la gloire, l'orgueil de la cité, les chefs-d'œuvre de l'art n'auraient jamais rempli la ville de Minerve, et on ne dirait point aujourd'hui, pour caractériser une des plus grandes époques de l'esprit humain : le siècle de Périclès.

Nous tenons de Périclès lui-même l'exposé minutieux de la puissance financière dont son administration sage et prévoyante avait réussi à doter la République. C'est par cet exposé qu'il décida, quatre ans avant sa mort, les Athéniens à braver les menaces de la Grèce conjurée. Le trésor déposé dans l'Acropole avait renfermé un instant cinquante-

quatre millions de francs. Périclès sut faire comprendre au peuple qu'il y avait excès de précaution à garder inactive une pareille réserve. Vingt millions furent employés à donner aux dieux un asile digne des dieux d'Athènes, au peuple athénien les monuments publics dont peut difficilement se passer un peuple habitué à traiter les affaires de l'État en plein air. Les intérêts de la marine ne furent pas oubliés, car la marine n'était pas seulement la grandeur, elle était la sécurité d'Athènes. Trois cents trières, prêtes à prendre la mer, remplirent bientôt les ports de la République. Une galère de vingt-cinq bancs coûtait au roi de France, en 1689, quatorze mille livres sans ses agrès, vingt-trois mille quand elle était complétement équipée [1]. La flotte athénienne ne pouvait, suivant mes calculs, représenter une valeur moindre de quatre ou cinq millions de francs. On avait garanti cette flotte et la ville de toute attaque venant du continent. Quarante-huit kilomètres de murailles, épaisses à y faire passer deux chars de front, hautes de cinquante-six pieds, enveloppaient Athènes, Phalère, Munychie, le Pirée. Il fallait seize mille hommes pour les garder. Grâce

[1] En 1342, le prix de construction d'une galère catalane fut réglé au prix de seize cent soixante-dix livres barcelonaises; en 1599, ce prix s'était élevé à quinze mille livres. Deux siècles et demi avaient suffi pour faire varier la proportion de 1 à 9.

à ces enceintes, Athènes était devenue une île; on ne pouvait l'assaillir que par la mer, et la mer était athénienne. Pas plus sous Périclès que sous Agamemnon les villes fortifiées n'avaient à redouter une attaque de vive force. On pouvait bien battre le pied des murs à coups de bélier, cerner la place assiégée par des retranchements, élever en face des tours et des courtines la *terrasse*, ce fameux cavalier de terre qu'ont tant de fois édifié les Romains, et que les Turcs, flegmatiques gardiens du passé, construisaient encore il y a deux siècles; du haut de la terrasse lancer à niveau des parapets les traits et les javelines sur l'ennemi; les siéges n'en duraient pas moins dix ans, et les villes ne capitulaient, quand elles n'étaient pas livrées, que devant la famine. Athènes et le Pirée étaient donc considérés à bon droit comme inexpugnables.

Aux ressources que gardait le trésor de l'Acropole, la République eût ajouté sans peine deux millions sept cent quatre-vingt mille francs résultant des offrandes privées, des dépouilles des Mèdes, des vases sacrés affectés aux cérémonies et aux jeux. Elle pouvait emprunter en outre près de trois millions aux temples et aux draperies d'or dont on avait paré la statue de Minerve. Le fonds de réserve, le trésor de guerre, si nous l'appelons du nom qu'on lui donnerait aujourd'hui, se serait

trouvé de cette façon reporté au chiffre de quarante millions de francs. Le revenu annuel dépassait trois millions.

La République n'eût pas osé prétendre sur la terre ferme à la suprématie que lui assurait sa flotte partout où les vents consentaient à la conduire. Athènes avait cependant rassemblé plus d'une fois et dans un bref délai treize mille hoplites, douze cents cavaliers et seize cents archers. L'hoplite, c'était le sergent d'armes du moyen âge. Une armée de treize mille hoplites supposait une suite au moins égale en nombre de valets. On voit que Périclès, tout en s'occupant fort d'encourager les poëtes, les sculpteurs et les peintres, s'était bien gardé de négliger la défense du pays. Si, comme Louis XIV, il aima trop « la guerre et le bâtiment », il ne laissa du moins rien bâtir qui ne fût un modèle pour les siècles futurs, et il déploya dans la conduite de la guerre une perspicacité qui n'eut d'égale que son indomptable persévérance. Tenir son pouvoir de liens si précaires, se voir obligé de le raffermir chaque jour par la persuasion, et accomplir, par l'effort de son seul génie, de telles choses, ce sont assurément des titres à prendre rang à côté des plus grands monarques.

CHAPITRE VII.

LA GUERRE DU PÉLOPONÈSE ET LA PESTE D'ATHÈNES.

Xénophon prétendait que les factions auraient eu moins d'empire dans la république athénienne si les Athéniens avaient habité une île. Les raisons qu'il en donne, — nous jugeons superflu de les reproduire, — ne sembleraient peut-être pas sans réplique. Il est certain que les Corcyréens avaient l'avantage qui manquait aux citoyens d'Athènes, et que Corcyre devait encourir la juste accusation d'avoir, la première, donné à la Grèce l'odieux spectacle des séditions et des massacres populaires. Rien ne sert d'être entouré d'eau quand on a au cœur les passions de la guerre civile ; l'exemple du régicide n'est pas venu d'une terre continentale. Ces mêmes Corcyréens qui, au dire de leurs ennemis, « n'avaient jamais voulu d'alliés, afin de

n'avoir pas de témoins de leurs iniquités », trouvèrent moyen un beau jour, en l'an 436 avant la naissance de Jésus-Christ, de mettre, par leur politique inconsidérée, le feu à la Grèce. Corcyre était une colonie; Épidamne, — aujourd'hui Durazzo, sur l'Adriatique, — était une colonie de Corcyre. De cet enchevêtrement naquirent, quarante-trois ans après la bataille de Platée, des prétentions rivales et finalement la guerre entre Corcyre et Corinthe. Il y avait alors en Grèce trois grandes marines : la marine d'Athènes, celle de Corcyre et celle de Corinthe. Les Corcyréens possédaient cent vingt trières; ils en armèrent quatre-vingts et ouvrirent les hostilités. Les Corinthiens leur opposèrent soixante-quinze vaisseaux et deux mille hoplites. Le combat s'engagea devant Actium, à l'entrée du golfe d'Ambracie, lieu singulièrement propice aux batailles navales, car à toutes les époques de l'histoire des flottes s'y sont rencontrées. Corcyre remporta une victoire complète ; pendant deux années entières elle resta maîtresse de la mer dans ces parages. Les Corinthiens, toutefois, n'avaient pas perdu tout espoir de revanche. Ils construisirent des vaisseaux et rassemblèrent à prix d'argent des rameurs qu'ils firent venir de tous les points de la Grèce. Ils se trouvèrent ainsi en mesure de cingler vers Corcyre avec cent cinquante vaisseaux. On

avait déjà vu sur mer des Grecs opposés à des Grecs, — les Éginètes entre autres pleuraient leur marine anéantie par les Athéniens; — à aucune époque on ne vit, dans ces luttes regrettables, un pareil déploiement de forces. Le sort, cette fios, se prononça en faveur des Corinthiens. Les vainqueurs ne s'arrêtèrent pas « à remorquer, suivant la coutume, les coques des vaisseaux submergés ». Ce n'était pas de trophées qu'ils étaient avides, c'était de carnage et de vengeance. Leurs trières parcouraient en tous sens la mer couverte au loin de débris et de naufragés. Tout ce qui se montrait à la surface était achevé sans pitié; plus d'un Corinthien reçut la mort de la main de ses compatriotes. La flotte de Corinthe avait quitté la côte avec trois jours de vivres; elle ne pouvait songer à poursuivre son triomphe avant d'avoir touché barres au continent voisin pour y remplacer les provisions consommées. Un autre soin plus exigeant encore l'eût d'ailleurs retenue. Il lui fallait ensevelir ses morts. Nul devoir ne s'imposait alors plus impérieusement au général victorieux; c'eût été jouer sa vie que de se laisser entraîner par l'ivresse du moment à le méconnaître. Tous ces délais donnèrent aux Athéniens le temps d'accourir au secours de Corcyre, car c'était en faveur de Corcyre que le peuple d'Athènes, sollicité par les

deux partis, avait jugé à propos de se prononcer. Les Corinthiens venaient d'entonner le péan pour l'attaque, quand tout à coup ils se mirent à voguer en arrière. Les Corcyréens se demandaient en vain ce que pouvait signifier cette étrange manœuvre. Ils se l'expliquèrent quand ils eurent découvert à leur tour vingt vaisseaux athéniens qui se dirigeaient de toute leur vitesse vers le champ de bataille. Bien que cette intervention n'eût guère eu pour effet que de séparer les combattants, Sparte ne pardonna pas à la grande cité dont la prospérité excitait depuis longtemps son envie, d'avoir, sans la consulter, assumé le rôle d'arbitre dans une querelle qui intéressait la Grèce tout entière. Les esprits s'aigrirent, les pourparlers engagés s'envenimèrent, et bientôt il fut évident qu'un conflit général allait mettre aux prises, d'un côté l'Attique et les îles, de l'autre Lacédémone et le reste de la Grèce.

Le conflit cependant était si grave, que l'explosion eût pu se faire attendre longtemps encore, si les Athéniens, impatients de prendre leurs sûretés, ne fussent venus, par un excès de précaution, redoubler les alarmes des Péloponésiens. Le golfe de Salonique est séparé du golfe de Cassandre par l'isthme de Pallène. A toutes les époques cette position a été jugée importante. Elle était, au cin-

quième siècle avant notre ère, occupée par la ville de Potidée, colonie corinthienne, mais colonie passée, par suite des obligations contractées après la guerre médique, sous le joug d'Athènes. Les Athéniens voulurent mettre Potidée à la merci de leur flotte pour la mieux retenir dans leur alliance. Ils exigèrent la démolition des murailles qui protégeaient la ville du côté de la mer. Les Potidéens se réclamèrent sur-le-champ de Corinthe, et Corinthe leur envoya seize cents hoplites. A cette défection, qui pouvait être d'un si fâcheux exemple, les Athéniens répondirent par l'investissement de Potidée. Ce fut le coup de canon de Sinope, ce coup de canon de 1854, qui fit évanouir en un clin d'œil les derniers scrupules de la Grande-Bretagne. Des Doriens assiégés par des Ioniens! C'était tout le contraire qu'on voyait autrefois. La race dorienne était-elle donc si dégénérée? Où s'arrêterait Athènes dans ses empiétements? Il n'était que temps de songer à sauver la liberté de la Grèce. S'attaquer à la puissance d'Athènes n'était pas cependant une mince affaire. Les Lacédémoniens ne possédaient pas de trésor public; les Péloponésiens, à l'exception de Corinthe, adonnée au commerce, vivaient de la culture de leur territoire. On avait, il est vrai, la ressource de s'emparer des fonds déposés à Delphes et à Olympie; mais

ces fonds, il faudrait tôt ou tard les restituer. Un secret espoir qu'on n'avouait qu'à demi laissait entrevoir la possibilité d'obtenir les secours du grand roi. Cet espoir seul était un aveu d'impuissance et une honte indélébile pour le Péloponèse. En temps de guerre civile, on n'y regarde pas de si près ; la ligue s'adresse à l'Espagne, Henri IV à Élisabeth. Avec l'or d'Artaxerce, on enlèverait aux Athéniens une partie de leurs rameurs, on ferait venir des vaisseaux d'Italie et de Sicile, on en construirait dans les ports de la Laconie ; les alliés se trouveraient ainsi en état de soutenir une guerre maritime. C'était chose nouvelle pour les Spartiates, peu habitués à s'éloigner de leurs foyers, et dont toute l'ambition avait jusqu'alors consisté à opprimer leurs voisins. On comprend donc les hésitations qui devaient arrêter les vaillants hoplites convoqués dans les champs de Sparte par les éphores. L'éloquence des députés de Corinthe ne parvint pas sans peine à leur arracher une détermination dont ils mesuraient les conséquences avec une inquiétude qui ne fut que trop justifiée.

Le vrai courage ne se lance pas à la légère dans les aventures. « Ce n'est pas sur les fautes présumées de l'ennemi qu'il fonde ses espérances » ; il délibère avec calme, parce qu'il se propose, le moment venu, d'agir avec vigueur. Plus un géné-

tal montrera de mesure dans les conseils, plus on pourra compter sur son énergie pour exécuter ce qui aura été résolu. Il se rencontre par malheur, en tous pays, nous apprend Thucydide, une jeunesse ardente, d'autant plus portée à essayer de la guerre que son inexpérience lui en laisse ignorer les périls. « Ce n'est pas la coalition de 1793 que nous aurons à combattre, écrivait en 1840 le roi Louis-Philippe, ce sera la coalition de 1813. » Qui ne traitait alors ces appréhensions si sages de craintes pusillanimes ? Qui n'a reproché à l'empereur Napoléon III de s'être arrêté en 1859 devant le quadrilatère autrichien et devant les menaces de plus en plus accentuées de l'Europe ? Laissez donc l'action aux jeunes gens, le conseil aux vieillards ; c'est ainsi que Rome a conquis le monde. A Sparte comme à Rome, on faisait profession d'honorer la vieillesse ; je doute qu'en cette circonstance on ait tenu un compte suffisant de son avis.

La guerre fut votée à Lacédémone par acclamation. On la vota, s'il est permis d'emprunter à nos habitudes parlementaires leur langage, au scrutin de division. Ceux qui jugèrent que la paix était rompue passèrent d'un côté, ceux qui voulurent exprimer l'opinion contraire se portèrent du côté opposé. Les alliés convoqués ratifièrent la décision de Sparte. Cédant à un entraînement funeste, con-

duite par d'impétueux conseils, contre lesquels il eût été inutile et peut-être imprudent de vouloir réagir, la Grèce, au printemps de l'année 432 avant notre ère, se trouva tout à coup partagée en deux camps ennemis. Les Argiens et les Achéens gardaient seuls une neutralité attentive. Du côté des Lacédémoniens figuraient tous les peuples du Péloponèse, les Mégariens, les Phocéens, les Locriens, les Béotiens, les habitants d'Ambracie, de Leucade et d'Anactorium, aujourd'hui Vonitza. Athènes avait pour elle Chio, Lesbos, Platée, Naupacte, l'Acarnanie, Corcyre, Zacynthe, la Carie maritime, l'Ionie, l'Hellespont, la presqu'île de Thrace, les Cyclades, à l'exception de Milo et de Santorin.

Il ne restait plus qu'à poser aux Athéniens un ultimatum. Les alliés demandaient la levée immédiate du siége de Potidée ; ils exigeaient en outre qu'Athènes rendît l'indépendance à Égine et rapportât le décret qui interdisait aux citoyens de Mégare, avec l'accès des marchés de l'Attique, celui des ports soumis à la domination athénienne. Ces propositions hautaines furent rejetées, et elles devaient l'être. « Si nous cédons cette fois, avait dit Périclès aux Athéniens convoqués pour en délibérer, nous n'éviterons pas pour cela les calamités de la guerre ; notre faiblesse n'aura fait qu'encourager de nouvelles injonctions. Examinez bien

aujourd'hui ce que vous voulez résoudre. Il ne faut pas qu'un jour, portant vos regards en arrière, vous éprouviez le regret d'avoir renoncé à la paix pour un motif futile. »

L'isthme de Corinthe était le rendez-vous assigné aux alliés de Sparte. Investi du commandement militaire, de concert avec neuf autres généraux, Périclès pressentit la prochaine invasion de l'Attique et ne s'en effraya pas. Il conseilla aux Athéniens de livrer leurs campagnes aux ravages de l'ennemi, de se renfermer dans l'enceinte fortifiée d'Athènes et de placer leur espoir dans les trois cents trières rassemblées au Pirée. Maîtresse de la mer, cette flotte serait le gage de la fidélité des alliés de la République. Tant qu'Athènes aurait des alliés fidèles, l'argent ne lui manquerait pas pour solder les dépenses de la guerre.

Les Athéniens, nous l'avons déjà dit, pouvaient mettre en campagne treize mille hoplites. Ce n'était pas assez pour affronter les Péloponésiens en plaine, c'était plus que suffisant pour les braver dans les eaux de l'Archipel; car, remarquons-le bien, la tactique navale est à la veille d'éclore, non pas avec les combinaisons chimériques et compliquées que trop souvent on lui prête, mais avec les lignes régulières sur la solidité desquelles elle a le droit de compter, avec les mouvements prévus à l'avance

qui peuvent donner à une flotte le commandement sur la flotte ennemie. Les combats corps à corps ne seront dans la guerre du Péloponèse que l'exception ; les combats de choc, conduits avec ensemble, laisseront la victoire aux mains du parti qui aura eu le moins de vaisseaux fracassés.

Au début de la plupart des guerres, les adversaires font généralement preuve d'une certaine gaucherie. Le plan manque ; de part et d'autre on se borne à se molester. Les Péloponésiens, au printemps de l'année 431, fondirent sur l'Attique et vinrent ravager la campagne d'Athènes ; les Athéniens envoyèrent cent vaisseaux dévaster les côtes du Péloponèse. L'année suivante, les mêmes opérations se renouvellent ; le génie de Périclès ici se montre. Quatre mille hoplites ne lui suffisent pas pour assurer le succès des descentes qu'il médite ; il lui faut aussi trois cents cavaliers. Périclès les fait embarquer sur de vieux navires de combat convertis en transports. C'étaient les premiers navires-écuries qu'on eût vus en Grèce [1]. Les territoires d'Épidaure, de Trézène, d'Halia, d'Hermione, toute la côte orientale du Péloponèse, sont mis à sac ; l'Attique, évacuée par les Péloponésiens, est amplement vengée. La peste qui désole Athènes

[1] Chacun de ces navires portait une trentaine de chevaux.

n'a malheureusement pas épargné la flotte. Les Péloponésiens ont fait leur expédition de la Dobrutcha ; ils se retirent épouvantés devant le fléau ; les Athéniens ramènent au Pirée leurs vaisseaux aussi décimés que le fut, en 1854, la flotte de Baltchik.

J'ai déjà signalé l'impuissance de la marine contre une nation qui vit de son sol et non de son commerce, quand l'action de la flotte se trouve strictement limitée à l'occupation de la mer. Les deux campagnes des cent vaisseaux expédiés par Périclès autour du Péloponèse, — Corcyre avait joint à cette flotte athénienne cinquante navires, — nous démontrent en outre la stérilité des descentes opérées avec des forces insuffisantes pour tenir la campagne. Les Péloponésiens ravageaient l'Attique, les Athéniens saccageaient les côtes du Péloponèse ; inutiles dégâts qui ne faisaient qu'irriter les deux belligérants et ne conduisaient pas au grand but de la guerre : à la paix. Lorsqu'une flotte se proposera de débarquer une armée sur le territoire ennemi, il faudra qu'elle la débarque assez nombreuse, assez complète dans toutes ses parties, pour que cette armée, séparée des vaisseaux qui l'auront jetée sur la plage, puisse aller se pourvoir au loin, et se pourvoir surtout sans délai, des ressources dont tout corps d'invasion, quelque soin qu'on apporte à le bien munir, ne saurait cependant se passer.

Les Athéniens n'avaient pas le projet de marcher sur Sparte; ils auraient voulu du moins s'emparer d'une base d'opérations sur le littoral. Ils attaquèrent successivement Modon et Épidaure; dans ces deux tentatives, qui ne semblaient pas exiger un grand déploiement de forces, ils échouèrent. Les machines de guerre qu'aurait pu, à la rigueur, transporter leur flotte n'eussent pas, à elles seules, résolu la question, car il n'existait point, à cette époque, de machines capables de brusquer la prise de la moindre enceinte. L'artillerie a plus d'efficacité, et ce ne seront pas les pièces de siége qui manqueront aujourd'hui à une armée débarquée, si cette armée a seulement le moyen de les traîner. Là, par malheur, gît la difficulté. Les attelages se dérobent devant des troupes qui ne sont pas en état de livrer bataille en rase campagne, de marcher et de demeurer, par un premier avantage, maîtresses du pays. Et comment oser sortir de ses retranchements, si l'on n'a ni artillerie attelée, ni équipages de train, ni cavalerie! Le premier consul avait prévu toutes ces nécessités; ce sera toujours son incomparable génie qu'il faudra consulter quand on voudra combiner les opérations d'une armée et d'une flotte. Les archives de Boulogne resteront longtemps encore la loi vivante de semblables projets. Ajoutons cependant que bien des

détails se sont simplifiés depuis 1804. Je ne veux pas seulement parler ici de l'appareil de propulsion; j'ai surtout en vue le perfectionnement graduel des armes de guerre. Le canon à main, le vieux canon du moyen âge, ce premier-né des tubes chargés de poudre, que les Chinois braquaient encore, il y a vingt ans, sur l'épaule de leurs coulies, pourra fort bien, dans un avenir qui n'est peut-être pas très éloigné, suppléer dans une certaine mesure l'artillerie attelée.

N'anticipons pas néanmoins sur le temps présent! Si jamais on construit en France une flottille, il sera sage, avant de se demander combien on pourra transporter de soldats, de s'inquiéter du transport et du débarquement cent fois plus difficiles des chevaux. Indispensables et gênants auxiliaires qu'on doit conduire par la bride au rivage, qui se défendent si on ne leur offre une rampe douce pour descendre du chaland et qui s'obstinent à nager au large quand on prend le parti de les jeter à la mer! J'ai eu ma part au débarquement d'Old-Fort; j'ai présidé à celui de Kertch et à celui de Kinburn; j'ai fait transporter des escadrons entiers de l'île de Sacrificios à Vera-Cruz. Il m'est resté de ces opérations une rancune invincible contre les animaux les plus nerveux et les plus maladroits de la création. C'est par leur faute, uniquement par

leur faute que nous avons engravé et perdu tant de chalands. La mer était belle, la journée singulièrement propice. A dix heures du matin la brise du large s'élevait, la brise des jours d'été, tiède et caressante. C'en était assez pour border la rive d'une légère frange d'écume. Impossible de mettre, à partir de ce moment, un cheval à terre. Le débarquement se trouvait suspendu. Les officiers erraient impatients sur la plage, s'en prenant parfois à la marine, qui n'y pouvait rien. On faisait un effort, et le chaland allait tout simplement s'emplir d'eau et de sable jusqu'au bord. Nous opérions dans des parages d'une clémence inouïe; qu'eût-ce été s'il eût fallu agir dans la Manche ou dans la mer du Nord? Qu'il nous soit donc permis d'insister encore une fois sur ce point. Nous ne possédons pas le moyen de débarquer des chevaux. Les chalands ne peuvent se coller que sur les flancs des plus gros navires, et, quand on s'est donné l'embarras de les emmener sur les lieux, on est tout étonné de s'apercevoir qu'on n'en peut faire usage. Qu'est donc devenue la péniche de Boulogne? Le premier consul ne la destinait qu'à porter au rivage ses soldats; j'aurais quelque idée de lui confier, en la perfectionnant, nos chevaux. Le temps ne nous manque pas pour étudier ce problème, car, grâce à Dieu, on n'entend gronder, que je sache, nul orage.

Nous pouvons donc tout mener de front à loisir : la construction de la flotte sans laquelle la flottille ne pourrait sortir du port, l'étude de la flottille, seul moyen de mettre l'armée de mer en mouvement. Quand nous aurons tout cela, je serai encore d'avis, si la chose est honorablement possible, de suivre le conseil de Cinéas et de rester chez nous. Pour récompenser notre sagesse, l'équité de l'Europe nous viendra peut-être en aide.

Ah ! si la guerre n'était que le champ de bataille, on pourrait s'y engager sans tant de réflexions ; mais la guerre a toujours son terrible cortége, même quand elle est heureuse. Le moindre des maux qu'elle traîne presque invariablement après elle, c'est la peste. Quand le fléau apporté d'Éthiopie eut gagné du Pirée la ville haute, quand la contagion eut rendu la compassion envers les malades et la piété envers les morts périlleuses, quand on vit des millions de malheureux se rouler dans les rues autour des fontaines, sans secours, sans amis, tordus par la douleur, dévorés par la soif ; quand les temples, asiles de toute cette foule qui avait, sur l'ordre de Périclès, abandonné le toit paternel, regorgèrent de cadavres privés de sépulture, Athènes perdit courage, et, dans l'excès de son désespoir, chercha autour d'elle une victime. Qui pouvait-on rendre responsable de ces maux,

sinon l'homme qui par son influence avait décidé le peuple à relever fièrement le défi que lui jetait le Péloponèse? Périclès fut traduit devant l'opinion publique par Cléon. Voilà les épreuves où se font reconnaître les grands hommes. Le marin le plus médiocre peut se croire et se dire habile pilote quand ne souffle pas la tempête. Périclès parut sans pâlir devant le redoutable tribunal. Il ne s'abaissa pas aux prières ; il ne porta pas non plus avec arrogance le deuil de la cité. Son langage fut empreint de la noble énergie qu'inspirent aux véritables patriotes le culte du devoir et la foi dans une autre existence. Les sacrifices étaient douloureux, on les devait supporter, sans murmure et sans abattement, pour la grandeur d'Athènes. « Après avoir suivi mes avis dans la prospérité, dit le fils de Xantippe aux Athéniens, vous vous repentez dans la souffrance. Je m'y attendais, et votre colère ne me surprend pas. Vous avais-je dissimulé les épreuves que vous auriez à subir? Le seul mal qui ait dépassé notre attente, c'est la peste, et ce fléau ne nous est venu que du couroux des dieux. Je vous avais dit qu'avec les ressources de votre marine, il n'était personne, peuple ou roi, qui pût arrêter l'essor de votre flotte. Vous ai-je trompé? »

Il fallait que l'affection du peuple pour ce séduisant favori fût bien grande ou que l'éloquence de

Périclès fût bien persuasive pour qu'on se soit contenté de le condamner à une amende de trois cent trente et un mille francs; la colère d'un peuple ne s'apaise pas généralement à si peu de frais. Périclès était nécessaire; les Athéniens eurent le bonheur et le mérite de le comprendre. Ils l'avaient à peine frappé qu'ils le réélurent général et remirent entre ses mains, comme par le passé, les intérêts de la République. Quand il faut subir le gouvernement de la multitude, c'est encore quelque chose que cette multitude soit intelligente. On ne court pas au moins le risque d'être bêtement écrasé par un pied lourd et brutal.

Les Lacédémoniens faisaient une guerre atroce. Irrités de leur infériorité maritime, ils arrêtaient tous les navires, neutres ou alliés d'Athènes, qui passaient à portée de leurs côtes, et ils en massacraient sans pitié les équipages. Les Athéniens se crurent en droit d'user de représailles. Ils se firent livrer par les Thraces deux ambassadeurs que Lacédémone voulait faire passer en Asie. Le jour même où ces ambassadeurs entrèrent dans Athènes fut le jour de leur exécution. Sans les juger, sans vouloir les entendre, on les jeta dans un gouffre immonde, réservé comme lieu de sépulture aux pires malfaiteurs. Après cet acte de violence sans exemple dans les fastes d'un peuple qui n'était pas généra-

lement cruel, il ne pouvait plus être question d'adresser à Sparte des ouvertures de paix, comme on en avait eu un instant l'idée dans les heures de détresse. Il ne restait plus qu'à poursuivre, avec un redoublement de vigueur, les opérations engagées. La plus sérieuse de ces opérations était sans contredit le siége de Potidée. Les Péloponésiens s'étaient imaginé qu'il leur suffirait de ravager l'Attique pour obliger les Athéniens à rappeler leurs troupes et à évacuer l'isthme de Pallène. Cet espoir fut déçu ; les troupes athéniennes demeurèrent impassibles, tant était grand l'ascendant que Périclès avait su conquérir sur ses concitoyens. L'hiver même ne fit pas abandonner aux hoplites ces rivages glacés. Après deux ans de siége, Potidée, perdant tout espoir d'être secourue, prit le parti de céder à la faim. Elle capitula.

Périclès ne survécut que quelques mois à cet important triomphe. A l'âge de soixante-cinq ans, deux ans et six mois après l'ouverture des hostilités, en l'année 429 avant notre ère, il descendit dans la tombe, plus heureux que ne le sont d'habitude les chefs populaires, avec toute sa renommée et avec toute sa gloire. Il avait prédit aux Athéniens que, « s'ils se contentaient de repousser les hostilités dirigées contre eux par une coalition injuste, s'ils s'appliquaient uniquement à maintenir leur suprématie

maritime, sans chercher dans la guerre l'occasion d'étendre leur domination, ils sortiraient victorieux de la lutte ». La première phase de la guerre du Péloponèse justifia ses prévisions. Le prestige de Sparte en reçut une notable atteinte. Périclès était mort quand les alliés d'Athènes commencèrent à se détacher de la République; on avait oublié ses conseils quand on décida l'expédition de Sicile. « Tant qu'il vécut, le gouvernement ne fut démocratique que de nom; le pouvoir était en réalité dans ses mains. » Pour être un gouvernement de persuasion, ce genre de gouvernement, lorsqu'il est exercé par un Lincoln ou par un Périclès, n'en a pas moins toute la force et toutes les qualités du gouvernement absolu. Mais a-t-on vu le ciel, en ces heures de clémence, départir aux peuples livrés à eux-mêmes beaucoup de ces favoris généreux qui savent « résister au besoin, résister avec autorité et même avec colère, modérer dans la prospérité une insolente confiance, relever dans l'adversité les courages abattus » ? Les Périclès sont presque aussi rares que les Napoléon. Joindre la sagesse à un ardent amour de la gloire, « mettre au déclin de l'âge sa plus grande jouissance à mériter le respect », ce n'est pas le rôle d'un ambitieux. Ce n'est pas davantage le rôle d'un philosophe. Pour y aspirer, il faut avant tout aimer sa

patrie, l'aimer d'un amour jaloux et croire sa grandeur aussi nécessaire que la lumière du soleil à l'existence du monde. Platon s'abstint soigneusement, malgré le crédit incontestable dont il eût pu jouir, de prendre part aux affaires publiques. C'était sans doute montrer une humeur bien morose que d'oser prétendre « que les Athéniens ne pouvaient plus être conduits au bien par la persuasion ou par la force ». Voltaire, à sa place, eût été sans doute plus indulgent ; on ne l'aurait pas vu cependant gravir les degrés du Pnyx. Le Pnyx, avec sa tribune aux harangues, c'était la roche Tarpéienne d'Athènes

CHAPITRE VIII.

LA TRIÈRE.

La guerre du Péloponèse ne présente pas l'unité majestueuse de la guerre médique. Elle émeut moins : ce n'est pas une épopée ; elle instruit peut-être davantage. C'est elle qui nous fera connaître la tactique navale des Grecs. Les combats des Corinthiens et des Corcyréens n'avaient été, comme la bataille de Salamine, que des mêlées, un grand fracas de rames et de coques. Là où l'*embolon*, — le rostrum des Romains, l'éperon de l'amiral Labrousse, n'avait pas joué son rôle, — si tant est qu'à cette époque l'*embolon* fût déjà inventé, — on avait combattu brutalement, sans art, sans manœuvres, à la façon antique. « Les tillacs étaient couverts d'hoplites, d'archers, de gens de trait. On s'était accroché, et on avait lutté de pied ferme, pendant que les vaisseaux restaient immobiles. » Avec la guerre du Péloponèse, nous allons voir

apparaître tout un ordre de combinaisons qui rappelle à s'y méprendre nos évolutions actuelles. Une escadre cuirassée s'efforcera généralement « de gagner sur l'ennemi la position de *chasseur* et de lui imposer la position de *chassé* ». Elle aura pour objet de se présenter de pointe à des navires qui ne pourront plus essayer de reprendre une situation offensive sans courir le risque de se découvrir et de prêter par la moindre embardée le flanc à l'attaque. Ce procédé de combat, les trières d'Athènes l'ont inauguré, quatre cent vingt-neuf ans avant notre ère, dans la baie de Patras. L'évolution comprenait alors, tout comme aujourd'hui, deux temps très-distincts : on traversait d'abord la ligne de son adversaire ; on se retournait ensuite brusquement, par un mouvement d'ensemble, tenant ainsi la flotte qu'on avait percée et deux fois surprise à demi vaincue sous son éperon. Au temps de la marine à voiles, les Suffren, les Howe, les Rodney, les Nelson, ont opéré d'une façon différente. Ils n'ont pas cherché à pénétrer de toutes parts le front opposé ; ils se sont appliqués à le rompre sur un ou plusieurs points, et ils en ont ensuite enveloppé les tronçons avec des forces supérieures. La faiblesse de la brise ou le vent contraire a presque toujours secondé leurs calculs. Les divisions qu'ils avaient rejetées en dehors du combat faisaient de

vains efforts pour se porter au secours des vaisseaux assaillis. La vapeur déjouerait aisément semblable tentative. Avec la rapidité qui lui est propre et qui, sur le champ de bataille, supprime en quelque sorte les distances, elle ferait affluer les renforts sur les points où l'unité brisée paraîtrait amener des luttes trop inégales. La rame et la vapeur ont des facultés analogues. Cependant, si le front de bataille occupe une très-grande étendue, l'intervention du bâtiment à rames peut devenir tardive. Une flottille à vapeur elle-même, douée d'une vitesse bien moindre que la vitesse qu'il nous est permis de supposer à une escadre cuirassée, couvrant des lieues entières de ses mille chaloupes, aurait d'autres assauts à combiner ou à soutenir que ceux dont furent témoins les rivages de l'Acarnanie, de l'Achaïe et de l'Élide. Le *diecplous* et l'*anastrophé,* — c'est ainsi que les Grecs désignaient les deux mouvements que vous trouverez inscrits au livre officiel de nos signaux sous ce double titre : traverser la ligne ennemie, puis venir tout à la fois de seize quarts sur tribord ou sur bâbord, — ne conviennent qu'à une réunion assez limitée de navires. Quand nous parlons ici de flottilles, nous n'avons plus en vue les grandes agglomérations que nous avons montrées à l'œuvre sous Xerxès; nous oublions également celles qui

s'apprêtaient à prendre la mer au premier signal de Napoléon. Les flottilles de la guerre du Péloponèse se composaient d'un nombre infiniment moindre de trières : voilà comment les manœuvres qu'elles ont exécutées peuvent encore offrir un certain intérêt aux officiers qui se chargeront de conduire au feu nos escadres. Les géants feront fort bien, à mon gré, de prendre quelquefois exemple sur ces mirmidons. La guerre du Péloponèse a d'ailleurs d'autres enseignements que les vieux souvenirs d'une tactique étonnée de revoir le jour; elle peut fournir à cette grande science morale, que je me permettrai d'appeler la philosophie du commandement, l'inappréciable tribut d'un long martyrologe. Jamais le commandement ne s'est exercé dans des conditions plus délicates ni plus périlleuses qu'au sein des sociétés démocratiques de la Grèce.

Il est à regretter que Thucydide ne nous ait pas transmis des détails plus précis sur la construction des navires que la guerre du Péloponèse allait faire entrer en lice; il aurait évité bien des veilles et bien des soucis à l'érudition moderne. Thucydide, par malheur, se borne à nous apprendre « qu'au temps de la guerre de Troie, les flottes se composaient en majeure partie de pentécontores; que les tyrans de Sicile et les Corcyréens possé-

dèrent les premiers de nombreuses trières; que les Athéniens en construisirent à leur tour, sur les conseils de Thémistocle, dans l'attente de l'invasion des Barbares ». Plus propres au combat que les pentécontores, les trières de Salamine n'étaient cependant pas encore complétement pontées. Les trières qui prirent part à la guerre du Péloponèse se présentèrent au contraire sur l'arène pontées de bout en bout. Cent cinquante matelots composaient la chiourme, quelquefois mercenaire, le plus souvent nationale, de la galère grecque. De quelle façon, sur combien d'avirons avait-on distribué ces cent cinquante rameurs? Thucydide et Xénophon ne nous en disent rien. J'oserais peut-être essayer d'interpréter respectueusement leur silence, si l'on voulait seulement me permettre de raisonner, en pareille matière, par analogie. Quand nous armons les chaloupes de nos vaisseaux de douze avirons de chaque bord et que nous leur donnons un équipage de quarante-huit rameurs, nous vient-il jamais à la pensée d'ajouter qu'on devra placer quatre hommes sur chaque banc et deux hommes sur chaque rame? Les galères subtiles destinées par les Génois aux voyages de Roumanie et de Syrie, ces galères que les statuts maritimes du quatorzième siècle nous représentent *armatæ ad tres remos ad banchum,* avaient, à peu de chose

près, deux fois la longueur de nos chaloupes. Elles portaient, outre cent soixante-seize rameurs, dix arbalétriers, quatre pilotes et un sénéchal. Je gagerais fort que ces navires à rames du moyen âge ne différaient pas beaucoup des trières de Thucydide.

La trière nous embarrasse : que serait-ce donc s'il nous fallait expliquer, autrement que par le chiffre des rameurs affectés à chaque aviron, les noms de pentère, d'hexère, d'heptère, d'ennère, de décère? L'histoire ne fait-elle pas mention d'édifices plus gigantesques encore, de vaisseaux à seize rangs, à quarante rangs de rames? La foi la plus robuste ici s'épouvante. Tout Paris viendrait nous affirmer que les bains de la Samaritaine sont partis en course avec quatre mille rameurs et trois mille soldats, que nous serions vraiment tentés de croire, quoique nous ne fassions certes pas profession de scepticisme, que tout Paris se trompe, et cependant ce n'est pas à de moindres prodiges qu'on voudrait, texte en main, nous contraindre de donner créance. Ainsi acculé par les érudits de son temps, un vieux capitaine de galères, le sieur Barras de la Penne, leur répondait, avec la vivacité d'un homme de métier qui ne voit pas sans quelque impatience les savants mettre à la légère le pied sur son terrain : « C'est le mot de *remus* qui vous abuse.

Quand on vous parle de *sexdecim versus remorum,* ne comprenez pas seize étages de rames, entendez avec moi seize files de rameurs. » — « Mais, lui répliquait-on, que faites-vous des *thranites,* des *zygites* et des *thalamites?* Vous n'avez donc jamais lu la comédie des *Grenouilles?* » Conclure d'une grossière plaisanterie d'Aristophane que les bancs sur lesquels étaient assis les rameurs devaient nécessairement se trouver étagés les uns au-dessus des autres, c'était jusqu'à un certain point chose permise à des hellénistes; l'officier qui avait passé sa vie au milieu des odeurs nauséabondes de la chiourme ne pouvait se laisser convaincre aussi aisément. Barras de la Penne avait réponse à tout. « Les thranites, les zygites et les thalamites, disait-il, n'étaient pas placés sur des gradins distincts; ils étaient rangés, les uns devant les autres, sur toute la longueur du navire. Les rameurs qui étaient voisins de cette partie de la poupe qu'on nommait *thranos* en prirent le nom de *thranites,* de même que nous appelons aujourd'hui *espaliers* les deux vogue-avants les plus proches de l'*espale.* Les rameurs du milieu reçurent également le nom de *zygites* du lieu où ils étaient placés. C'était en effet en cet endroit qu'on mettait le mât du navire. *Zygia* en grec est une espèce d'arbre que nous nommons érable, arbre de haute futaie et par conséquent

propre à servir de mât dans une galère. Les rameurs enfin de l'ordre inférieur se seront appelés *thalamites,* parce qu'ils voguaient à proue, dans l'endroit le plus bas, en d'autres termes le plus rapproché de la mer que les Grecs nommaient *thalassa.* Cette différente élévation des rameurs produisait l'inégalité des rames. Les thalamites maniaient les plus courtes, les thranites les plus longues.»

Il ne m'avait pas encore été donné connaissance des manuscrits du sieur Barras de la Penne, que déjà mon instinct de marin s'était spontanément arrêté à la solution dans laquelle se complaisait, en 1715, la vieille expérience du capitaine des galères du roi. Je n'avais, hélas! effleuré que la surface du problème : la colonne Trajane, le vase de terre cuite trouvé dans Agrigente, Virgile, Lucain, Silius Italicus, le commentateur anonyme de la comédie des *Grenouilles,* Appien au livre V des *Guerres civiles,* Hirtius le continuateur de César, Athénée, Plutarque, Constantin Porphyrogénète, Polybe au livre XVI de son recueil, le continuateur des *Tactiques* d'Élien, Diodore, Strabon, Tite-Live, Dion, Pétrone, Arrien, Suidas, Memnon cité par Palmerius, Végèce, Pausanias, Zozime, l'empereur Léon et son traducteur M. de Maizeroy, Aristote lui-même avec ses rames tronquées, les statuts génois avec leurs *terzoli,* Galien,

le médecin de Bergame, avec sa main humaine dont les doigts inégaux rappellent, s'il faut l'en croire, la vogue de la trirème, Hésychius, Saumaise, Scaliger, Snellius, Smith, Raphaël Fabretti, — j'en passe, et des meilleurs, — se sont, comme autant de fantômes indignés, dressés devant moi. Pour échapper à la nécessité d'admettre la superposition des rames, il ne m'est resté que deux appuis : Bayfius et Stewechius. Ceux-là, on n'a jamais pu les ébranler, et ils savaient ce que vaut un texte grec ou latin, je suppose ! Pour eux, comme pour Barras de la Penne, « le thranite est celui qui est à poupe, le zygite au milieu, le thalamite à proue ». Les auteurs ont beau employer les mots : *dessus* et *dessous, supra* et *infra, ἄνω* et *κάτω*, Bayfius et Stewechius n'amènent pas leur pavillon.

Je ne veux rien dissimuler. Toutes les médailles du monde, tous les vases de terre cuite de Sicile, tous les bas-reliefs de bronze ou de marbre n'auraient pu réussir à changer le cours de mes convictions raffermies par ces deux grandes autorités, Bayfius et Stewechius, à vaincre des scrupules qu'entretenait encore la résistance opiniâtre d'un savant espagnol du dix-huitième siècle, don Antonio de Capmany y de Monpalaù, savant qui se connaissait en galères presque aussi bien que le capitaine

Barras de la Penne, si un marin comme moi et un critique plus autorisé que je n'ai jamais eu l'espoir de l'être, M. Jal, en un mot, n'eût jugé à propos de prendre parti contre Barras de la Penne et contre Antonio de Capmany, contre Bayfius et contre Stewechius. Suivant M. Jal, « *thalamos* n'a rien de commun avec *thalassa.* — C'est la chambre du triérarque ; — *thranos,* c'est le siége du capitaine ; *zygos,* c'est la poutre principale qui, au maître couple, servait de liaison aux deux côtés du navire. » Bien des savants ont disserté sur la marine des anciens ; M. Jal seul a eu la bonne fortune de pouvoir faire construire, d'après les données que lui avaient fournies ses laborieuses recherches, un navire antique. La trirème qu'édifia, sous les yeux de l'auteur de la *Vie de César,* le grand ingénieur qui venait de renouveler la face de notre matériel naval, avait cent trente rames maniées chacune par un homme, trois cents hommes d'équipage, trente-neuf mètres vingt-cinq centimètres de longueur à la flottaison, cinq mètres cinquante centimètres de largeur au maître bau, deux mètres dix-huit centimètres de creux et deux cent vingt tonneaux de déplacement. La trirème a marché, tout Paris l'a pu voir, et l'érudition allemande s'est elle-même déclarée satisfaite. L'Empereur seul paraît avoir, si mes informations sont exactes, conservé encore

quelques doutes. Quoi qu'il en puisse être, il est à peu près admis aujourd'hui que les trirèmes romaines « étaient des vaisseaux à deux mâts et à trois rangs de rames manœuvrées par cent soixante-dix rameurs ». Au rang supérieur voguaient soixante-deux thranites, cinquante-quatre zygites au rang du milieu, autant de thalamites au rang inférieur. Chaque rame était maniée par un seul homme. Les trous n'étaient pas percés verticalement les uns au-dessus des autres; ils étaient disposés en échiquier. Le thalamite se trouvait assis sur le pont même et tout près du bord. Le trou dans lequel manœuvrait sa rame s'ouvrait presque au niveau du pont et deux pieds à peine au-dessus de l'eau. Quatorze pouces plus rapproché de la proue et quatorze pouces plus haut que la rame du thalamite, on rencontrait le sabord de nage du zygite. Le zygite n'était pas assis, comme le thalamite, à plat-pont; il avait un banc d'où il pouvait faire agir sa rame dans l'angle formé par la tête et par le bras du thalamite qui voguait devant lui. Une plate-forme s'étendait, pour l'usage des thranites, d'un bout de la trirème à l'autre, faisant légèrement saillie en dehors de la muraille, passant au-dessus de la tête des thalamites et s'arrêtant en dedans du navire, à l'épaule des zygites. Ce dernier rang de rames ne devait pas avoir plus de cinq

pieds d'élévation au-dessus de la mer. Les rames des thranites, telles que les décrivent les tables attiques, pouvaient donc garder encore leur efficacité, avec une longueur évaluée à quatorze pieds. Nos avirons de chaloupe ont près de vingt-deux pieds de long; ceux de nos canots-majors, dix-sept ou dix-huit. M. Jal crut devoir donner à la rame de ses thranites une longueur de sept mètres vingt centimètres environ.

Après cette minutieuse description, non pas précisément de la trirème conçue par M. Jal, mais de celle qui peut arborer fièrement aujourd'hui le drapeau de la critique allemande, j'aurais mauvaise grâce à persister dans mon hérésie. Il me reste cependant une ressource, et j'en use. C'est une trirème et non pas une trière qu'on a voulu construire sur les chantiers d'Asnières. C'est une trirème également que nous laissent entrevoir, en se dégageant complaisamment devant nous, les brouillards de la Sprée. Celui qui inventa cette belle machine peut fort bien avoir été un Romain; il ne s'est jamais appelé Thoïque de Samos ou Aminoclès de Corinthe. Quand le lecteur aura suivi, ainsi que je l'ai fait, les trières de la guerre du Péloponèse sur le champ de bataille, il sera, j'en suis sûr, de mon avis. Les bâtiments à rames qui ont combattu dans le golfe de Patras, à Pylos, en Sicile, à Ægos-

Potamos, étaient des vaisseaux essentiellement maniables. La facilité de leurs mouvements, la rapidité de leurs manœuvres suffisent à éloigner toute idée d'un appareil de propulsion compliqué. Faire simple est le premier besoin des gens qui vont jouer leur vie et leur réputation. Combien de chinoiseries dont on fait grand état en temps de paix s'évanouissent comme par enchantement au premier bruit du canon ! La tactique des Grecs est sans contredit le meilleur éclaircissement que l'on puisse souhaiter des doutes qui subsistent encore au sujet de leur architecture navale. Nous comprendrons trop bien leurs combats pour que leurs navires nous demeurent, dans leurs procédés de locomotion, incompréhensibles.

CHAPITRE IX.

LES COMBATS DE PATRAS ET DE NAUPACTE.

Les Athéniens se sentaient de force à dévaster le Péloponèse, non à le conquérir; ils auraient voulu le réduire par une sorte de blocus hermétique. C'est en vue d'atteindre ce résultat qu'ils pressaient de tout le poids de leur flotte sur Mégare, qu'ils chassaient d'Égine les habitants de cette île et s'appliquaient à garder sous leur influence toute la côte septentrionale du golfe de Corinthe, en regard de l'Achaïe, toute l'Acarnanie qui fait face aux îles Ioniennes. Ces îles, que nous avons pris l'habitude de nommer les Sept-Iles parce que les Vénitiens y avaient compris Cérigo, étaient ainsi rangées, en allant du nord au sud : Corcyre et Paxos couvraient les rivages de l'Épire; Leucade, au-dessous du golfe d'Ambracie, défendait avec Ithaque la côte des Acarnanes, sur laquelle s'élevait l'importante cité d'Astacos; Céphallénie et Zacynthe masquaient

l'entrée du golfe de Corinthe. L'extrémité méridionale de Zacynthe s'arrêtait à la hauteur de l'Élide Dès la première année de la guerre, les Athéniens chassèrent d'Astacos Évarque, le tyran des Acarnanes, et, s'appuyant là comme partout ailleurs sur la démocratie, firent entrer ce pays belliqueux dans leur alliance. La possession d'Astacos leur donna sans combat celle de Céphallénie. Les Corinthiens profitèrent de l'hiver pour ramener, avec une flotte de quarante vaisseaux et mille cinq cents hoplites, le tyran Évarque dans ses États. Évarque reconquit ainsi la cité d'où les Athéniens l'avaient expulsé; il ne recouvra pas son ancien ascendant sur les sujets que les généraux ennemis s'étaient empressés d'affranchir. En dehors des murs d'Astacos, l'Acarnanie ne cessa pas de rester fidèle à la cause d'Athènes.

L'été venu, les Lacédémoniens, suivis de leurs alliés, se portèrent, à la tête de cent vaisseaux, sur Zacynthe. — Pourquoi n'appellerions-nous pas cette île, sans trop nous préoccuper de l'anachronisme, l'île de Zante? On aura déjà reconnu Corfou dans Corcyre, Sainte-Maure dans Leucade, Céphalonie dans Céphallénie. De toutes les îles Ioniennes, Zante, qui avait dès le principe épousé la querelle de Corcyre et des Athéniens, était la plus menaçante pour le Péloponèse; car, séparée par un

étroit canal de l'Élide, elle pouvait gêner considérablement les communications de cette province avec l'Italie. Zante repoussa les Péloponésiens. Athènes cependant s'émut de la tentative. Elle commençait à s'apercevoir que Lacédémone travaillait activement, grâce à l'aide de Corinthe, à se donner une marine. L'ordre fut expédié à Phormion, qui gardait Naupacte avec vingt vaisseaux, de bloquer étroitement pendant l'hiver le golfe au fond duquel se préparaient les armements du Péloponèse. Entendons-nous une fois pour toutes sur le nom de ce golfe. Le golfe de Corinthe des anciens était le golfe de Lépante de nos jours. C'est sur l'emplacement de Naupacte que Lépante s'élève aujourd'hui. La partie orientale de ce long enfoncement qui va des Petites-Dardanelles jusqu'à l'isthme s'appelait, à l'époque qui nous occupe, le golfe de Crissa.

L'été de l'année 429 avant notre ère vit pour la première fois les Lacédémoniens déployer avec un certain éclat leurs forces navales. Leur but était toujours de s'emparer de Zante et de Céphalonie. Ils ne crurent pouvoir mieux faire pour arriver à ce résultat que de s'allier aux Ambraciotes et aux Chaoniens, toujours disposés à se jeter sur les terres de leurs voisins, les Acarnanes. Figurons-nous les Tosques, ces farouches Albanais qui occupent

encore la partie méridionale de l'Épire, se répandant des bords du golfe de l'Arta jusqu'à l'embouchure de l'Achéloüs pour dévaster, avec le concours des habitants de Vonitza, le territoire moderne de Missolonghi.

Sparte avait pris insensiblement le goût de la mer; les fonctions de navarque y gagnèrent une importance qu'elles n'avaient jamais eue jusqu'alors. Les navarques devinrent les égaux des rois, tout en restant néanmoins des rois temporaires. Les alliés, de leur côté, montraient le plus grand zèle, car ils étaient impatients d'échapper à la tyrannie d'Athènes; les Corinthiens les surpassaient tous en activité. De Corinthe, de Sicyone, autre port situé sur la côte d'Achaïe, de nombreuses trières se rassemblaient à l'entrée du golfe de Crissa, guettant l'occasion de tromper la surveillance de Phormion. Cnémos, le navarque des Spartiates, ne les attendit pas. Il fit traverser pendant la nuit le golfe à mille hoplites et se crut assez fort pour entrer dès ce moment en campagne. Les peuplades ennemies des Acarnanes avaient envoyé à sa rencontre leurs guerriers; les Macédoniens eux-mêmes lui amenèrent un millier de soldats. Les sujets de Perdiccas avaient à cœur de prendre leur revanche de l'occution de Potidée; ils se prononçaient pour Sparte parce que la Thessalie inclinait vers Athènes. Les

grands incendies font sortir les bêtes fauves du bois ; tout ce qui connaissait le chemin de la Grèce venait se mêler à ses querelles. Les Acarnanes, heureusement pour eux, étaient d'excellents frondeurs. Ils tinrent les Grecs et leurs auxiliaires en échec. Sous cette grêle de pierres, les hoplites ne pouvaient marcher que couverts de leurs boucliers. Cnémos dut battre en retraite. La flotte corinthienne, qui le savait engagé dans une opération du plus haut intérêt, éprouvait une impatience extrême de le rejoindre. Cette flotte se composait de quarante-sept vaisseaux à bord desquels on avait embarqué un corps considérable de troupes passagères. Bien que les Corinthiens eussent préféré sans doute dérober leur marche à l'ennemi, ils ne supposaient pas que Phormion, avec ses vingt vaisseaux, osât essayer de leur barrer la route. C'était bien mal connaître l'amiral athénien. Pendant que les vaisseaux de Corinthe, formés négligemment en ordre de convoi, peu soucieux de s'astreindre à garder leurs rangs, à resserrer leurs distances et leurs intervalles, longeaient à la rame la côte de l'Achaïe, Phormion suivait, sans les perdre un instant de vue, la côte opposée. Les alliés étaient arrivés à la hauteur de Patras ; il fallait se décider alors à passer sur l'autre rive du détroit ou renoncer à se rendre en Acarnanie.

Pourquoi les alliés hésiteraient-ils? Ne sont-ils pas de beaucoup les plus nombreux? « Tournez à droite et voguez au nord », tel est l'ordre donné. Les trières se balancent bientôt en plein canal.

Les Athéniens n'attendaient que ce moment pour agir; par un mouvement rapide, ils se détachent de terre et font mine à leur tour de traverser le golfe. Les alliés, intimidés, se replient avec précipitation vers la côte; dès qu'ils s'en trouvent suffisamment rapprochés, ils jettent l'ancre. La nuit se passe pour eux dans de cruelles angoisses. Trois amiraux : Machaon, Isocrate, Agatharchidas, commandaient les Corinthiens. Au jour, ils reconnurent qu'il leur serait difficile d'éviter le combat. Ils auraient eu trop de désavantage à le recevoir au mouillage. Les vaisseaux appareillent et se rangent en cercle, les proues en dehors, les poupes en dedans; les bâtiments légers vont se réfugier au centre. Une réserve de cinq vaisseaux de guerre se tient également à l'intérieur du croissant, prête à se porter au secours de la partie de la ligne qui paraîtra fléchir. Bel ordre en effet, pourvu qu'on le conserve! Phormion ne s'émeut guère de cette formation défensive. L'ennemi se groupe pour la résistance, donc il se sent et s'avoue le plus faible. da flotte athénienne s'approche et défile lentement Levant le front ennemi. La provocation n'a pas

modifié l'attitude des Corinthiens. Phormion retient encore l'ardeur de ses capitaines. Sous les peines les plus sévères, il leur a défendu d'en venir aux mains avant qu'il leur en ait lui-même donné l'exemple et adressé le signal. Qu'attend donc Phormion ? Il attend le vent qui souffle d'ordinaire, à l'aurore, du fond du golfe de Corinthe. C'est ce vent-là qui fera sortir les Turcs de Patras quand leurs vigies auront découvert, le 7 octobre 1571, la flotte de don Juan d'Autriche. Bientôt la surface du golfe commence à se rider, la brise se lève, et se lève à l'heure prévue. Insensiblement elle fraîchit, les vagues peu à peu se creusent. Les vaisseaux corinthiens ont peine à garder leur poste. Ils se heurtent; d'un bord à l'autre les matelots se repoussent mutuellement avec les gaffes. On crie, on s'injurie; le désordre est à son comble. Ni les ordres des triérarques, ni la voix rhythmée des céleustes ne parviennent à se faire entendre; les rames s'embarrassent, les navires ne gouvernent plus. Bien coupé, Phormion! maintenant il faut coudre. Les Athéniens d'un bond sont sur l'ennemi, un des trois vaisseaux-amiraux est coulé. Le reste fuit vers Patras. Ne croirait-on pas assister à la rencontre de deux escadres cuirassées ? L'escadre qui, de nos jours, aurait l'imprudence d'attendre stoppée l'assaut de l'ennemi s'exposerait certainement, quelle

que fût la figure géométrique que ses vaisseaux auraient pris soin d'affecter sur le terrain, au sort de la flotte commandée par ces trois amiraux novices, Machaon, Isocrate et Agatharchidas; elle tomberait en travers à la moindre brise. La première condition pour rester en ligne, c'est de conserver, avec une certaine vitesse, la faculté de gouverner. La flottille de la Seine donnerait à ce sujet, sans qu'il fût besoin d'aller jusqu'à Dieppe, des leçons de tactique aux Parisiens. Il n'est donc pas facile de s'expliquer la faute commise par les Corinthiens, à moins qu'on ne les suppose frappés de terreur ou doués d'une confiance aveugle dans l'efficacité de leur ordre de bataille. Les Athéniens ont de solides rameurs et d'habiles pilotes; ils sont aussi souples dans leurs évolutions que prompts et foudroyants quand il s'agit de donner le choc. La fuite ne réussit pas mieux que le combat aux alliés. Phormion leur prend douze vaisseaux avant qu'ils aient eu le temps de gagner l'appui du rivage. Il fait passer à bord de ses navires les équipages capturés, et, satisfait de son avantage, retourne à Naupacte.

Machaon, Isocrate et Agatharchidas se croient encore trop près d'un ennemi qui vient de leur donner une si rude leçon. Pour ces généraux en proie à la panique, il n'est plus question d'aller

porter la guerre en Acarnanie; le lendemain même du combat, ils continuent de raser la côte et vont, doublant le cap Papa, — le promontoire Araxus des anciens, — se refaire à Cyllène, arsenal maritime des Éléens. C'est là que Cnémos, honteux de sa défaite, impatient d'en effacer, par une revanche éclatante, jusqu'au souvenir, vient les rejoindre avec les vaisseaux de Leucade.

Sparte était humiliée; deux échecs successifs, c'était plus que ne pouvait supporter son orgueil. Elle ne songe pas cependant à révoquer le navarque malheureux, elle se contente de lui envoyer trois conseillers : Timocrate, Lycophron et Brasidas. — Ces trois conseillers apportent l'ordre de reprendre l'offensive et de se mieux préparer au combat; d'importants renforts ne tarderont pas à rallier Cnémos. Phormion, de son côté, réclamait avec insistance des secours, car il prévoyait une attaque prochaine. On lui expédia vingt vaisseaux; mais on commit l'inqualifiable faute de faire toucher ces vingt vaisseaux en Crète pour y ravager le territoire de Cydonie, ville crétoise à laquelle on reprochait de s'être déclarée contre Athènes. Phormion va rester seul exposé à l'orage.

Les Péloponésiens cependant ont terminé leurs préparatifs à Cyllène. Ils rentrent dans le golfe et, sans reprendre haleine, serrant selon leur coutume

la côte de très-près, ils poussent dès le premier jour jusqu'à Panorme. Leur flotte se trouve ainsi mouillée à l'est des Petites-Dardanelles, à trois kilomètres environ en dedans de Rhium. A Panorme, toute une armée répond de la sûreté de la flotte et se tient prête à seconder ses opérations. Phormion comprend que quelque coup de vigueur se prépare. Il quitte Naupacte et vient prendre poste à Anti-Rhium. Les Péloponésiens de leur côté se portent à Rhium d'Achaïe. Un bras de mer, d'une largeur de treize ou quatorze cents mètres à peine, sépare désormais les deux flottes. Aux vingt vaisseaux de Phormion les Péloponésiens peuvent cette fois en opposer soixante-sept. Pendant quelques jours, les deux flottes se bornent à s'observer. Les Péloponésiens ne veulent pas s'engager dans une mer ouverte, les Athéniens craignent de perdre en partie leurs avantages s'ils consentent à combattre dans un détroit resserré. Les alliés sont d'ailleurs ceux qui perdent le plus à différer l'action : tous leurs vaisseaux sont déjà rassemblés; Phormion, au contraire, peut recevoir d'un moment à l'autre des renforts. Cnémos, Lycophron, Timocrate, Brasidas délibèrent; Phormion ne prend conseil que de lui-même. Retranché à Anti-Rhium, il s'obstine à éviter le combat; comment l'y décider? Les généraux alliés ne voient qu'un moyen : c'est de lui

offrir le terrain qu'il désire et la faculté de s'y déployer tout à l'aise. Le stratagème par lequel ils se flattent de mettre en défaut la prudence de ce vieux routier est en somme bien conçu ; il mérite, je crois, d'être signalé à l'attention de nos tacticiens. Dès les premières lueurs du jour la flotte du Péloponèse appareille. Les généraux la rangent sur quatre lignes de front, la première escadre en tête. C'est dans cet ordre que la flotte a pris son mouillage ; l'ancre à peine levée, les vaisseaux vont donc, sans changer de poste, se trouver en mesure de faire route. Les Péloponésiens ne se dirigent pas vers l'Acarnanie ; ils cinglent franchement vers le fond du golfe. Phormion observe avec quelque surprise leur manœuvre. Quel peut bien être le projet de l'ennemi? Va-t-il prendre ses quartiers d'hiver? Rentre-t-il à Sicyone et à Corinthe? N'aurait-il pas, au contraire, le dessein d'attaquer Naupacte? Le plus sûr pour Phormion, dans l'incertitude où le laisse le mouvement imprévu des vaisseaux alliés, est encore d'aller couvrir la place dont Athènes ne lui pardonnerait pas d'avoir, par une erreur de jugement, négligé la défense. Phormion ne quitte cependant pas sans regret le poste avantageux qu'il occupe. Il a embarqué ses soldats, l'ancre est levée ; c'en est fait, la flotte athénienne a désormais derrière elle la bouche étroite du golfe

de Crissa, en avant la mer qui s'élargit d'Anti-Rhium à Naupacte, du château de Roumélie à la rade de Lépante. Les vaisseaux de Phormion, — ils ne sont que vingt, — s'avancent ainsi comme un long serpent qui s'étire, ne laissant derrière eux qu'un sillon, se suivant de près sur une seule ligne de file.

Les Péloponésiens commencent à s'applaudir du succès de leur ruse. Pendant quelque temps encore ils continuent leur route, indifférents en apparence au mouvement des Athéniens, se collant à la terre, affectant à dessein une attitude inquiète plutôt que des projets offensifs. Phormion s'explique mal la retraite d'une flotte aussi supérieure en nombre, mais c'est bien cependant une retraite qui se dessine. Tout à coup le tableau change; les Péloponésiens ont saisi l'occasion aux cheveux. A un signal donné, ils pivotent brusquement sur eux-mêmes; le quadruple ordre de front est devenu un ordre de file par escadre. La route nouvelle forme avec l'ancienne route un angle droit. De toute l'énergie de leurs rames, de toute la vitesse d'un sillage poussé à outrance, les trières alliées fondent sur les Athéniens qui leur présentent le flanc. Des vingt vaisseaux d'Athènes, les onze qui marchent en tête demeurent toutefois, par un heureux hasard, en dehors de cette conversion. Les Péloponésiens

s'y sont pris trop tard; leur amiral a manqué de coup d'œil; neuf vaisseaux seulement ont été coupés. En un instant la flotte des alliés enveloppe cette division surprise, l'envahit ou la pousse à terre. Des soldats messéniens, ennemis invétérés de Sparte, auxiliaires fidèles et dévoués d'Athènes, s'étaient, à toute éventualité, rapprochés du rivage; ils accourent, entrent tout armés dans la mer, gravissent le flanc des navires que l'ennemi s'efforçait d'emmener à la remorque et enlèvent ainsi aux Spartiates quelques-uns des trophées de la journée. Le gros de la flotte alliée n'était plus là pour s'opposer à cet assaut hardi; Cnémos ne s'occupait alors que d'achever sa victoire. Il poursuivait à toutes rames les onze vaisseaux qui fuyaient vers Naupacte. Déjà dix de ces vaisseaux se sont réunis et groupés sur la rade; la garnison, du haut de ses remparts, sera-t-elle assez forte pour les protéger? En tout cas on ne les enlèvera pas sans combat. Les Péloponésiens arrivent en désordre. Une flotte qui triomphe ne songe guère à garder ses rangs. Chacun veut avoir sa palme, chacun brûle de porter le premier coup à l'ennemi. Le péan couvre la voix des céleustes; ce n'est qu'un hourra joyeux et féroce dans toute la baie, qu'une joute de vitesse entre les rameurs. Dans cette joute, un vaisseau de Leucade a devancé tous les autres; il

serre de près le onzième vaisseau athénien, celui qu'une marche trop lente a laissé en arrière. L'épervier se hâte trop d'aiguiser son bec; il y a loin parfois, à la guerre, de la coupe aux lèvres. Gaston de Foix a rencontré, au milieu de son triomphe, l'espadon d'un hoplite espagnol. Timocrate, — c'est ce conseiller de Cnémos qui monte et dirige le vaisseau de Leucade, — Timocrate a tort de se lancer ainsi à corps perdu sur un vaisseau d'Athènes.

Une hourque marchande se trouvait en ce moment mouillée sur la rade de Naupacte. L'Athénien s'en fait habilement un bouclier. L'amiral de Sparte le cherche des yeux et ne l'aperçoit plus. Alerte, Timocrate! l'Athénien reparaît; il a fait le tour de la hourque. D'un coup inattendu, porté par le travers, ce fuyard ouvre au flanc du vaisseau de Leucade une blessure qu'on n'étanchera pas. L'eau entre à flots par la plaie béante. En quelques minutes les vaisseaux que la trière imprudente a devancés la voient couler sur place. Timocrate ne veut pas survivre à son navire; il se tue au moment où le tillac s'enfonce, envahi par la mer. La vague jeta le lendemain son cadavre sanglant dans le port de Naupacte; ce fut là qu'on le recueillit et qu'on put lui rendre les honneurs suprêmes.

Les Spartiates ne venaient pas seulement de

perdre un vaisseau et un général; la victoire même, la victoire plus qu'à demi gagnée, leur échappait. Aussi déconcertés par cette catastrophe subite que pourrait l'être une flotte moderne qui rencontrerait sur son chemin des torpilles, les Lacédémoniens ont fait trêve à leurs chants et ont suspendu leur course. Ils se reprochent déjà d'avoir rompu leurs rangs, d'être venus attaquer dans une telle confusion un ennemi qu'ils n'auraient pas dû mépriser. Pendant qu'ils laissent traîner leurs avirons à l'eau, qu'ils *palpent,* pour employer l'expression par laquelle, à bord des galères du roi, on désignait autrefois cette manœuvre, voilà les dix vaisseaux athéniens qui s'avancent. L'hésitation des Lacédémoniens a relevé le courage de leurs ennemis. Les triérarques n'ont pas même eu le temps de donner leurs ordres. Sur le cri arraché par l'enthousiasme du moment à un seul céleuste, toute la vogue, d'un bout de la ligne à l'autre, s'ébranle. Les flottes, pas plus que les armées, ne résistent à ces incidents imprévus. Six vaisseaux du Péloponèse sont enlevés avant qu'ils aient pu se remettre de leur étonnement; ceux des vaisseaux d'Athènes que Cnémos a capturés dans la première phase du combat et qui n'ont pas été repris par les Messéniens, sont abandonnés sur le champ de bataille. Tous retombent entre les mains de Phormion. La

flotte de Cnémos n'a plus qu'à suivre, abattue et découragée, la route de Corinthe. Ce n'est pas une feinte cette fois, c'est une fuite. Si les vingt vaisseaux qui s'attardaient en Crète étaient arrivés ce jour-là dans le golfe, on n'eût pas de longtemps entendu parler des marines alliées. Par malheur, ces vaisseaux ne rallièrent l'escadre victorieuse que le lendemain du combat de Naupacte.

Ruyter, Suffren, Nelson ont-ils jamais mieux manœuvré que Phormion? Vingt vaisseaux tenant tête à quarante-sept vaisseaux d'abord, à soixante-sept ensuite! Tels sont les effets de la tactique, de la supériorité des manœuvres, quand la tactique et les manœuvres sont soutenues par un courage égal à celui de l'ennemi, quand surtout on les trouve jointes à ces deux qualités maîtresses que Nelson et Phormion semblent s'être entendus pour préconiser à vingt-deux siècles d'intervalle : le bon ordre et la discipline. Dix hoplites et quatre archers par trière suffisent aux Athéniens pour se mettre en garde contre un abordage éventuel, et encore bien souvent ces dix hoplites mettront-ils la main à la rame. La plus grande préoccupation des navarques d'Athènes est de choisir le terrain du combat, d'éviter les bassins trop étroits où ils ne pourraient reculer à propos en voguant en arrière, prendre de loin leur élan, exécuter surtout leur mouvement

favori, ces passes successives qui feront jusqu'a nouvel ordre le fond de la tactique moderne. Pourvu que le champ de bataille soit à leur convenance, les Athéniens ne comptent pas leurs ennemis. La confiance est une force. Où finit-elle et où commence la présomption? Le succès seul en restera-t-il juge? Autant vaudrait dire que la guerre n'est qu'un jeu de hasard, quand l'histoire nous la montre, au contraire, soumise presque toujours à des lois invariables, dominée par des conséquences logiques dont l'inflexibilité nous donnerait, si nous n'y prenions garde, l'illusion d'un arrêt du destin. Il faut être confiant, lorsqu'on a, comme Nelson, toute raison de compter sur la supériorité d'organisation des vaisseaux qu'on commande; il ne faut pas l'être trop longtemps si l'adversaire appartient à une race tenace. Les revers qui ne découragent pas aguerrissent, et l'ennemi qu'on n'a pu ni anéantir ni abattre finit par reparaître sur le champ de bataille avec les armes, avec la tactique même qui l'ont souvent vaincu. La victoire ne va pas tarder à devenir plus laborieuse pour les Athéniens. Les Péloponésiens leur préparent déjà une surprise pleine d'audace. Athènes victorieuse, Athènes endormie, comme le Rhin du poëte, au sein de ses roseaux, se trouva, le lendemain des triomphes de Patras et de Naupacte, à deux doigts de sa perte.

La flotte du Péloponèse s'était retirée à Corinthe; la troisième campagne de la guerre semblait terminée, quand les Mégariens suggérèrent à Cnémos et à Brasidas le projet d'enlever le Pirée par un coup de main. Ce port, le Palladium d'Athènes, était, on s'en souvient, resté ouvert du côté de la mer; on n'en fermait même pas l'entrée par une chaîne. Tous les vaisseaux armés étaient en campagne, les autres reposaient sur la plage, tirés à sec. La moindre flotte apparaissant dans les eaux de l'Attique y eût jeté l'effroi; mais d'où fût venue cette flotte? Phormion vainqueur, Phormion renforcé par les vingt vaisseaux venus de la Crète, gardait trop bien, surveillait de trop près les vaisseaux refoulés à Corinthe. Ne pouvait-on donc pas traîner ces vaisseaux à travers l'isthme et les faire déboucher à l'improviste du golfe de Crissa dans le golfe d'Égine? Les trières ne franchissent pas de semblables distances sans les plus grands efforts. Si elles l'eussent tenté, Athènes, n'en doutons pas, en eût été sur-le-champ avertie; ses vaisseaux de réserve se seraient trouvés prêts à faire un rude accueil à l'escadre du Péloponèse. Le projet des Mégariens était beaucoup plus ingénieux. La flotte, ils la possédaient, bien qu'ils l'eussent laissée dépérir et qu'ils n'eussent pas le moyen de l'armer. Ils la mettaient à la disposition des généraux de Sparte.

Que ces généraux envoyassent à Nisée, le port de Mégare, les équipages que Phormion bloquait à Corinthe, et toute une escadre, une escadre bien inattendue cette fois, allait descendre, au nombre de quarante trières, des chantiers où la jalousie d'Athènes croyait l'avoir condamnée à pourrir. Le plan des Mégariens sourit aux généraux de Sparte; quarante équipages s'apprêtèrent à se rendre par terre à Mégare. Chaque matelot prit sa rame, son estrope et jusqu'au coussin de basane dont les rameurs avaient coutume de garnir leur banc. On arriva ainsi de nuit à Nisée. Les quarante vaisseaux furent sur-le-champ mis à flot. La sécheresse avait ouvert leurs coutures, et ils faisaient eau de toutes parts. Cet état de délabrement paraît avoir beaucoup refroidi l'ardeur des Péloponésiens. C'est toujours par quelque infime détail que les grandes entreprises échouent. Le vent, dit-on, était contraire. Toujours est-il qu'au lieu de faire route sur le Pirée, on se dirigea sur Salamine. Des feux allumés au sommet de l'île apprirent aux Athéniens l'étrange et terrifiante nouvelle du débarquement de l'ennemi. La consternation dans Athènes fut telle, que les préparatifs de défense en furent un instant paralysés. Peu à peu cependant on se rassura; la population en masse se porta au Pirée. Dès le point du jour les vaisseaux de réserve, lancés à la mer, trou-

vaient des équipages dans ces citoyens qui maniaient tous avec la même aisance la lance et l'aviron. On laissa quelques troupes d'infanterie pour garder le port, et on courut à toutes rames vers Salamine. Les Péloponésiens n'y étaient déjà plus. Après avoir pillé l'île et s'être emparés de trois vaisseaux de garde qui surveillaient habituellement le port de Nisée, ils s'étaient empressés d'opérer leur retraite. Arrivés à Mégare, ils reprirent à pied le chemin de Corinthe. Le butin était maigre, et cette entreprise, qui éveilla un instant de si hautes espérances, n'avait procuré en somme aux alliés que l'occasion d'un nouvel échec. La leçon cependant ne fut pas perdue pour les Athéniens. A dater de ce jour, ils fermèrent plus soigneusement leur port et ne le laissèrent jamais sans une escadre de garde. — Il n'était donc pas si superflu qu'on l'a bien voulu dire de fortifier Portsmouth. Les Anglais sont des maîtres en marine; ce sont aussi des maîtres en fait de prévoyance.

Avec la tentative faite sur le Pirée, expédition de flibustiers maladroits, commence la seconde période de la guerre du Péloponèse. Les Lacédémoniens ont une marine; ils viennent de montrer qu'ils songent sérieusement à en faire usage. Rien n'est encore compromis cependant. Athènes a été élevée par Périclès à un tel degré de puissance que tous

les efforts de ses ennemis viendront se briser contre sa fortune. Les épreuves mêmes que le sort lui réserve, défections d'alliés, échecs partiels, dissensions intérieures, tout cela ne servira qu'à mieux faire ressortir la justesse avec laquelle le grand citoyen avait su apprécier les forces de la république.

CHAPITRE X.

LA DISCIPLINE A BORD DES BATIMENTS A RAMES.

Si je ne devais trouver matière à rapprochement entre les opérations maritimes des anciens et celles que nous ouvre la marine à vapeur; si je n'espérais pouvoir déduire de ce qui s'est fait il y a plus de deux mille ans ce qu'il convient de faire aujourd'hui, je me garderais bien de poser le pied sur le domaine que se sont, à si juste titre, réservé les érudits. Ils ont passé leur vie dans la familiarité des grands écrivains de l'antiquité, je n'ai lié connaissance avec ces écrivains que depuis hier. L'antiquité cependant, malgré mon incompétence, m'attire, parce que notre marine redevient antique; elle le redevient du moins sous ce rapport, qu'on peut de nouveau la faire entrer dans le jeu des armées. Rouvrons donc ces livres que nous avions

à peine feuilletés sur les bancs du collége et qui étaient restés fermés pour nous depuis si longtemps; nulle part nous ne trouverons d'enseignements d'un intérêt plus immédiat, nulle part nous ne verrons aussi bien à quel point le rôle de la marine moderne peut grandir.

Depuis la destruction de la flotte d'Égine, les Athéniens gardaient l'important privilége de posséder seuls des chiourmes bien exercées. Toute leur puissance reposait sur cet avantage. On se figurera difficilement, si l'on n'en a fait l'expérience, combien il faut de temps, de patience et de soins pour former un bon équipage de chaloupe, combien il en fallait à plus forte raison pour dresser une troupe de cent cinquante rameurs. Les capitaines des galères du dix-septième siècle, dans les documents qu'ils nous ont transmis, se plaignent souvent avec amertume de la difficulté qu'ils éprouvent « à faire aller les rames bien ensemble ». Un seul banc maladroit ou trop faible, nous disent-ils, « peut faire crever deux ou trois bancades de suite, par les coups de rame que les forçats se donnent les uns aux autres, au dos ou à la tête ». Le comite n'avait pour ressource alors que « de faire lever rames, afin de recommencer à donner la vogue ». La tâche du céleuste ne fut pas plus facile. C'était en vain, quand la mer grossissait, que, d'une voix

enrouée, il continuait de marquer, avec un redoublement d'énergie, la cadence; les rames ne tombaient plus toutes à la fois dans l'eau pour en sortir, par un effort simultané, d'un seul jet. Le roulis avait rompu le rhythme, le désarroi était dans la vogue. Les trières ne paraissent avoir joui que d'une stabilité très-insuffisante, et, bien qu'elles eussent l'habitude d'abattre leurs mâts avant de combattre, le moindre vent qui les prenait en travers suffisait pour mettre les rameurs dans l'impossibilité de lever les rames, *anaphérein tas côpas*, nous dit Thucydide. Heureusement les rames à cette époque étaient courtes. Les matelots qui firent le trajet de Corinthe à Mégare, leur aviron sur l'épaule, auraient eu fort à faire s'ils avaient dû emporter ainsi la fameuse rame *di scaloccio*, inventée par les Vénitiens au cours du seizième siècle, rame de trente-quatre, de trente-six, de quarante-deux, et parfois même de cinquante pieds de long, dont nous faisions encore usage, en temps calme, sur nos bricks et sur nos corvettes, il y a quelques années à peine.

« Avant l'adoption de la rame vénitienne, écrivait, en 1614, le capitaine Pantero Pantera, les galères s'armaient à trois, à quatre, à cinq rames par banc, *suivant l'usage des anciens*. On n'employait pas, comme aujourd'hui, une seule rame

mue par quatre hommes. Chaque homme maniait sa rame, et les galères vénitiennes sortaient généralement du port armées de trois hommes par banc. Cet armement, si j'en dois croire des vieillards qui ont commandé des galères ainsi armées, donnait de meilleurs résultats que l'armement moderne d'une seule rame tirée par trois rameurs. »

Étudiez Hérodote, Thucydide, Marco Polo, le capitaine Pantero Pantera lui-même, ce qu'ils vous donnent « pour vu », vous pouvez l'accepter sans crainte; vous le trouverez d'ailleurs généralement vraisemblable; méfiez-vous, et beaucoup, de ce qu'ils vous rapportent « pour l'avoir entendu ». Les vieillards du capitaine Pantero Pantera m'inquiètent; car je ne demeure pas moins embarrassé quand il me faut ranger trois rames sur un seul banc, que lorsqu'il m'est enjoint de les disposer sur trois gradins distincts. « Je n'ai jamais vu, ajoute avec sa bonne foi habituelle l'excellent triérarque du Pape, je n'ai jamais vu de galère à trois rames par banc; je ne puis donc me prononcer sur les avantages de l'un et de l'autre système. Je dirai cependant qu'une telle quantité de rames doit être, à mon avis, chose gênante; je ne vois plus trop où l'on pourrait placer les soldats, comment on leur donnerait accès aux arbalétrières. Si l'on voulait les placer, comme on le fait dans les galéasses, sur

un pont volant au-dessus des rameurs, la galère en serait alourdie et perdrait encore de sa marche. » Tel est cependant le parti qu'on semble avoir adopté dans l'antiquité. « Combattez à outrance, disait Nicias aux Athéniens; ne lâchez pas prise avant d'avoir exterminé tout ce qui se trouve sur le pont ennemi! C'est aux hoplites plus encore qu'aux matelots que je m'adresse, car ce sont eux qui occupent le tillac. » Tout cela est fort clair, aussi clair que les institutions militaires de l'empereur Léon. « Périssent, serais-je tenté parfois de m'écrier, les textes malencontreux qui viennent obscurcir ce que, sans leur secours, je m'explique, à cette heure, si bien! Et vous, Gênes et Venise, ne compliquez pas la question : vous n'avez jamais essayé de faire asseoir sur une seule planche trois rameurs ayant chacun en main un aviron; votre banc n'est qu'une façon de parler; il n'indique pas un siége, il indique un espace. C'est le poste à canon de nos vaisseaux modernes. En ces sortes de matières, la lettre tue et l'esprit vivifie; « un plat de matelots » embarrasserait fort peut-être les commentateurs de l'avenir, si nous ne prenions soin de les avertir ici que par cette locution nous entendons l'escouade ou la série qui se réunit communément à la même table. Onze rames peuvent signifier, dans les comédies d'Aristophane, onze navires; pourquoi donc

trois rames ne signifieraient-elles pas, dans les statuts génois, trois rameurs? » Je me croyais soumis, et voici que de nouveau je m'insurge. N'y a-t-il pas en effet sujet de s'insurger quand il faut, pour se mettre d'accord avec la critique, supposer que des marins ont, pendant plus de vingt siècles, cheminé sans l'apercevoir à côté de la solution que le premier batelier venu eût trouvée?

Passons outre! Si nous ne savons pas exactement de quelle façon les rameurs de l'antiquité et ceux du moyen âge étaient assis, nous savons du moins comment on les gouvernait. La pitance fournie par l'État était maigre; le régime de nos bagnes en peut donner encore aujourd'hui une idée. Les rameurs athéniens n'auraient pas résisté aux fatigues de la vogue, s'ils ne s'étaient procuré sur tous les marchés du rivage un supplément indispensable à la ration de farine et d'huile que leur distribuaient les triérarques de la république. Les forçats des princes de la chrétienté achetaient ce supplément à la taverne de l'argousin; Athènes accordait du vin à ses chiourmes; les nôtres n'en recevaient que par exception. « Le vin, nous apprend le capitaine Pantero Pantera, porte des fumées et des vapeurs à la tête; ces fumées étourdissent le rameur et lui enlèvent ses forces. Au lieu de vin, il est préférable de distribuer à la chiourme un peu de biscuit, de

l'huile et du vinaigre. » Ce sont là les encouragements; voyons la discipline.

« Où naît l'Indien, nous dit un proverbe tagal dont j'ai souvent vu faire l'application à Manille, pousse aussi le rotin. » Les chiourmes asiatiques se recrutaient sur des rivages où le rotin non plus ne manquait pas. Les thètes et les métèques qui composaient en majeure partie les équipages de la flotte athénienne auraient mal supporté le traitement dont s'accommodaient les Phéniciens et dont s'accommodent encore les fellahs de l'Égypte. Ceci est affaire de race et d'habitude. Sur les galères du roi de France comme sur celles du pape, à une époque où l'on n'avait assurément nul souci de la dignité humaine, on recommandait expressément au comite « de bien se garder de battre la chiourme sans motif, surtout quand elle avait les rames en main » . Sans doute, remarquait-on, « la bastonnade fait travailler la chiourme avec plus d'énergie, mais il faut user de ce moyen avec discrétion et le réserver pour les cas extraordinaires. Mieux vaut encore caresser ses rameurs, les tenir allègres et joyeux. » Se souvient on de tout ce qui s'est dit à bord de nos navires, la première fois qu'il y a été question de supprimer les châtiments corporels? La discipline devait nécessairement périr, le service allait devenir impossible; on ne prévoyait qu'arrogance et

révolte, on ne présageait que navires à la côte. La cale, la bouline, les coups de corde ont cependant disparu, et leur suppression n'a fait tort qu'à la vieille réputation de turbulence du matelot. Traité en homme, le matelot a cessé de se conduire en brute; nous avons été agréablement surpris de le trouver soudain de composition plus facile. L'ordre et la méthode se sont introduits dans notre service le jour où la liane et la garcette n'ont plus été l'*ultima ratio* du quartier-maître. Quoi qu'il en soit, on ne peut nier que la marine antique ne demandât à ses équipages des efforts soutenus auxquels l'enthousiasme devait bien quelquefois faire défaut.

Nous n'avons plus de chiourmes; nous avons des chauffeurs. Ce dernier métier est presque aussi rude que l'autre. Les Arabes et les noirs sont seuls en état, dans certains parages, d'en endurer sans tomber et sans défaillir l'épouvantable supplice. Un de mes amis, le meilleur de mes amis, le capitaine de vaisseau Miquel de Riù, qui fut poëte à ses heures, a fort bien décrit, dans des vers qu'il ne destina jamais à voir le jour, le spectacle que présentent, à la mer, qu'offrent même, dès l'instant de l'appareillage, nos chambres de chauffe.

Lorsque le pont, comme la feuille,
Tremble sur son feu prisonnier;
Quand le chauffeur tout nu recueille
La lave de l'ardent foyer,

on a sous les yeux l'image d'un enfer en ébullition. La marine n'a connu qu'un âge d'or : c'est celui où le vent, habilement capté, se chargeait de toute la besogne. Cet âge d'or est compris entre deux siècles de fer : le siècle du forçat et le siècle du chauffeur. Plus nous avancerons dans l'étude de la marine antique, plus nous serons frappés des analogies qui existent entre le bâtiment mû par une machine et le navire que poussèrent autrefois sur l'eau les longues rangées de rames. Que la science ne se lasse pas ! Après nous avoir donné le fulmicoton, le picrate de potasse, la nitroglycérine et la dynamite, après avoir transformé la guerre au couteau, la guerre au canon, en ces attaques sournoises où la chimie joue un si grand rôle et qu'on a très-spirituellement nommées « une guerre d'apothicaire », la science a encore un devoir à remplir : il faut qu'elle nous affranchisse de la vapeur. Le ciel ce jour-là redeviendra bleu, et il n'y aura plus de damnés au fond de nos cales.

Que ce soit l'électricité ou la vapeur qui nous conduise, nous aurons toujours grand profit à consulter l'histoire. Revenons donc à la guerre du Pélo-

ponèse et reprenons-en le récit au point où nous l'avons laissé, c'est-à-dire à l'année 429 avant Jésus-Christ. L'histoire a un côté qui ne peut guère vieillir : c'est le côté humain. Le principe de la fixité des espèces préside en effet à nos manifestations morales non moins qu'à notre développement physique. Au propre et au figuré, l'homme du dix-neuvième siècle, cet homme qui dispose en souverain des forces de la nature, n'a pas beaucoup grandi; c'est à peine si nous lui trouverons, dans ses types les plus achevés, la taille de ses ancêtres. Dieu le fit, dès le début, de stature moyenne; petit il était, petit il est resté. S'il se hausse parfois jusqu'à des hauteurs qui semblaient devoir, par l'infirmité de sa nature, lui demeurer à jamais inaccessibles, il en faut remercier les saintes et glorieuses ivresses dont les grandes découvertes des trois derniers siècles ne l'ont pas tout à fait guéri. L'homme ne révèle son essence divine que lorsqu'il se dévoue; la fange qui s'oublie prouve par cela seul qu'il y a en elle autre chose que de la fange. Voilà pourquoi les champs de bataille ont de tout temps inspiré les poëtes, pourquoi l'instinct des peuples a consacré par un éternel souvenir les noms des guerriers morts pour la patrie. Ingrats envers les vivants, les Grecs ne marchandaient pas les honneurs aux héros, dès que ces héros avaient

traversé le Styx. Aussi la république d'Athènes a-t-elle toujours été bien servie. Être inscrit dans ses fastes était une bien autre gloire que d'être admis à la préséance dans ses fêtes. C'était par cette noble ambition surtout qu'Athènes tentait les courages et préparait aux générations futures des grands hommes. Plutarque, on le sait, et il est presque superflu de le rappeler, fut, aux jours difficiles de la république française, l'épée de chevet des capitaines improvisés qui nous sauvèrent. Sortis pour la plupart du rang, ces soldats de la veille n'auraient jamais aspiré au rôle important qu'ils ont joué, s'ils n'y avaient été provoqués par de généreux exemples.

CHAPITRE XI.

MITYLÈNE ET CORCYRE.

L'antiquité n'a pas toujours été juste envers les souverains; je crains qu'elle n'ait pas été beaucoup plus équitable vis-à-vis des démagogues. Périclès était mort dans la troisième année de la guerre du Péloponèse; après avoir hésité quelque temps entre Cléon et Nicias, la faveur du peuple passa tout entière à Cléon. Je me garderai bien de dire que Cléon fût un galant homme, le mot n'aurait peut-être pas eu de sens dans Athènes; mais en ne tenant compte que du témoignage de ses ennemis mêmes, — ce sont les seuls qui aient écrit son histoire, — on ne peut s'empêcher de reconnaître que le fougueux conseiller du peuple, le Paphlagonien de la comédie des *Chevaliers,* fut un homme entreprenant, souvent heureux dans ses entreprises et qui eut le suprême honneur de rencontrer la mort d'un soldat sur le champ de bataille. « Il n'était pas géné-

ral », dira-t-on. Quiconque apporte aux affaires de guerre son audace et sa volonté a le droit, quand les choses tournent bien, de s'attribuer le mérite du succès. Ce n'est pas là, — qu'on me passe le mot, car le mot est d'Aristophane, — « escamoter la marmite qu'un autre a fait bouillir ».

Il fallait, dans la république athénienne, « avoir été rameur avant de prétendre à tenir le gouvernail » ; pour être général, quand le suffrage du peuple vous avait élu, il suffisait de trouver, comme on le vit pendant toute la durée de la guerre civile au Mexique, « un sergent-major qui vous indiquât les sonneries» .—*Un sargento mayor que me indica los toques,* disait, m'a-t-on assuré, Ortega. Avant de commander les armées, Cléon prit sans hésitation le timon de l'État en main. Chaque jour on l'entendit « célébrer du haut du Pnyx la puissance d'Athènes et afficher un profond mépris pour celle de Lacédémone ». C'est ainsi que l'on donne du courage aux peuples. Le peuple athénien avait plus que jamais besoin qu'on lui en inspirât, car les circonstances devenaient critiques. La mort de Périclès devait être le signal des défections. La ville de Mitylène, dans l'île de Lesbos, leva la première l'étendard de la révolte. Un frémissement général se produit à l'instant dans l'Archipel. La diversion est des plus favorables à la cause de Sparte. Les Pélo-

ponésiens le comprennent; ils rassemblent dans l'isthme les deux tiers de leurs contingents et caressent déjà le projet d'attaquer Athènes par terre et par mer. Les vaisseaux seront traînés à travers l'isthme sur des rouleaux; on les fera passer ainsi du golfe de Corinthe dans le golfe d'Égine. L'escadre athénienne de Naupacte n'aura plus à surveiller qu'un port vide.

Ce sont de beaux projets; les Péloponésiens ont compté sans l'activité d'Athènes. Quarante vaisseaux athéniens sont déjà partis pour Lesbos, d'autres gardent l'Eubée, Potidée, Salamine. Sans détourner un seul navire de sa mission, la république trouve encore le moyen d'expédier cent trières devant l'isthme. Les citoyens, « la paille des citoyens », les métèques, se sont enrôlés en foule. Deux cent cinquante navires, montés par cinquante mille hommes au moins, occupent les eaux grecques et maintiennent dans le devoir les colonies de l'Asie ionienne. Au temps de leurs plus grands efforts, quand le continent n'avait qu'un maître, — et ce maître se nommait Napoléon, — les Anglais n'ont jamais mis plus de cent vingt mille marins ou soldats de marine sur pied. Toute proportion gardée, Athènes fit encore mieux. Le trésor de l'Acropole cependant peu à peu s'épuise. La solde élevée des rameurs, celle des hoplites qui reçoivent 1 fr. 80 c. par

jour, — 90 centimes pour l'hoplite, autant pour son valet, — ne permettront pas de soutenir longtemps cet immense armement. Quand on dépense près d'un million et demi de francs par mois et qu'on n'a que quatre millions de revenu annuel, on doit être impatient d'arriver à une solution. Aussi les Athéniens pressent-ils vivement Mitylène. Il leur a été facile de tenir en respect les Péloponésiens rassemblés dans l'isthme; ils ne peuvent empêcher Alcidas de se dérober avec quarante-deux vaisseaux à la vigilance de l'escadre de Naupacte. Alcidas fait le tour du Péloponèse, il touche à Myconi, il aborde à Délos, il s'arrête à Nicarie; quand il arrive au port d'Érythrée sur la côte de l'Asie Mineure, Mitylène est, depuis sept jours déjà, au pouvoir des Athéniens.

On comprend quels transports de joie cette nouvelle dut exciter dans Athènes. La défection des Mityléniens pouvait entraîner la perte de l'Ionie; en reprenant possession de Mitylène, la république recouvrait le gage de ses revenus. Que fera-t-on de ce peuple coupable, de ce peuple qui, désespérant d'être secouru par Sparte, vient de se rendre à discrétion? On en fera un exemple : tous les habitants de Mitylène en état de porter les armes seront immolés sans merci; les femmes et les enfants seuls seront épargnés, on leur réserve pour lot

l'esclavage. Tel est l'arrêt qu'à la voix de Cléon, tonnant du haut du Pnyx, six mille mains levées en l'air ont prononcé. Les alliés chancelants apprendront ainsi ce qu'on risque à trahir Athènes. Une trière part à l'instant du Pirée pour porter à Pachès, le commandant de la flotte athénienne, l'ordre d'exécuter sans délai la sentence populaire. Que de sang va couler! Le peuple d'Athènes ne s'est pas fait un juste tableau de cette scène d'extermination. Il a commandé de tuer, mais voilà que maintenant son esprit mobile évoque les milliers de victimes dont les cadavres vont s'entasser sur les places publiques ou rouler tout sanglants à la mer, les blessés qu'il faudra poursuivre et achever, les cris déchirants dont les vents apporteront l'écho jusqu'aux rivages de l'Attique. C'en est trop; le peuple ne peut supporter plus longtemps l'obsession de pareils fantômes; le vieux Démos a peur, le vieux Démos se repent. Qui donc lui a donné le funeste conseil? Qui a osé abuser d'un transport passager? Que Cléon ne se montre pas à ses auditeurs subitement attendris; sa vie ne tiendrait qu'à un fil.

Les amis des Mityléniens provoquent une seconde assemblée; six mille mains cette fois se lèvent pour la clémence. Courez au Pirée, équipez vite une nouvelle trière! qu'elle parte sur-le-champ,

qu'elle vogue sans relâche! Elle arrivera peut-être à temps pour contremander le massacre; la première trière n'a que vingt-quatre heures d'avance. Vingt-quatre heures ne se regagnent pas aisément sur une traversée de quatre ou cinq jours. A la voile, c'eût été simplement impossible; le temps heureusement reste calme, et les rameurs font bravement leur devoir. On leur a dit que du zèle qu'ils vont déployer, de la vigueur que le ciel a mise dans leurs bras, dépend le salut de toute une ville. Aussi ne quittent-ils pas un instant l'aviron. Lorsque l'heure est venue de restaurer leurs forces par un frugal repas, ils ne se dessaisissent pas pour cela de la rame; d'une main ils pétrissent leur ration de farine dans l'huile, de l'autre ils font encore avancer la galère. La nuit, ils se sont entendus pour « voguer par quartier » ; c'est-à-dire qu'une partie de la chiourme demeure alors couchée entre les bancs, tandis que l'autre, rangée sur le tiers ou sur la moitié des rames, maintient la trière en route et ne cesse pas de lui imprimer une certaine vitesse. On ne peut dire qu'il y ait joute entre les deux galères, car l'équipage qui porte l'ordre impitoyable ne met probablement pas grande hâte ni grand enthousiasme à remplir sa mission. L'avance néanmoins est trop forte, la trière de miséricorde aura vogué en vain; deux

jours, trois jours se passent, la mer est restée déserte.

La vigie de Mitylène cependant ne cesse pas d'explorer des yeux l'horizon; car Pachès a demandé et Pachès attend des ordres; tout un peuple à ses pieds, dans l'angoisse et les larmes, partage son attente. Une trière se montre enfin du côté de l'ouest; elle grossit, approche; elle a doublé le cap méridional de Lesbos; quelques coups d'aviron encore, elle donnera dans le port. Ses rames battent l'eau lentement et presque à regret. Cette allure mélancolique ne présage rien de bon aux Mityléniens. Pachès, fils d'Épicure, lit le fatal décret; son visage a pâli. Le commandant de la flotte athénienne est tenté de maudire en ce moment sa victoire. On peut à la légère ordonner un massacre; il est plus dur de l'exécuter. Pendant que Pachès hésite, pendant qu'il supplie les dieux de réserver à d'autres l'horrible tâche, des cris partent du port : « Un navire! un navire! » Les dieux n'ont pas été sourds; la seconde trière aborde au rivage. Pachès n'aura point de sang à verser! Le peuple ne lui prescrit plus que de raser les fortifications qui ont arrêté pendant près d'un an ses hoplites et d'envoyer au Pirée la flotte confisquée de Mitylène.

« Si l'on m'ouvrait le cœur, disait Nelson avant

Aboukir, on y lirait ces mots : *Je n'ai pas de frégates !* Toute armée navale en effet qui ne peut s'éclairer au loin est une armée compromise, si elle tient à éviter l'ennemi, une armée égarée, si elle le cherche. Les Athéniens, plus sages sous ce rapport que les Anglais, n'avaient pas laissé partir leur amiral sans lui donner le moyen de s'entourer de vedettes. Ils avaient attaché à la flotte de Pachès deux yachts, le *Paralo* et la *Salaminienne.* Généralement employés à transporter les offrandes et les théories sacrées à Délos, ces deux yachts possédaient une marche rapide et des équipages de choix. Ils étaient donc éminemment propres, aussi propres que le sont de nos jours le *Desaix* et l'*Hirondelle,* à remplir l'office important d'éclaireurs. Les Péloponésiens côtoyaient, sans trop savoir à quel parti s'arrêter, le golfe de Smyrne, ils contournaient la presqu'île de Vourla; le *Paralos* et la *Salaminienne* finirent par les découvrir au mouillage d'Éphèse. Ce fut une grande surprise et un grand effroi parmi les Péloponésiens quand ils virent ainsi leur présence sur la côte asiatique éventée. En débarquant sur l'île de Walcheren en 1809, les Anglais donnèrent à nos vaisseaux le courage de franchir les bancs périlleux de l'Escaut et de remonter ce fleuve jusque sous les murs d'Anvers. L'empereur en reçut la nouvelle peu de jours

après la bataille de Wagram, et ne put s'empêcher d'observer en souriant que l'approche de l'ennemi avait eu sur l'esprit de ses amiraux plus de puissance que n'en eurent jamais ses ordres. Alcidas montrait, depuis son départ de Corinthe, une répugnance des plus prononcées pour la haute mer; nul navarque ne s'était jusqu'alors accroché avec plus de ténacité à la côte. Quand les éclaireurs athéniens, paraissant devant Éphèse, lui firent craindre d'avoir bientôt toute la flotte de Pachès sur les bras, il se lança sans hésitation au large; la flotte du Péloponèse fit directement route de la rade d'Éphèse vers la pointe méridionale de l'Eubée.

Les Athéniens ne soupçonnaient de la part d'Alcidas ni tant de résolution à braver la tempête, ni tant de timidité à les affronter; ils continuèrent donc de chercher les Péloponésiens sur la côte d'Asie, poussèrent jusqu'à Pathmos, et, ne rencontrant nulle part les forces que leur avaient signalées le *Paralos* et la *Salaminienne,* ils revinrent jeter l'ancre devant Mitylène. Pendant ce temps les quarante-deux vaisseaux d'Alcidas erraient dispersés en vue de la Crète, et faisaient le pénible essai d'une navigation à laquelle nulle épreuve ne les avait encore préparés. Ils réussirent enfin à se rallier, battus de l'orage, sur les côtes de l'Élide. Le

port de Cyllène, aujourd'hui Clarentza, les reçut et leur permit de procéder aux réparations nécessaires. C'est là que les rejoignirent treize trières de Leucade et d'Ambracie, qui leur furent amenées par Brasidas, fils de Tellis. Nous avons déjà rencontré Brasidas au siége de Modon et au combat de Naupacte; il était à Naupacte un des conseillers de Cnémos. La pratique de la mer ne fut pas généralement le fait des montagnards nourris sur les bords de l'Eurotas; mais comme les brigadiers embarqués pour l'Égypte en 1798, comme les aides de camp de l'empereur placés aux côtés de Villeneuve en 1804, les représentants des éphores apportaient leur force morale sur la flotte du Péloponèse, et cette force consistait surtout dans la ferme croyance que rien n'était impossible à des Spartiates. Brasidas secoua l'apathie du nouveau navarque à peine remis des émotions de sa longue traversée. On avait sous la main cinquante-trois vaisseaux de guerre. Pourquoi ne se portait-on pas immédiatement sur Corcyre? Alcidas se laissa convaincre. Il partit de Cyllène et conduisit sa flotte à la hauteur du promontoire Leucimne. Les Corcyréens ne s'attendaient pas à pareille visite. Confiants dans l'alliance d'Athènes et dans la suprématie navale de leur puissante alliée, ils savouraient en paix les douceurs d'une démocratie triomphante. Leur sur

prise n'eut d'égale que leur émotion. Ils armèrent à la hâte soixante vaisseaux qui reposaient, dégarnis de leurs agrès, dans le port, et ils les envoyèrent, au fur et à mesure qu'on en complétait l'équipement, à la rencontre de l'ennemi.

A la façon dont cette flotte mal exercée encore se présenta au combat, les Péloponésiens reconnurent sans peine qu'elle était peu à craindre. Ils se contentèrent de lui opposer vingt vaisseaux, et gardèrent le gros de leurs forces, — trente-trois trières, — pour faire face à dix vaisseaux athéniens accourus le jour même de Naupacte. Qui donc avait appelé si opportunément cette escadre, passée du commandement de Phormion sous celui de Conon d'abord, de Nicostratos ensuite? La *Salaminienne* et le *Paralos,* en devançant l'ennemi, en criant aux armes quand tout dormait à Naupacte, sauvèrent la démocratie compromise à Corcyre. Semblables à deux limiers dont le nez a flairé la bête, les deux yachts avaient retrouvé les traces d'Alcidas, et depuis lors ils ne cessaient pas de le suivre à la piste. Ils étaient là prêts à combattre, avec les dix vaisseaux qu'ils venaient d'arracher à une périlleuse somnolence, voltigeant sur les flancs de l'ennemi, profitant habilement de leur marche supérieure pour l'inquiéter sans se laisser saisir. La vitesse a été de tout temps d'un grand poids

dans les affaires navales. Voyez d'ailleurs le peu que vaut le nombre en regard de l'instruction et de la discipline! Sur leurs soixante vaisseaux, les Corcyréens en perdirent treize; avec leurs douze trières, les Athéniens tinrent toute la flotte péloponésienne en échec. Alcidas et Brasidas firent de vains efforts pour les entamer; les Athéniens, tout en reculant, ne cessèrent pas un instant de présenter la proue à l'ennemi. Ce furent eux qui sauvèrent, par leur bonne contenance, la flotte démoralisée de Corcyre. Pas un navire de cette misérable flotte n'eût, sans la diversion des Athéniens, regagné le port. Deux vaisseaux transfuges avaient déjà passé à l'ennemi; sur les autres on s'injuriait, on se battait, on se disputait les rames. Les Péloponésiens auraient eu beau jeu au milieu de ce tumulte, mais ils n'avançaient qu'avec une extrême prudence, car les Athéniens étaient là, et Brasidas lui-même se souvenait de Naupacte.

J'ignore quel procédé employaient les anciens pour voguer en arrière, « pour donner une bonne scie », suivant l'expression consacrée au dix-septième siècle. Tout ce que je sais, grâce aux fidèles et minutieux rapports de Thucydide, c'est que les trières athéniennes « sciaient » souvent. Ce procédé d'évolution était trop bien entré dans les habitudes de la marine grecque pour que nous puissions sup-

poser un instant qu'il y eût difficulté, embarras quelconque à l'employer. On ne fit pas, au cours du seizième et du dix-septième siècle, un moins fréquent usage de la scie sur nos galères royales. Trois hommes de chaque banc passaient alors par-dessous les rames; ils se tenaient debout, le visage tourné vers la proue, la main droite sur la poignée de leur aviron, attendant, pour plonger l'aviron dans l'eau, le signal du comite. Parfois aussi une portion des rameurs se bornait à faire volte-face pendant que l'autre portion de la vogue faisait courir les bancs de l'avant à l'arrière. Avait-on l'intention de faire tourner la galère « à la droite ou à la senestre » ? on armait la scie d'un côté, la vogue de l'autre. Toutes ces manœuvres n'ont rien que de très-compréhensible; ajoutons que, dans le combat, elles sont indispensables. Il est évident que, dès les premières luttes, il a fallu songer à renverser le mouvement des rames, de la même façon que nous renversons aujourd'hui le mouvement de nos machines. Comment cependant opérer un tel renversement, s'il faut pour cela mettre en branle tout un échafaudage de thranites, de zygites et de thalamites? Dieu me garde de vouloir contester en quoi que ce soit l'habileté des « derrières usés », — c'est ainsi, paraît-il, que s'appelaient entre eux « les vieux Agamemnons », les *old tars* de

la république athénienne; — j'ai peine à croire toutefois qu'ils eussent accompli, sans engager et sans mêler leurs rames, un pareil tour de force.

Étagés sur trois rangs, comme le prescrit la critique moderne, ou partagés, comme le voulait le capitaine Barras de la Penne, en trois quartiers, les rameurs athéniens avaient habilement manœuvré devant Corcyre. La nuit seule mit fin au combat. Les Péloponésiens étaient incontestablement les vainqueurs; ils ne se hasardèrent pas néanmoins à débarquer sous les murs de la ville; ils allèrent, suivant leur invariable coutume, ravager la campagne. C'était toujours aux oliviers et aux vignes qu'on s'en prenait alors quand on n'osait pas s'approcher des murailles. Gardons-nous donc de nous étonner si l'auteur des *Acharniens* a trouvé bon de faire plaider la cause de la paix par les populations rurales de l'Attique. Sur les rivages de Corcyre cependant les Péloponésiens étaient moins rassurés que dans la plaine d'Athènes. La flotte, dont l'apparition suffisait pour jeter le trouble dans leurs rangs, ne serait pas venue les chercher au milieu des vergers d'Acharné; il était à craindre qu'elle n'apparût, d'un instant à l'autre, devant le cap Leucimne. En effet, des signaux d'alarme ne tardèrent pas à rappeler au rivage les colonnes mobiles qui portaient partout le fer et le feu.

Soixante vaisseaux athéniens s'avançaient de Leucade sous les ordres d'Eurymédon, fils de Théoclès. Les Péloponésiens ne les attendirent pas. Le continent même ne leur parut point un asile assez sûr; ils s'y trouvaient trop près de l'ennemi. De quel ascendant jouissait à cette époque la marine d'Athènes! L'Angleterre seule, quand elle nous avait pour ennemis, en a possédé un semblable. Aussi, plus qu'à nous encore, lui appartient-il peut-être de lire dans les vicissitudes de la marine athénienne une leçon.

Puisque les Péloponésiens se croyaient en danger dans les ports de l'Acarnanie, où se jugeraient-ils suffisamment abrités? Dans le golfe de Corinthe, au fond du golfe de Crissa; pas ailleurs! Pour arriver à Corinthe, à Sycione, il fallait de toute nécessité passer au large de la presqu'île de Leucade, car Sainte-Maure alors n'était pas une île; des alluvions récentes l'avaient jointe à la terre ferme par une étroite langue de sable qui s'est, à diverses reprises, rompue et reformée. Plutôt que de s'exposer à être aperçus dans leur mouvement de retraite par les éclaireurs d'Eurymédon, les Lacédémoniens entreprirent la pénible tâche de tirer leurs vaisseaux à travers l'isthme sablonneux qui leur faisait obstacle. Ils purent ainsi se glisser nuitamment le long de la côte et passer sans crainte

devant Naupacte en ce moment dégarnie. Le golfe de Crissa cacha bientôt leur honte et déroba aux attaques des Athéniens leurs trières.

Qu'étaient, se demandera-t-on, venus faire Alcidas et Brasidas à Corcyre? Ils étaient venus encourager les menées du parti oligarchique. L'arrivée d'Eurymédon, la retraite des vaisseaux du Péloponèse rendaient à la démocratie un instant menacée le pouvoir absolu. On sait si les heures qui suivent les heures d'effroi sont des heures de clémence. La démocratie corcyréenne s'était crue perdue; sept jours de massacres noyèrent dans le sang le souvenir des terreurs qu'elle avait éprouvées. La campagne de Corcyre succédant à l'inconcevable abandon de Mitylène a laissé sur l'écusson de Sparte une tache ineffaçable. Corcyre et Quiberon, voilà deux expéditions qui se répondent à travers les siècles, et, disons-le, deux expéditions qui se valent. Le sang des Spartiates non plus n'avait pas coulé; l'honneur de Sparte coulait par tous les pores.

CHAPITRE XII.

LE SIÉGE DE PYLOS.

Tout cédait aux armes d'Athènes ; les dieux, par malheur, ne restèrent pas neutres. Le peste fondit une seconde fois sur l'Attique. Quatre mille quatre cents hoplites et trois cents cavaliers, une partie notable de la population, furent moissonnés dans le cours de l'hiver. L'été venu, Athènes se releva, bien affaiblie sans doute, mais non pas épuisée par ce nouvel assaut. Déjà la République préludait en Sicile par des escarmouches à la grande expédition que devait quelques années plus tard conseiller Alcibiade ; dans l'Étolie, elle cherchait à frayer un chemin à ses troupes jusqu'aux plaines verdoyantes de la Phocide. Toutes ces opérations, marquées par des succès divers, n'aboutissaient qu'à des résultats insignifiants, quand un général, « égayé par le vin », et peu disposé à prendre mélancoliquement les revers qu'il venait d'essuyer en

Étolie, eut une inspiration heureuse. Ce général portait un nom que l'avenir devait se charger d'illustrer : il s'appelait Démosthène, comme le grand orateur qui garde encore la palme de l'éloquence. Fils d'Alcisthène, il guerroyait sur le continent contre les Ambraciotes, pendant que Nicias, fils de Nicératos, opérait contre la Béotie et contre les îles réfractaires. Jamais généraux ne montrèrent humeur plus différente. Les Athéniens auraient fait choix de Démocrite et d'Héraclite pour commander leurs armées qu'ils n'auraient pas mis en présence deux caractères d'une opposition plus tranchée. Démosthène semble avoir été une sorte de Vendôme, joyeux compagnon que la défaite n'ahurissait pas, roseau flexible qui pliait sans se rompre et qu'on vit toujours se redresser sous l'orage, que l'orage vînt du Pnyx ou des sommets neigeux du Parnasse. Nicias avait les vertus et les tristesses prophétiques d'un Catinat. C'était un honnête homme, un citoyen pieux, un soldat énergique; tout ce qu'il y avait de respectable dans Athènes mettait en lui, depuis la mort de Périclès, son espoir. Ne donnant rien au hasard, Nicias pouvait se vanter d'avoir en toute occasion réussi ; seulement les occasions de réussir, il les cherchait peu, il les fuyait plutôt, content d'une médiocre gloire et craignant plus que de raison peut-être de com-

promettre dans quelque aventure la renommée qu'il s'était acquise. Démosthène au contraire engageait constamment un nouvel enjeu ; qu'il perdît ou qu'il gagnât, on était assuré de le retrouver promptement aux prises avec la fortune. Ce fut du sein même de l'adversité que cet esprit fécond fit jaillir une idée qui eut, on le verra, les conséquences les plus merveilleuses. Démosthène, ce jour-là, si l'on veut bien nous permettre de faire encore un emprunt au poëte qui mettait son plaisir à ravager toutes les gloires d'Athènes, but réellement « le coup du bon génie ».

Les flottes de Périclès n'avaient qu'égratigné d'un ongle impuissant le territoire du Péloponèse ; le hardi collègue de Nicias conçut la pensée de traiter le Péloponèse comme les Péloponésiens traitaient chaque année l'Attique. Pour mettre ce plan à exécution, il fallait avant tout prendre son point d'appui sur le sol même qu'on se proposait de dévaster ; il fallait trouver, en un mot, à portée des côtes de la Laconie ce que les Anglais ont trouvé à proximité des côtes espagnoles, un Gibraltar inaccessible par terre aux armées ennemies, un Gibraltar accompagné d'une darse qui pût contenir et défendre, hiver comme été, les flottes athéniennes de la tempête. Cherchez sur les cartes que nous possédons aujourd'hui de la Morée un

point stratégique qui réponde à ces conditions; vous n'en rencontrerez pas d'autre que celui que découvrit le fils d'Alcisthène sur la frontière de la Messénie, à soixante-quinze kilomètres environ de Sparte. Il existe, en effet, au fond du vaste bassin où s'abîmèrent, le 20 octobre 1827, les vaisseaux d'Ibrahim-Pacha, écrasés par le feu des escadres chrétiennes, un massif abrupt d'une hauteur de cent trente-sept mètres environ. Ce massif est séparé par une passe étroite de la pointe septentrionale de l'île Sphactérie; il affecte lui-même les abords malaisés d'une île, car si l'une de ses faces surplombe la mer Ionienne, l'autre surgit du sein d'un immense étang, — l'étang de Dagh-Liani, — qui fut peut-être, au temps d'Homère, quand des apports de sable ne l'avaient pas encore séparé de la baie de Navarin et ne le sollicitaient pas à s'extravaser sur une vaste étendue, l'asile où s'abritaient les nefs du vieux Nestor, le port renommé de Pylos. L'extrémité méridionale de cette presqu'île rocheuse a pour fossé, nous venons de le dire, la passe de Sphactérie qui la ceint tout entière; l'autre extrémité est gardée par un enfoncement où vient s'engouffrer la mer du large, havre étroit dans lequel, par parenthèse, j'ai failli en 1831 me noyer. Bien que le massif soit aujourd'hui abordable par deux langues de

sable, — un seul cordon le réunissait autrefois au continent, — la position n'en est moins restée à peu près inexpugnable. Les Vénitiens, quand ils conquirent en 1687 le Péloponèse, s'établirent sur cette péninsule et en couronnèrent le sommet d'un château fort — Paleo-Castro. — Ibrahim-Pacha, en 1825, fit aisément tomber le fort de Navarin et l'île de Sphactérie au pouvoir de ses réguliers; il ne dut qu'à la famine la conquête de Paleo-Castro. C'est là que Démosthène voulut asseoir le nid d'aigle qu'il comptait donner en garde aux Messéniens, pour que ces ennemis irréconciliables de Sparte pussent, comme d'un nouveau mont Ithome, fondre, au retour de chaque printemps, sur les fertiles campagnes qui s'étendent à la base du mont Taygète.

Le fils d'Alcisthène n'exerçait pas à cette époque de commandement direct; une expédition heureuse, entreprise de concert avec les Acarnanes, venait à peine de le remettre en crédit; le peuple d'Athènes ne l'en autorisa pas moins, sur sa demande, à disposer de la flotte d'Eurymédon qui, après s'être ravitaillée au Pirée, retournait à Corcyre. Dès que cette flotte parut en vue des côtes du Péloponèse, Démosthène accourut, exhiba ses pouvoirs et entraîna les vaisseaux d'Eurymédon à Pylos. Si la mer eût été en ce moment navigable, Eury-

médon n'eût probablement pas tardé à continuer sa route, car le dessein de Démosthène lui semblait complétement dénué de raison. Les officiers inférieurs de l'armée, les taxiarques, n'accordaient pas à ce projet bizarre plus de sympathie. Par bonheur, le vent contraire retint Eurymédon, et Démosthène employa bien le temps de cette relâche forcée. Sa gaieté communicative lui recruta des partisans parmi les matelots et parmi les soldats. On se mit au travail, et, avant qu'Eurymédon pût reprendre la mer, une enceinte de pierres brutes assemblées sans ciment avait garni la face de la presqu'île qui regarde la terre ferme. Ce fut l'affaire de six jours. Démosthène se déclara prêt à garder cette ébauche d'ouvrage avec cinq vaisseaux ; Eurymédon consentit à les lui laisser.

Démosthène n'avait pas exagéré l'importance du poste avancé qu'il attachait, épine irritante, au flanc de la Laconie. Cette simple menace dégagea subitement l'Attique dévastée en ce moment par les Péloponésiens. Sparte n'eut plus qu'une pensée : reconquérir l'aride rocher de Pylos. Sa flotte portée au chiffre de soixante vaisseaux, son armée ramenée précipitamment de la plaine d'Athènes, elle voulut tout consacrer à cette entreprise. Démosthène prévit-il jamais un tel déploiement de forces ? Il est jusqu'à un certain point permis d'en douter. Le

joyeux général ne perdit pas cependant la tête. Les galères furent tirées à terre, et on les entoura d'une forte palissade ; n'ayant plus à défendre leurs navires, les équipages doubleraient le chiffre de la garnison. Le difficile était d'armer ces rameurs dont on prétendait faire des hoplites; deux corsaires messéniens arrivèrent fort à propos à Pylos. On leur prit toutes les armes qu'ils avaient à bord, et, à défaut de boucliers de cuir ou de métal, on en fabriqua d'osier. Le côté de la presqu'île qui tenait au continent se trouva ainsi suffisamment garni. Quant aux falaises qui regardent la haute mer, elles se défendaient d'elles-mêmes; Démosthène s'y posta toutefois avec soixante hoplites.

Les Lacédémoniens s'étaient répandus tout autour de la baie, mais leurs troupes se seraient en vain déployées sur ce rivage beaucoup trop éloigné de Pylos ; elles n'y auraient été d'aucun secours pour la flotte. Si l'on voulait fournir un point d'appui aux vaisseaux qui viendraient assaillir Pylos, il fallait occuper l'île de Sphactérie. Cette île étroite et longue forme en effet, à elle seule, tout un côté de la rade dont le vaste bassin eût, sans qu'elles s'y pressassent, reçu et abrité les escadres de la Grèce entière. Les Lacédémoniens débarquèrent sur Sphactérie quatre cent vingt hoplites, c'est-à-dire quatre cent vingt chevaliers, la meilleure

noblesse de Sparte. Pas de chevaliers sans valets; les hoplites emmenèrent avec eux leurs ilotes. Les ilotes, on le sait, si braves qu'ils pussent être, ne comptaient pas; aussi eût-il mieux valu ne compromettre que des ilotes dans ce débarquement imprudent. Mal assurée de la domination de la mer, Sparte, en plaçant ses hoplites dans une île, les mettait, si les choses tournaient mal, à la merci d'Athènes.

Pour le moment, la flotte athénienne n'était pas à craindre, puisqu'elle avait poursuivi son chemin vers Corcyre et qu'il lui était même prescrit de pousser jusqu'en Sicile. Démosthène, par malheur, réussit à faire passer un messager à travers les lignes ennemies. Eurymédon fut ainsi avisé du péril que courait son collègue. Il se hâta de revenir sur ses pas, blâmant intérieurement la téméraire entreprise de Démosthène et se demandant avec inquiétude s'il n'arriverait pas trop tard pour prévenir une catastrophe. Les Lacédémoniens étaient lents à prendre un parti; dans tous leurs mouvements de guerre, on sentait généralement le guerrier pesamment armé qui se heurte aux obstacles, comptant sur sa force pour les renverser, et qui n'agit pas par ces coups soudains, inattendus, propres aux troupes légères. Ici cependant le danger d'une intervention de la flotte athénienne était trop

imminent pour ne pas peser sur les déterminations des généraux spartiates. Il fut décidé qu'on donnerait sur-le-champ l'assaut. La largeur de l'isthme limitait d'une façon irrémédiable l'étendue du front de bataille. On avait sous la main des forces considérables, on ne pouvait, quoi qu'on fît, les mettre en ligne ; il fallut se résigner à charger par échelons. On chargea ainsi tout un jour ; on reprit avec une nouvelle vigueur le lendemain. Pas une palissade ne céda, pas un pouce de terrain ne fut conquis. La flotte des Péloponésiens, pendant ce temps, agissait de son côté ; mais ne trouvant nulle part une rive accessible, elle en était réduite à lancer de loin ses traits. Était-ce par une démonstration aussi insignifiante que la flotte prétendait seconder l'armée ? On nous a plus d'une fois posé la même question devant Sébastopol. Brasidas s'indignait. Transporté sur un élément qu'il ne connaissait guère, le vaillant hoplite ne pouvait se figurer qu'avec de l'audace on n'eût pas raison de tout, de la mer et des vagues, aussi bien que des boulevards d'une ville ou des bataillons hérissés de fer de l'ennemi. « Les pilotes craignaient de briser leurs vaisseaux ! Et quand ils les briseraient ! Où serait le grand mal ? Fallait-il ménager le bois, quand on prodiguait les hommes ? Qu'on s'échoue ! qu'on débarque de façon ou d'autre, et qu'on sai-

sisse enfin corps à corps ces Athéniens ! » Ainsi parlait Bonaparte en Égypte quand il se fit jeter sans escorte, seul avec quelques officiers, sur la plage blanche d'écume du Marabout. Les hoplites ne veulent jamais écouter la voix quelquefois bonne conseillère des marins. Bonaparte faillit tomber aux mains des cavaliers arabes, pour avoir violenté la conscience émue de Brueys ; Brasidas n'échappa que par miracle à la mort ou à la captivité. Son pilote obéit quand le devoir d'un pilote judicieux était, en cette occasion, de résister.

D'un vigoureux effort la trière est portée en avant. La plage la reçoit et la plage la rejette. Pendant que, rudement secoué par la lame qui déferle, le vaisseau sacrifié talonne sur le fond dur, on apporte la planche de débarquement. Les matelots l'ont lancée à terre ; il leur faut employer toute la vigueur de leurs bras pour en maintenir une des extrémités sur la proue, l'autre sur le rivage. Le sable se creuse et fuit sous l'extrémité qui cherche à s'y appuyer, entraîné par le retrait de la vague. Brasidas veut être le premier à passer sur ce pont branlant. Il s'élance ; une grêle de javelots l'a frappé de toutes parts. Plus heureux que l'amiral Howard qui se noya, le 25 avril 1513, dans une tentative pareille au Conquet, le valeureux Spartiate s'affaisse en arrière et tombe, criblé de bles-

sures, entre les bras de ses compagnons. Sa main défaillante laisse échapper le bouclier qui le couvre, et ce trophée, — le bouclier d'un brave entre les braves, porté par les flots à la côte, est recueilli avec un juste orgueil par les Athéniens.

CHAPITRE XIII.

LA CAPITULATION DE SPHACTÉRIE.

La double attaque tentée contre Pylos se terminait par un insuccès. Les Lacédémoniens auraient dû, sans perdre un instant, opérer leur retraite; un esprit de vertige les retint sur la rade où ils ne pouvaient se flatter de demeurer plus longtemps les maîtres. Quarante voiles athéniennes sont déjà réunies sous l'île de Prodano, île déserte bien connue des croiseurs qui bloquèrent durant plusieurs mois la flotte d'Ibrahim, rocher d'un ou deux milles de tour que quelques lieues à peine séparent de Pylos et de Sphactérie. Les quarante voiles font partie de l'escadre qu'Eurymédon a conduite à Corcyre; Eurymédon les a ramenées en toute hâte sur la côte de la Messénie pour répondre à l'appel pressant de Démosthène. Elles sont arrivées de nuit et attendent la lumière du jour pour préparer leur attaque. Le jour venu, elles pénè-

trent dans la baie par la grande passe. Les vaisseaux de Sparte sont rangés tout au fond de la rade, adossés à la plage, la proue en avant. Que pourra contre l'impétuosité de « la guêpe attique » cet ordre défensif? Cinq vaisseaux péloponésiens sont enlevés en quelques minutes ; les autres, intimidés, reculent jusqu'à la côte. La proximité du rivage devient une tentation trop forte en ce moment d'effroi; des équipages entiers abandonnent leurs navires. Du haut de leurs trières, les Athéniens ont jeté les grappins sur ces épaves ; ils les remorquent au large, s'excitant mutuellement, avec de grands cris de victoire; mais l'armée du Péloponèse a vu le danger : c'est sa flotte qu'on entraîne, c'est le pont jeté entre Sphactérie et le continent qui s'effondre. Elle accourt de toutes parts, elle se porte en masse au rivage; généraux, polémarques, lochages, pentécontères, énomotarques, taxiarques, surites, peltastes, hamippes, archers, frondeurs, lithoboles, tout s'en mêle. Il faut sauver les vaisseaux, ou les quatre cent vingt hoplites, enfermés dans Sphactérie, sont perdus ! La plage en ce moment ressemble à une fourmilière. Animés par la vue de l'ennemi, par la pensée présente à leurs yeux du péril, les soldats entrent tout armés dans la mer. On les voit saisir les trières des deux mains, les tirer à eux, s'atteler à cette rude besogne en

longues files, pendant que les Athéniens font, de leur côté, force de rames. On se dispute, on s'arrache les vaisseaux, comme aux plaines de Troie on s'arracha jadis le cadavre de Patrocle ou celui d'Hector. Le tumulte est affreux, la mer se teint de sang et bouillonne à la fois sous les rames qui la battent à coups précipités et sous les traits qui obscurcissent l'air. Les injures, les cris, les menaces qui s'échangent, les javelines qui se heurtent, les cuirasses qui se froissent, les boucliers qui résonnent avec un bruit sourd sous les coups, ébranlent l'atmosphère et vont éveiller de lointains échos jusque dans l'enceinte de Pylos et dans le camp de Sphactérie. C'est le fracas de la mêlée antique, fracas plus émouvant, plus terrible peut-être, dans la rumeur confuse de tous ses déchirements, que ne le sera plus tard sur nos champs de bataille modernes le long et solennel roulement de l'artillerie. Impuissants témoins de la lutte à laquelle il leur est interdit de prendre part et qui va, en quelques instants, décider de leur sort, les soldats de Démosthène et les hoplites d'Épitadas — c'est Épitadas qui commande à Sphactérie les Lacédémoniens — contemplent avec stupeur ce spectacle. Soudain tout se tait; les combattants se sont séparés. Les Lacédémoniens restent en possession de leur flotte; les Athéniens ont la possession de la mer.

Que sert aux Lacédémoniens une flotte qui n'osera plus se détacher du rivage? Les hoplites de Sphactérie en seront-ils moins séparés de l'armée? Athènes en sera-t-elle moins libre de les tenir, à dater de ce jour, sous bonne garde? Les hoplites de Sparte lui appartiennent, aujourd'hui qu'elle les a renfermés dans leur île, presque aussi sûrement que si elle les tenait prisonniers dans l'enceinte fortifiée de l'Acropole.

Quel deuil et quelle émotion dans Sparte, quand la lugubre nouvelle y fut portée! La consternation ne fut pas plus grande au sein des cours chrétiennes lorsqu'on apprit, en 1396, la sanglante défaite de Nicopolis. Sparte sacrifiait sans hésiter ses enfants à la gloire de la patrie; elle voulait qu'ils mourussent, et mourussent sans murmure, dès qu'elle l'avait ordonné; mais elle savait ce que valaient de tels hommes. C'était un nouveau sacrifice des Thermopyles que le sort injurieux lui demandait; son cœur, si ferme qu'il pût être, saignait à cette pensée. Pour quatre cent vingt Spartiates, Sparte aurait donné toute une armée d'ilotes et d'auxiliaires. Elle n'avait en ce moment rien de plus précieux que sa flotte; elle l'offrit. Elle offrit ses soixante vaisseaux longs et, avec ces vaisseaux, les navires qu'on trouverait rassemblés dans les ports de la Laconie. Elle renonçait à la

mer ; la mer était le domaine d'Athènes ; qu'Athènes la gardât, mais qu'Athènes lui rendît au moins ses enfants !

Athènes ne trouva pas la rançon suffisante. Elle était retombée sous le joug de Cléon. Honteux du subit accès de clémence qui avait sauvé Mitylène, le vieux Démos, aussi crédule qu'Hérode, venait d'immoler à l'ascendant un instant méconnu de la Salomé qui le charmait un millier d'otages mitylé-niens. La politique sans faiblesse et sans compromis reprenait le dessus. Cette politique cruelle, inexorable, était pleine de péril ; dans la circonstance présente, on ne peut nier qu'elle ne fût encore la meilleure. Périclès lui-même, Périclès l'olympien, n'en eût pas conseillé d'autre. Le gage détenu était inappréciable ; pour s'en dessaisir, il fallait être sûr d'arriver à la paix, d'y arriver avec pleine satisfaction donnée aux exigences qu'on avait formulées dès le début. Tel fut le conseil de Cléon. Peu scrupuleux quand il s'agissait de la grandeur de sa patrie, Cléon émit en même temps l'avis de commencer par accepter les soixante trières, sous promesse de les restituer si les négociations qu'Athènes consentait à ouvrir n'aboutissaient pas. Les soixante trières furent livrées, et un armistice fut conclu. Pendant la durée de cette trêve, les hoplites enfermés dans Sphactérie pourraient recevoir une

quantité déterminée de vivres. Des plénipotentiaires avaient été nommés de part et d'autre; ils s'abouchèrent, discutèrent longuement et ne purent tomber d'accord. « Rendez-nous nos trières », dirent alors les Spartiates. Plutôt que de les rendre, Cléon, comme Aristide, aurait voué sa tête aux dieux infernaux. Il était cependant singulièrement difficile de manquer aussi ouvertement à la foi jurée. Que l'on connaît mal la conscience élastique des peuples! N'avait-on pas stipulé que la moindre infraction au traité en annulerait de fait toutes les clauses? Eh bien, les Lacédémoniens avaient, pendant qu'on négociait, violé la convention conclue; ils l'avaient violée en s'approchant indûment des remparts de Pylos. De quel droit venaient-ils donc réclamer aujourd'hui leurs vaisseaux?

Sparte ne possédait plus de flotte; les forces navales d'Athènes venaient au contraire de se grossir d'une nouvelle division. Soixante-dix navires occupaient la baie de Navarin et bloquaient l'île de Sphactérie. La surveillance du côté du large demeurait seule imparfaite. Quand les vents soufflaient de l'ouest, les croiseurs n'avaient qu'un parti à prendre : lever le blocus et rentrer précipitamment au port. C'était le moment où l'on pouvait essayer de faire passer quelques provisions aux assiégés. Séduits par l'appât de la liberté, qui en

cas de succès leur était promise, les ilotes de Lacédémone en tentaient volontiers l'aventure. Les barques étaient payées d'avance; inutile, par conséquent, de les ménager. Au premier signe de gros temps, les forceurs de blocus partaient de tous les points du Péloponèse. La croisière athénienne était rentrée, la mer devenait libre; il ne restait plus que la tempête à craindre. On bravait avec joie ce péril attendu avec impatience. Le vaisseau ne ralentissait pas sa vitesse quand il approchait de la côte; il y courait tout droit, sans regarder aux brisants ou aux roches, sans perdre son temps à chercher un endroit propice à débarquer. La lame furieuse jetait le vaisseau où il lui plaisait; les hommes, les provisions étaient tant bien que mal recueillis sur la plage par les hoplites. Il se noyait des ilotes, il se perdait des vivres; une certaine abondance ne cessait pas, en somme, de régner dans l'île. La plus grande souffrance des Spartiates venait de la privation d'eau. Ils ne trouvaient sur Sphactérie que de l'eau saumâtre. Qu'on s'expose à être bloqué par une flotte ou par des guérillas, il faut toujours, avant d'asseoir son camp, se demander si on ne l'assied pas sur le terrain de la soif et de la famine. Le général espagnol Baradas n'eût pas capitulé en 1827 au Mexique, s'il eût rencontré sur la langue de sable de Tam-

pico ce qui manquait aux Spartiates de Sphactérie.

Les matelots athéniens ne souffraient guère moins que la garnison qu'ils tenaient bloquée. Il n'existait qu'une source sur tout le rivage, et cette source, comprise dans l'enceinte que Démosthène avait tracée, suffisait à peine aux besoins des défenseurs mêmes de Pylos. La marine en était réduite à creuser des puits sur la plage. On sait quelle sorte d'eau se recueille ainsi ; nous en avons fait l'épreuve sur le rivage d'Old-Fort. Les soldats, en Crimée, la buvaient, les chevaux s'en détournaient avec répugnance. La flotte athénienne souffrait donc, et le temps s'écoulait. Que serait-ce quand viendrait l'hiver ? Les Lacédémoniens étaient maîtres de tout le pourtour de la baie ; les vaisseaux d'Athènes pouvaient à la rigueur s'entasser dans le petit port de Pylos ; mais qui se chargerait de leur apporter des vivres ? qui continuerait d'intercepter, de gêner du moins les communications de l'île avec le continent ? L'approche de l'hiver, c'était de fait la levée du blocus. Les hoplites de Sparte allaient être ravitaillés. Que dis-je, ravitaillés ? Quand il leur conviendrait, ils seraient rendus à leur patrie. La plus magnifique occasion qui se fût jamais présentée de traiter de la paix à des conditions avantageuses s'en allait ainsi en fumée, grâce aux

exigences déraisonnables de Cléon. Le peuple d'Athènes s'échappait déjà en murmures ; ce n'était pas un peuple patient, et le sort qu'il faisait à ses conseillers ne semble vraiment pas, à la distance où nous sommes, un sort qui se pût appeler digne d'envie. Il ne s'en rencontrait pas moins une foule de gens empressés à vouloir gouverner ce vieillard irritable et prêts à lui débiter en toute circonstance et à tout propos leurs harangues. Le métier n'était-il donc pas périlleux ? Plus rebutant que périlleux peut-être ; car il offrait toujours à ceux qui avaient vieilli dans la profession et qui en connaissaient bien toutes les ressources un moyen à peu près infaillible de se soustraire aux conséquences d'un avis imprudemment donné ou suivi de quelque résultat funeste. Ce moyen consistait à chercher le bélier dans le buisson et à le traîner sous le couteau du sacrificateur. « Vous regrettez maintenant, dit Cléon, d'avoir repoussé les propositions des Lacédémoniens. Ces propositions n'étaient pas en rapport avec la situation désespérée de vos ennemis ; je vous ai, en effet, conseillé de les repousser. Si vos généraux avaient fait leur devoir, les assiégés de Sphactérie seraient depuis longtemps dans vos prisons. — Prenez le commandement, lui crie Nicias ; je vous l'abandonne. — Oui ! oui ! répète de toutes parts la multitude, avec un mali-

cieux et ironique enthousiasme, que Cléon s'embarque ! » Cléon accepte. Fait-il contre mauvaise fortune bon cœur, ainsi que l'insinue peu charitablement Thucydide ? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il accepte : n'en demandons pas davantage. « Je n'ai pas peur des Lacédémoniens, dit Cléon, et, pour vous le prouver, je n'emmènerai pas dans cette expédition un seul citoyen d'Athènes. Qu'on me donne des troupes de Lemnos et d'Imbros, des peltastes d'Énos et quatre cents archers : c'est tout ce qu'il me faut pour avoir raison des terribles Spartiates. Dans vingt jours je vous amène ici ceux qui ne se seront pas fait tuer sur place. » On rit, et Cléon part.

S'il avait la forfanterie qu'on prête aux Gascons, Cléon, « le bon aboyeur », en possédait au moins le flair. Il savait qu'à Pylos se trouvait un des meilleurs généraux d'Athènes, et que ce général songeait depuis longtemps à faire une descente sur Sphactérie. « Démosthène et moi, se dit-il, nous viendrons bien à bout de ce qui effraye Nicias, le prudent vainqueur de Mélos et de Minoa, l'homme aux machines de guerre. » Sur sa demande expresse, le peuple adjoint à Cléon Démosthène pour collègue.

Dès le premier jour qui suit son arrivée à Pylos, Cléon somme les assiégés de Sphactérie de livrer

leurs armes et de se constituer prisonniers. Les Spartiates refusent avec hauteur. Le lendemain, un peu avant l'aurore, huit cents hoplites athéniens sont dans l'île. Cléon et Démosthène les ont fait embarquer de nuit sur les vaisseaux et les ont débarqués sur deux points à la fois. Le poste de garde qui surveillait Pylos est surpris; pas un soldat n'échappe. Aux premières lueurs du jour, le reste de l'armée et la majeure partie des marins sont jetés rapidement à terre; on ne garde à bord qu'un homme par banc. Sept mille matelots, huit cents archers, un nombre égal de peltastes, un corps de Messéniens auxiliaires, presque toute la garnison de Pylos, s'apprêtent à soutenir les huit cents hoplites.

Démosthène partage ces diverses troupes en groupes de deux cents hommes et leur fait occuper les hauteurs. Ainsi appuyés, les huit cents hoplites se rangent en bataille. Les Spartiates cependant ont eu le temps de se reconnaître. Ils marchent indignés contre les hoplites immobiles qui leur font face. Quelle troupe jusqu'ici a osé attendre de pied ferme les hommes d'armes de Sparte? Une grêle de pierres, de traits et de javelots accable ces fiers soldats, brise leurs boucliers ou perce leurs cuirasses de feutre. Les Spartiates s'arrêtent étonnés; ainsi nos bataillons ployèrent aux plaines

de Metz sous une artillerie trop puissante. Les hoplites athéniens n'ont pas bougé encore; ils laissent aux troupes légères le soin de leur préparer la victoire. Déjà les Lacédémoniens ont fait des pertes sensibles. Épitadas, leur chef, commande la retraite; les Spartiates reculent, formés en rangs serrés. La bande des chacals descend alors des collines qu'elle couvre et se précipite sur leurs pas. Elle les suit de loin sans se hasarder à les joindre; elle les suit, hurlant et glapissant, jusqu'au centre de l'île. Là se développe un long retranchement derrière lequel les hoplites se retirent. Une fois à l'abri de cette enceinte, ils ont repris tout leur avantage; pour les forcer, il faudra les attaquer corps à corps. La majeure partie de la journée se consume dans des assauts infructueux. N'y a-t-il donc personne dans l'armée de Démosthène qui veuille tenter de tourner la position?

Des Messéniens se présentent; les plus acharnés de tous, ils connaissent en outre la configuration intérieure de l'île. Chose digne de remarque, ce sont les troupes les plus solides qui se gardent généralement le moins bien. Anglais, Turcs, Spartiates ont souvent montré sous ce rapport la même négligence; on les a vus, en mainte occasion, se laisser tourner avec une facilité déplorable. Non moins fermes que les Anglais à Inkermann, les

Spartiates ont pris racine dans le sol; ils écartent d'un seul rugissement toute la troupe qui se rue contre eux; mais, pendant ce temps, les Messéniens ont fait un long détour et longent les escarpements de l'île. Les soldats d'Épitadas n'ont pas prévu un pareil mouvement; nulle vedette n'a été placée en arrière. Les Messéniens achèvent paisiblement leur circuit et couronnent, inaperçus encore, les hauteurs. Tout à coup un trait vole et vient tomber, du sommet de la colline qui domine le camp, au milieu des hoplites. C'est le signal, le mouvement tournant a réussi. Des acclamations de joie frénétiques répondent des rangs athéniens au cri de guerre des soldats de Messène, et soudain tout s'ébranle. Les uns montent de nouveau à la charge, les autres font pleuvoir sur la bande héroïque, prise cette fois à revers, les traits et les javelots dont aucun parapet ne la défend plus. Qu'importe aux Spartiates? Tournés comme leurs ancêtres l'ont été jadis aux Thermopyles, ils tomberont comme eux, et Sparte apprendra qu'ils sont tous là « gisant pour avoir obéi à ses ordres ».

Ce n'est point le compte de Cléon; il ne faut pas que la mort vienne lui ravir ses gages. Cléon intervient; Cléon veut sauver les précieux otages de leur désespoir. Il fait cesser le combat, retirer ses troupes hors de la portée du trait, et, par ses

ordres, un héraut s'avance. Épitadas avait succombé; Hippagétas, à qui était alors échu le commandement, respirait encore, mais il râlait étendu au milieu d'un monceau de cadavres; Styphon, le troisième général en chef de la désastreuse journée, accepta la suspension d'armes que lui faisait proposer Cléon. Pour des gens dont le gosier est brûlé par la soif, dont les entrailles crient sous les tortures de la faim, une suspension d'armes est toujours le prélude d'une capitulation. Les champs de Baylen, — le général Prim me l'a souvent répété, — n'auraient point vu la première humiliation du drapeau d'Austerlitz et d'Iéna, si nos soldats avaient eu un ruisseau ou un puits sous la main. L'armée du général Dupont ne capitula pas devant Castaños; elle capitula devant le soleil de l'Espagne. Les Spartiates, vaincus, eux aussi, par la soif, se résignèrent à livrer leurs armes et se rendirent à discrétion. Deux cent quatre-vingt-douze hoplites furent dirigés à l'instant sur le Pirée; le reste, plus heureux, était mort. Cléon tenait parole : vingt jours après son départ de l'Attique, les assiégés de Sphactérie faisaient leur entrée dans Athènes. Le peuple les vit passer avec étonnement; il avait cru longtemps que les Spartiates étaient des êtres à part, des guerriers au-dessus des faiblesses humaines, qu'on pouvait tuer,

qu'on ne prenait pas vivants. Ils défilaient cependant sous ses yeux, ces soldats invincibles; ils étaient là, captifs, chargés de fers, la tête basse, dévorant en silence leur humiliation. Les Athéniens se sentaient grandis de toutes les folles terreurs qu'ils éprouvaient autrefois ; Cléon leur mettait le pied sur le cou de l'ennemi auquel ils n'avaient jamais osé faire face. C'était un immense service rendu à la cause d'Athènes, et ce déclamateur, — avouons-le, car il faut être juste envers tous, — le jour où, au risque de tout perdre, il osa conseiller de congédier les ambassadeurs lacédémoniens, se montra un grand politique.

Sparte tenait encore à revoir ses enfants; elle y tenait moins pourtant depuis qu'elle voyait en eux des enfants déchus. La prise de Cythère par Nicias, la mort d'Artaxerce après quarante-sept ans de règne, vinrent bientôt ajouter à la stupeur dont Sparte était frappée de nouveaux motifs de découragement. Tout espoir de subside étranger disparaissait, au moment où les côtes de la Laconie allaient avoir à subir les doubles incursions qui partiraient à la fois de Cythère et de Pylos. Désirée par les Athéniens, sérieusement proposée trois ans auparavant par les Spartiates, la paix était dans l'air. Sparte l'eût peut-être déjà conclue aux conditions mêmes exigées par Cléon, s'il lui eût été

permis de traiter avant d'avoir, par quelque succès, relevé le prestige de ses armes. Sans la prise de Kars, la Russie, en 1856, se serait moins aisément soumise.

Où chercher ce triomphe qui devait sauver l'amour-propre et couvrir jusqu'à un certain point la lassitude morale du peuple de Lycurgue? Ravager l'Attique n'était plus un succès; on l'avait si souvent, impunément et sans fruit, dévastée! Il fallait quelque chose de plus éclatant : la prise d'une ville, l'occupation d'une province, un fait d'armes qui portât un nom et qui conférât au moins le droit d'élever un trophée. Brasidas avait survécu à ses blessures; Sparte l'envoya en Thrace. Il existait sur ce littoral lointain des mécontentements qu'on pouvait fomenter, des populations belliqueuses dont il serait facile de s'assurer le concours. Brasidas apparut tout à coup à l'embouchure du Strymon. Thucydide était alors à Thasos avec sept vaisseaux. Avait-il mission de veiller sur la côte subitement envahie? L'illustre historien paraît avoir voulu garder le silence sur ce point. Ce qui est incontestable, c'est qu'il ne se trouvait qu'à une demi-journée de navigation d'Amphipolis, et qu'Amphipolis tomba avant qu'il l'eût secourue. Le peuple d'Athènes punit ce malheur comme une négligence; Thucydide fut banni.

Nous devons au long exil qu'on lui infligea, exil plus rigoureux peut-être qu'immérité, un immortel ouvrage; lui devons-nous le récit d'un témoin toujours impartial? Les lettres de Junius auraient eu moins de fiel si leur auteur eût mieux fait la guerre en Hanovre.

Les Athéniens avaient fini par croire sérieusement à la valeur militaire de Cléon. Ce fut Cléon que, trois ans après les combats de Pylos, ils voulurent opposer encore à Brasidas. Le démagogue partit du Pirée à la tête de douze cents hoplites athéniens, de trois cents cavaliers, de soldats auxiliaires, le tout embarqué sur trente vaisseaux. Il emmena même Socrate, qui paraît avoir été en cette occasion plus vaillant soldat que ne le fut Horace à la journée de Philippes. Cléon n'était pas d'avis de brusquer les choses; il fut entraîné par l'impatience de ses soldats. Brasidas remporta sur l'orateur d'Athènes une victoire complète, et, ajoutons-le, une victoire facile. Le bouillant soldat n'en paya pas moins ce triomphe de sa vie. Cléon ne survécut pas davantage à sa défaite. Il tomba, quand son armée était déjà en pleine déroute, deux fois frappé : sur le champ de bataille, par un peltaste de Myrcinie; dans sa tombe, par Thucydide, son ennemi politique.

On ne doit, dit Voltaire, que la vérité aux morts.

Je doute que la vérité se distingue bien clairement à travers les brouillards des rancunes intestines. Ce que je discerne le mieux dans les événements auxquels Cléon prit part, c'est le fait brutal qui mit à néant l'ascendant de Sparte en dépouillant ses invincibles hoplites de leur prestige. Montrer aux Athéniens qu'on pouvait se mesurer corps à corps avec des Spartiates n'était ni un médiocre service, ni une médiocre gloire; cela valait mieux du moins, si l'on considère l'intérêt d'Athènes, que de prendre parti pour toutes les défaillances et de railler tous les héroïsmes. Le bon sens narquois des Acharniens et des Sancho Pança peut avoir son charme; seulement il court le risque de désarmer les nations à l'heure où le pire parti qu'on puisse prendre n'est pas le parti de ceindre son glaive, mais celui de suspendre son bouclier. Le rire coûte trop cher quand il faut le payer du prix de l'indépendance nationale. Par le succès obtenu à Sphactérie, Cléon, au contraire, inspira tant de confiance aux Athéniens, qu'il dut s'immoler lui-même aux espérances exagérées qu'il avait fait naître.

Passer de la tribune aux harangues au commandement des armées est toujours un péril, surtout quand on doit entrer en campagne à la tête de ses auditeurs. Des soldats dont on a pris l'habitude de

briguer les suffrages se croient, même dans le rang, à l'assemblée du Pnyx ; ils y gardent la prétention de régenter et d'inspirer leur chef. Guidé par eux, ce chef pourra doublement remercier le sort s'il termine la campagne sans avoir fait quelque grosse sottise. Armée et discipline ont été de tout temps, — personne ne le conteste, — deux idées inséparables. Plût à Dieu qu'on en pût dire autant de la discipline et de la démocratie ! Ce n'est pas en tout cas dans le passé qu'il faut chercher les preuves de la possibilité d'une aussi désirable alliance.

La mort de Cléon et celle de Brasidas étaient toute une révolution, car elle faisait passer l'influence des partisans de la guerre aux partisans de la paix. Un prompt arrangement intervint. Après dix ans de guerre, les belligérants convinrent de se restituer réciproquement la majeure partie des conquêtes qu'ils avaient faites l'un sur l'autre. Que ne prévit-on ce résultat à Sparte le jour où, sur les instances des Corinthiens, on s'y engagea dans la funeste querelle ! Mais si les peuples avaient du bon sens, les poëtes n'auraient rien à chanter et les historiens n'auraient rien à dire.

CHAPITRE XIV.

L'EXPÉDITION DE SICILE.

La paix avait été conclue entre Athènes et Sparte l'an 422 avant notre ère; dès l'année suivante, des contestations très-vives mirent de nouveau en présence les deux républiques réconciliées. Il existait alors dans Athènes trois partis : le parti des riches, le parti des pauvres et le parti d'Alcibiade. Ce dernier parti se rencontre partout à certaines époques; il est un symptôme. On l'a vu agiter Rome, troubler Gênes et Venise; peut-être, en cherchant bien, arriverait-on à constater son existence jusque dans les cités du nouveau monde. Le fils de Clinias venait d'atteindre l'âge de trente ans. Il suivait depuis longtemps les leçons de Socrate; rien ne prouve qu'il en eût beaucoup profité. Parodier en chambre les mystères et les cérémonies du culte, courir la nuit les rues et les faubourgs pour mutiler d'inoffensifs hermès, ce sont jeux que,

sans aucun doute, Socrate eût sévèrement interdits à ses disciples, profanations qu'il n'eût pas hésité à déclarer indignes d'un bon citoyen. Au dire de Colbert, « le devoir envers Dieu se peut accommoder fort bien avec les divertissements d'un honnête homme en sa jeunesse » ; comment, à plus forte raison, ne s'accommoderait-il pas avec les recherches d'un esprit sérieusement philosophique? Afficher le mépris des dieux de la patrie nous a toujours paru un acte de patriotisme très-douteux.

Neveu de Périclès, Alcibiade mettait un singulier orgueil à remplir la cité du bruit de ses débauches, de ses folles dépenses et de son impiété. Admirablement doué pour séduire sa patrie et surtout pour la perdre, l'élève de Socrate posséda le grand art de voiler l'incroyable légèreté de ses plans sous l'apparence de vues vastes et profondes. Il voulait, disait-il, soumettre la Sicile, subjuguer, après la Sicile, l'Italie; passer de l'Italie en Afrique pour réduire Carthage, prendre à la solde d'Athènes les mercenaires dont se composait en majeure partie l'armée punique, construire de nouvelles galères à l'aide des bois que fourniraient en abondance les forêts de la péninsule tyrrhénienne, rassembler alors tous les peuples avec lesquels Athènes avait quelque communauté de race et d'origine, transporter ces colons des côtes de la Grande-

Grèce, des côtes de l'Ionie sur les côtes du Péloponèse, écraser ainsi, par terre et par mer, la puissance de Corinthe, la puissance d'Argos, la puissance de Sparte, de façon qu'il n'y eût plus désormais qu'un État grec, et que cet État, dont Athènes resterait le centre, régnât, sans contestation possible, des bords de la Carie aux Colonnes d'Hercule. Xerxès ne rêva jamais rien de plus gigantesque, et Xerxès avait derrière lui l'Asie.

Ce grand projet, fruit d'une imagination déréglée, mit sept ans à mûrir. Nicias le combattit à outrance. De sa résistance opiniâtre, cet esprit prudent, ce général consommé ne retira que le périlleux honneur d'être associé, pour le commandement de l'expédition, au fils de Xénophane, Lamachos, et au fils de Clinias, Alcibiade. Le but avoué de l'entreprise était de secourir Égeste, ville située sur la face nord-ouest de la Sicile, contre une autre ville, Sélinonte, qui occupait à peu près, sur la côte du sud-ouest, l'emplacement que couvre aujourd'hui de ses vieilles maisons espagnoles la cité de Sciacca; en fait, il s'agissait bien moins de régler une querelle intestine, qui avait pour Athènes un médiocre intérêt, que de faire, pendant qu'il en était temps encore, échec à Syracuse. Colonie corinthienne, Syracuse prenait peu à peu, dans le bassin occidental de la Méditerranée, l'importance

de Tyr, et l'on pouvait craindre qu'elle ne s'acheminât insensiblement vers la domination de la Sicile tout entière.

En l'année 415 avant Jésus-Christ, vers la fin du printemps, l'expédition fut prête. Cinq mille hoplites, trois cent quatre-vingts archers, sept cents frondeurs, six cent soixante-dix soldats armés à la légère, trente cavaliers seulement, s'embarquèrent à bord de cent trente-quatre trières et de deux pentécontores. Trente navires de charge devaient suivre à la voile ces bâtiments à rames, portant, avec les vivres, les boulangers, les maçons, les charpentiers et tout le matériel nécessaire à la guerre de siége. Attirée par l'appât du gain, une innombrable flottille se préparait également à passer en Sicile pour y approvisionner les marchés. Jamais, depuis la grande invasion de Xerxès, les eaux de la Grèce n'avaient vu un armement aussi formidable. La fureur de s'embarquer saisit tout le monde, et la perspective d'une navigation lointaine, — la plus lointaine qu'on eût entreprise jusqu'alors, — ne rebuta personne. Il était impossible cependant de se faire illusion : la campagne serait longue. Une ville parvenue au degré de prospérité qu'avait atteint Syracuse ne s'enlève pas par un coup de main ; on comptait, il est vrai, trouver des alliés sur la côte même, et on nourrissait l'espoir très-

plausible de raviver les mécontentements des peuplades de l'intérieur restées hostiles aux colonies grecques.

La marine à rames a toujours affecté des allures théâtrales. Le roi de France, au milieu du dix-septième siècle, ne dépensait pas moins de quatorze cent vingt-cinq livres pour orner de sculptures et pour couvrir d'or la poupe de ses galères, vaisseaux de vingt-cinq bancs et de cinquante rames, qui, avec leurs mâts, leurs antennes et leurs avirons de hêtre, lui revenaient à peine à vingt-trois mille livres. Les trières d'Athènes partant pour la Sicile firent appel au talent des élèves de Phidias. La simplicité antique avait disparu; les logements mêmes des triérarques, logements établis, comme ils le sont encore aujourd'hui, sur l'arrière du navire, portaient l'empreinte de ce luxe inutile dont se défend toujours mal une marine opulente. La solde des matelots, — par matelots, il ne faut pas entendre ici les rameurs, mais bien les hommes d'élite qui manœuvraient sur le pont supérieur les voiles et les ancres, — la solde des matelots, disons-nous, était la plus forte qui leur eût jamais été allouée. L'État l'avait fixée à quatre-vingt-dix centimes par jour; les triérarques y ajoutèrent, de leur propre mouvement, un supplément qui fut également payé aux thranites.

Si nous nous représentons les thranites placés au-dessus des zygites et des thalamites, leur droit à cette allocation est incontestable, car ils ont certainement à manier les rames les plus longues et les plus lourdes. Leurs prétentions à un traitement privilégié seraient-elles moins légitimes dans le cas où ils occuperaient les bancs les plus voisins de la poupe? Les rames sur ces bancs n'ont pas seulement une longueur plus grande, un poids plus considérable ; il faut aussi qu'elles soient manœuvrées par des rameurs plus habiles, car c'est toujours sur les rames de l'arrière que se règle l'ensemble de la vogue. Voilà donc encore un texte qui nous laisse en suspens; les partisans des systèmes les plus opposés pourraient l'invoquer avec une égale autorité. Jusqu'à présent nous n'avons rien rencontré sur notre route qui nous permette de supposer qu'il existât une différence quelconque entre la marine de l'antiquité et la marine du moyen âge. Poursuivons notre récit. Les événements qui vont se dérouler rapidement devant nous auront peut-être le don de nous éclairer.

Athènes, — l'enthousiasme le plus irréfléchi ne pouvait se le dissimuler, — allait s'engager dans une grosse aventure; lasse de son bonheur, elle éprouvait le besoin de dépenser au dehors l'excès de ses forces. Sept années de repos avaient réparé

en partie ses pertes; la peste n'était plus qu'un souvenir, et le trésor renfermait de nouveau vingt-neuf millions de francs. On se trouvait donc en mesure de faire face à toutes les levées d'hommes, de pourvoir à toutes les dépenses. Le peuple ne voulut rien refuser à ses généraux. L'armement ne fut pas seulement considérable; il fut, dans toutes ses parties, complet. Rien ou presque rien ne paraît avoir été oublié. On oublia donc quelque chose? Involontairement ou à dessein, on oublia la cavalerie. Comment transporter des chevaux à une telle distance? Il eût fallu avoir sous la main toute une flotte spéciale. Si Périclès eût vécu, cette flotte, on l'aurait probablement possédée; Périclès mort, on laissa pourrir sur la plage les vieux bâtiments-écuries, et on n'en construisit pas de nouveaux. Athènes ne songeait plus qu'à la guerre de montagne, à la guerre maritime; rien de mieux! Mais alors il ne fallait pas aller en Sicile. Le manque de cavalerie eut dans cette occasion des conséquences tout aussi funestes que dans l'expédition de Crimée, où l'absence de nos escadrons, dirigés, faute de moyens de transport, sur Andrinople, le jour même où les flottes alliées partaient de Baltchik, suffit pour rendre stériles les résultats de la glorieuse victoire de l'Alma.

L'enthousiasme avait été grand chez les Athé-

niens quand il s'était agi de s'enrôler; il y eut de l'enthousiasme aussi dans le départ, enthousiasme différent toutefois, car le sentiment du péril inconnu pesait sur toutes les âmes, et le besoin de croire à la protection des dieux se trahissait jusque dans la foule par une gravité triste et solennelle. Quand tout fut prêt, les troupes s'embarquèrent et allèrent occuper les postes qui leur étaient assignés à bord des vaisseaux; les trompettes sonnèrent, et l'on fit silence. Le héraut alors se leva, les cratères d'or et d'argent furent remplis à sa voix du vin des sacrifices, et, sur chaque navire, les chefs accomplirent les libations prescrites. Il ne restait qu'à rentrer à bord les amarres. Les vaisseaux sont libres, aucun câble ne les attache plus au rivage; l'armée entière entonne le péan, et les rameurs laissent tomber à l'eau les avirons. C'en est fait! la flotte est en route; puissent les dieux la ramener quelque jour au port! Une dernière acclamation a salué les vaisseaux et fait vibrer les ondes d'une rade vide; la foule s'écoule lentement, assiégée de pressentiments funèbres; les amis d'Alcibiade, s'ils entendent les propos divers qui s'échangent, doivent se tenir déjà pour moins assurés de la faveur populaire.

Jusqu'à Égine, la flotte navigua en route libre; les trières rivalisaient entre elles de vitesse. A Égine,

on adopta un ordre plus régulier et on s'occupa de longer, sans s'exposer à des séparations ou à des abordages, les côtes du Péloponèse. Corcyre avait été choisi pour lieu de rendez-vous ; ce fut à Corcyre qu'on prit les dernières dispositions La flotte fut partagée en trois divisions d'égale force; les généraux tirèrent le commandement de ces divisions au sort. Les vaisseaux se lancèrent alors en plein canal et, secondés par un vent favorable, allèrent aborder sur la rive opposée de la mer Ionienne; la plupart prirent terre dans le voisinage de Tarente. L'apparition de la flotte athénienne surprit les Tarentins ; elle éveilla chez eux plus d'inquiétude que de sympathie. Aucune ville importante n'ouvrit aux Athéniens ses murs ou ses marchés. A Tarente même et à Locres, on poussa la méfiance jusqu'à refuser aux trières la faculté de renouveler leur provision d'eau. L'influence de Syracuse se faisait déjà sentir, et les généraux d'Athènes recueillaient là les premiers symptômes des difficultés qui les attendaient.

La flotte continua de côtoyer l'Italie. Les grèves de la Calabre sont abruptes ; les vaisseaux les purent suivre, sans s'en écarter de plus d'une longueur de trière, jusqu'à l'antique colonie de Chalcis, Rhegium, devenue aujourd'hui la ville italienne de Reggio. Depuis trois cents ans, Rhegium était

l'asile des Messéniens chassés de leur patrie. N'y avait-il pas lieu d'espérer que les Athéniens y rencontreraient un meilleur accueil qu'à Tarente et à Locres? Rhegium cependant, comme Tarente et comme Locres, déclara sa ferme intention de demeurer neutre ; sa neutralité seulement affecta des formes moins hostiles. Rhegium admit les Athéniens à s'approvisionner au marché qui fut, pour leur usage, ouvert sous les murs de la ville. C'était un premier pas de fait vers l'alliance. On en toléra un second. Le rivage de la Calabre est si escarpé qu'il ne peut être question de rester au mouillage dans les eaux profondes qui le baignent ; les Athéniens furent autorisés à tirer leurs vaisseaux à terre. Ne leur fallait-il pas quelques jours de repos après les longues fatigues d'une aussi laborieuse traversée ?

Une fois les trières en sûreté sur la plage, on délibéra : vers quel point de la côte de Sicile allait-on se porter? Nicias voulait qu'on allât à Sélinonte, puisque c'était contre Sélinonte qu'on avait été appelé par les habitants d'Égeste. Alcibiade, qui se souciait peu de la querelle de ces deux cités et qui n'y voyait qu'un prétexte pour marcher à la conquête de la Sicile, insistait pour qu'on traversât le détroit dans sa partie la plus resserrée. On arriverait ainsi en quelques heures sous les murs

de Messine. A Messine, c'étaient encore des Messéniens qu'on rencontrerait, par conséquent des ennemis héréditaires de Sparte. Qui haïssait Sparte ne pouvait se montrer défavorable à une expédition athénienne. Lamachos n'était ni de l'avis de Nicias, ni de l'avis d'Alcibiade; il avait, lui aussi, son plan, et ce plan, une fois le projet de conquête admis, était le plus raisonnable. Lamachos demandait qu'on cinglât, sans tarder et sans s'arrêter nulle part ailleurs, vers le port de Syracuse. Enrichie par le commerce des grains, Syracuse était, dès cette époque, une ville dont l'étendue le cédait à peine à l'étendue d'Athènes. On pouvait la surprendre; si on lui laissait le temps de se reconnaître, d'appeler à elle les forces des villes alliées, de se remettre surtout de l'émotion du moment, il fallait s'attendre à une résistance énergique.

Ces irrésolutions sont fréquentes; elles se produisent dans toutes les expéditions sur lesquelles plane une vague inquiétude. N'avons-nous pas vu de nos jours une flotte immense errer sur la mer Noire avec le convoi éperdu qui la suivait? Ne l'avons-nous pas vue, cette flotte, se tourner tantôt vers Kaffa et tantôt vers Eupatorie, pour aller aboutir enfin, sans moyens de transport, à une plage sans eau? Il y avait cependant un autre point de débarquement arrêté à l'avance, un point de dé-

barquement choisi pour une armée qui n'était pas en mesure de marcher. Au dernier moment, on recula devant l'exécution du plan convenu; les difficultés apparurent quand l'heure de l'action approcha; les impossibilités hautement proclamées, en revanche, s'évanouirent. N'y a-t-il pas dans ce double exemple la preuve manifeste de l'utilité d'une flottille? Ce qui jette le trouble dans une flotte de transport n'est qu'un jeu pour une réunion de bateaux. La flottille est flexible; elle se ploie sans efforts à toutes les indécisions du chef; et des indécisions, vous pouvez tenir pour certain qu'il y en aura.

L'avis d'Alcibiade prévalut sur celui de Nicias et de Lamachos. Alcibiade avait pour lui le crédit que donne une naissance illustre jointe à la faveur populaire. Le succès qu'il obtint en cette occasion auprès de ses collègues fut d'ailleurs de peu de conséquence. Les habitants de Messine repoussèrent les propositions d'alliance qu'on leur adressa; ils se montrèrent, en outre, si bien disposés à faire respecter leur neutralité qu'Alcibiade jugea prudent de ne pas insister davantage. Ce que voulait surtout le fils de Clinias, ce qu'il déclarait indispensable, et peut-être avait-il raison, c'était qu'on s'assurât un lieu de refuge avant d'entreprendre aucune autre opération. Messine fermait ses portes;

il fallait, sans perdre de temps, s'adresser à Catane On embarqua des troupes sur soixante vaisseaux, et on alla demander à Catane s'il ne lui conviendrait pas, dans la lutte qui s'ouvrait pour la liberté de la Sicile, — on promet toujours la liberté aux peuples qu'on envahit, — de prendre parti contre Syracuse. Une pareille question, posée par un millier d'hoplites à une ville sans murailles qui n'avait pas eu le temps de se mettre sur la défensive, ne pouvait rencontrer qu'une réponse favorable. Le peuple de Catane décréta qu'il entrait, dès ce jour, dans l'alliance des Athéniens. Il donna des otages, reçut une garnison, et les soixante vaisseaux se hâtèrent de retourner à Rhegium pour en ramener, avec le reste de la flotte, le reste de l'armée. La base d'opérations se trouvait, sans combat, transportée en Sicile.

CHAPITRE XV.

LA DISGRACE D'ALCIBIADE.

C'est le malheur des gens qui n'ont pas l'habitude de marcher droit d'être parfois victimes des plus absurdes et des plus injustes soupçons. Alcibiade, quand il avait conseillé l'expédition que combattait Nicias, s'était cru autorisé à rassurer les Athéniens sur les intentions du Péloponèse. A peine cependant l'expédition était-elle partie, qu'une armée lacédémonienne s'avançait et prenait position dans l'isthme de Corinthe. Une incroyable panique s'empare à l'instant d'Athènes. Les citoyens se portent en armes au temple de Thésée; ils y passent la nuit, croyant voir apparaître, d'un moment à l'autre, les vedettes de Sparte. Il n'y a qu'un cri dans la ville : Alcibiade est d'accord avec les Lacédémoniens; il leur a promis d'éloigner les troupes, il les appelle maintenant sous les murs d'Athènes. O race crédule et changeante! Qui donc peut être

encore assez fou, assez abandonné des dieux pour se fier à ta foi et pour courtiser tes faveurs? Alcibiade est un traître; Alcibiade doit mourir. Que la *Salaminienne* l'aille chercher en Sicile! Il n'est pas de navire, si rapide qu'il soit, qui ne coure le risque de paraître trop lent au gré de l'impatience dont est agité ce peuple. La *Salaminienne* ne perd pas une minute; elle arrive à Catane précisément le jour où les plans d'Alcibiade viennent de triompher. On ne conduit pas d'ordinaire, comme l'a très-justement fait observer le poëte, un vainqueur au supplice. La tâche des délégués d'Athènes devient difficile. Ils somment cependant le général victorieux de les suivre; ils ne s'aventurent pas à vouloir se saisir de sa personne. Tout se passe avec les plus grands égards; il ne s'agit pour le fils de Clinias que de venir se justifier devant un tribunal dont la bienveillance lui est à l'avance acquise. Alcibiade ne se montra pas en cette occasion plus naïf que ne le fut, à une autre époque, Dumouriez. L'accusation était stupide; raison de plus pour en redouter et pour en fuir, s'il était possible, les conséquences. Alcibiade prit d'abord le parti d'affecter une soumission complète. Comment hésiterait-il à déférer au vœu si naturel qui lui est exprimé? Les délégués n'avaient, sur leur vaisseau, qu'à marcher devant lui; il les suivrait : Partons! La trière

d'Alcibiade et la *Salaminienne* partirent en effet de compagnie; jusqu'au golfe de Tarente elles naviguèrent fidèlement de conserve ; à Thurium, où les deux navires relâchèrent, Alcibiade profita de la nuit pour descendre à terre et pour disparaître. De Thurium, il lui fut facile de gagner le Péloponèse. C'était un autre Thémistocle qui prenait le chemin de l'exil, et cette fois un Thémistocle peu scrupuleux.

Les Athéniens condamnèrent Alcibiade à mort ; ils le condamnèrent par contumace. Alcibiade, de son côté, les condamna, — criminelle et triste revanche ! — à échouer en Sicile. Le moyen qu'employa le vindicatif transfuge, pour faire avorter l'expédition qu'il avait conseillée, était simple. Il consistait à donner aux Syracusains ce qui leur manquait : des alliés. « Sachez bien, dit-il aux Lacédémoniens, que la Sicile est hors d'état de se défendre par elle-même. La conquête de cette île ouvre l'Italie à l'invasion ; l'occupation de l'Italie sera le prélude de l'envahissement du Péloponèse. Athènes ne rencontrera plus de frein à ses projets ; intervenez donc, pendant qu'il en est temps encore. Embarquez pour la Sicile une armée. Les rameurs vous manquent? Vos hoplites manieront la rame pendant la traversée ; une fois débarqués, ils redeviendront soldats. Envoyez surtout en Sicile un général,

car c'est principalement le commandement qui pèche en Sicile. On y a de bonnes troupes, mais ce sont des troupes sans tactique et sans discipline. Ne négligez pas non plus de faire directement échec à la République, et, pour cela, fortifiez Décélie. Vous savez que c'est de l'Eubée qu'Athènes tire aujourd'hui sa subsistance ; ses campagnes ravagées ne suffiraient pas à la nourrir. Or Décélie commande la route qui met en communication l'Attique et la Béotie; ce point occupé, il faut que les convois renoncent à prendre la voie de terre. La mer est le seul chemin par lequel on puisse alors venir de l'Eubée. »

En temps de révolution, qui se croit indulgent envers ses adversaires n'est pas même toujours assez juste; l'indulgence cependant a des bornes, et la notion du devoir serait, confessons-le, profondément troublée, si l'on pouvait un seul instant admettre avec Alcibiade, ou plutôt avec Thucydide, — car c'est bien Thucydide qui parle, — « que le vrai patriotisme ne consiste point à ne pas attaquer une patrie qu'on nous a injustement ravie, mais à tout mettre en œuvre pour la retrouver ». Ce coupable amour, — l'histoire en fait foi, — n'a jamais trouvé accès dans le cœur des Aristide, des Cimon ou des Périclès; il faut le laisser, avec ses sophismes, aux Alcibiade et à leurs admirateurs. On peut être

divisé, — quel peuple ne le fut pas? — on peut prendre parti pour la rose blanche ou pour la rose rouge, se ranger du côté des Capulets ou du côté des Montaigus; devant l'étranger, il faut rester uni. « Si je veux que mon mari me batte! » est encore la meilleure réponse à faire aux indiscrets qui s'introduisent dans les querelles de ménage.

Les Lacédémoniens, bien que leur esprit fût lourd et peu apte aux calculs de la politique, saisirent cependant sans peine la portée du conseil qui leur était donné. Sparte commença par décréter l'envoi immédiat d'un général en Sicile. Son choix tomba sur Gylippe, fils de Cléandridas, et les Corinthiens, toujours prêts quand il s'agissait de nuire à l'odieuse Athènes, déclarèrent qu'ils se chargeraient de conduire le général spartiate de la côte d'Élide à Syracuse.

Alcibiade parti, Nicias était revenu à son premier projet de secourir Égeste et de réduire Sélinonte. Dominé par l'illustration de son collègue, Lamachos se soumit et abandonna son propre sentiment pour se ranger à l'opinion de Nicias. L'armée fut donc de nouveau embarquée, et la flotte, au lieu de tourner à gauche, c'est-à-dire au sud, pour descendre de Catane à Syracuse, remonta vers le nord, enfila le canal qui sépare les rochers de Scylla du tourbillon de Charybde, en sortit pour longer la

côte septentrionale de Sicile, passa devant Milazzo, devant Termini, qui portait alors le nom fameux d'Himère, trouva partout un accueil assez froid, parfois un accueil hostile, et finit par aller aborder à Égeste. Les Égestains avaient fait de magnifiques promesses quand ils sollicitaient l'intervention d'Athènes; on vit leurs députés apporter alors, comme simples prémices, un subside de 248,000 francs, la solde de soixante vaisseaux pour un mois. Les Athéniens furent à peine engagés dans cette expédition, dont Égeste se disait de force à supporter tous les frais, que le langage des Égestains changea; ils ne firent plus mystère de leur pauvreté, ils l'exagérèrent même. Est-ce bien l'histoire d'Athènes qu'ici l'on nous raconte? Ne serait-ce pas plutôt la nôtre? C'est la nôtre, si l'on veut, mais ce fut aussi celle de l'Europe coalisée en 1793 contre nous. Il y a eu de tout temps des Égestains. Tout ce que Nicias put obtenir de ces alliés non moins avares que nécessiteux, ce fut un nouveau subside de 124,000 francs. Il vendit les esclaves qu'il s'était procurés par ses descentes sur différents points de la côte, notamment à Hyccara, — aujourd'hui Muro di Carini, — et retira de cette vente une somme quatre fois plus considérable que la subvention arrachée à grand'peine aux habitants d'Égeste. La saison favorable s'était écoulée dans tous ces

mouvements; il était déjà trop tard pour agir contre Sélinonte. A moins de vouloir retourner avec d'aussi maigres avantages au Pirée, il fallait se préparer à hiverner en Sicile. On aurait pu prendre ses quartiers d'hiver à Égeste même; on jugea préférable de retourner à Catane. Sur la côte sud-est de l'île, on serait plus près des renforts qu'on voulait demander à la république. Ces renforts ne pouvaient en effet venir d'Athènes qu'en longeant le Péloponèse et la côte d'Italie.

A part Égeste et Catane, les Athéniens n'avaient rencontré sur la côte que des villes inclinant secrètement pour Syracuse. Dans l'intérieur, au contraire, l'intervention étrangère était accueillie avec une faveur marquée. Les Sicanes et les Sicèles se montraient tout disposés à descendre de leurs montagnes pour aller prendre leur part du pillage de ces cités grecques qui les avaient refoulés, poursuivis jusque dans les plus inaccessibles retraites, et dont l'opulence contrastait si bien avec leur propre misère. Il était fort intéressant de s'assurer le concours de ces populations indigènes. La flotte reprit donc seule le chemin de Catane; l'armée, au lieu de se rembarquer, préféra traverser la Sicile dans sa plus grande longueur. Elle fit ainsi un trajet de cent quatre-vingts milles environ, recrutant sur tout son passage des auxiliaires.

La flotte et l'armée se rejoignirent enfin à Catane, et Nicias, utilisant les services des nombreux travailleurs qu'il traînait après lui, s'occupa de mettre la dernière main à ses retranchements. Il croyait s'assurer ainsi un hiver tranquille; du moment qu'il n'attaquait pas Syracuse, c'était Syracuse qui devait songer à l'attaquer. Ces revirements sont inévitables; l'invasion qui s'arrête et se barricade change de rôle avec l'ennemi qu'elle rassure. Encouragés par l'attitude prudente de Nicias et stimulés par un grand citoyen, Hermocrate, les Syracusains activaient leurs préparatifs. Ils avaient appelé à eux les contingents de Sélinonte et des autres villes du littoral; déjà leurs cavaliers poussaient des reconnaissances jusqu'au camp des Athéniens. Nicias était un général prudent; ce n'était point un général inerte. En présence du péril qui lui fut révélé, il prit une résolution hardie et adopta un plan de campagne admirablement bien conçu. Il laissa l'armée syracusaine se mettre en mouvement, marcher tout entière sur lui, s'avancer jusqu'au fleuve Syméthos, à quelques lieues à peine de Catane; la nuit venue, il embarqua ses troupes, il embarqua même les Sicèles auxiliaires et alla établir son camp sur les hauteurs qui dominent Syracuse.

C'était un coup de maître : Nicias eût-il jamais pu l'exécuter, si sa flotte de transport n'eût été en

même temps une flottille de débarquement? Les Syracusains ne trouvèrent devant Catane qu'un camp évacué depuis la veille. Pleins d'alarme, ils se hâtèrent de revenir sur leurs pas. Il était trop tard; les Athéniens avaient déjà eu le temps de se retrancher. Solidement assis sur la rive gauche de l'Anapos, qui débouche au fond du grand port, protégés d'un côté par des murs en pierres sèches, des abatis d'arbres et un étang, de l'autre par des précipices, ils pouvaient attendre les sorties de la ville avec autant de confiance que s'ils eussent occupé une place forte. La flotte même d'Athènes était en sûreté; Nicias l'avait fait tirer à terre, et les vaisseaux se trouvaient gardés par un long rempart de palissades. Comprend-on maintenant ce que peut la marine dans les mains d'un général qui sait s'en servir? Par marine je n'entends pas évidemment ici ces puissantes flottes auxquelles leur tirant d'eau interdit l'approche du rivage; j'entends les alcyons de l'avenir, les hirondelles de mer qui glisseront sur la vague et ne feront qu'un saut de la vague à la plage. Avec de tels navires, la mer n'est plus que le chemin des armées, et les tacticiens qui, dans leurs calculs, ne tiendront pas grand compte de ce chemin-là s'exposeront, — je m'en fais garant, — à de singuliers mécomptes.

L'armée des Syracusains était rentrée décon-

certée dans la ville. Dès le lendemain, le combat s'engagea. Ce combat ne fut que le choc parallèle de deux armées rangées, l'une sur huit hommes de hauteur, l'autre sur seize. L'issue en resta longtemps douteuse. Les Syracusains tenaient ferme, les Athéniens redoublaient d'efforts, et la mêlée devenait sanglante, quand un orage soudain inonda le champ de bataille. Les rangs de l'armée la moins disciplinée se rompirent; les Athéniens enfoncèrent l'aile gauche d'abord, puis le centre, puis la droite, des troupes de Syracuse. Ils auraient remporté une victoire complète si les Syracusains n'avaient été couverts dans leur déroute par un corps de douze cents cavaliers. Le côté faible des armées qu'on transporte par mer, c'est l'insuffisance, quelquefois l'absence absolue de la cavalerie. « Mon royaume pour un cheval! » disait le roi Richard. Combien de généraux se sont écriés à l'heure décisive : « Un régiment pour un peloton de chasseurs! » Apprenons donc à transporter et à débarquer des chevaux! Tant que nous n'aurons pas résolu ce problème, les descentes ne joueront pas dans la guerre générale le rôle important auquel je les crois appelées.

Nicias victorieux jugea fort sainement la situation. L'automne commençait : que ferait-il dans son camp retranché, exposé qu'il serait tous les jours aux insultes de la cavalerie ennemie? Comment se

pourvoirait-il de bois? comment enverrait-il chercher des vivres dans l'intérieur? Il lui fallait la mer libre ou des escadrons. La mer, les premiers vents d'hiver allaient la lui fermer; les escadrons, il se proposait de les demander au peuple athénien. Les vainqueurs lancèrent donc leurs vaisseaux à la mer et retournèrent, chargés de butin, à Catane. On a dit que Nicias avait manqué d'audace, qu'il aurait pu brusquer l'attaque de Syracuse, profiter de la démoralisation de l'ennemi pour enlever la ville. On dit toujours de ces choses-là. Ce ne sont, croyez-le bien, que propos de rhéteurs ou de fanfarons. Quand les villes ont des murailles solides, garnies de défenseurs en nombre suffisant, on ne les enlève pas, on les assiége. Nicias ne voulut point, à l'entrée de l'hiver, assiéger Syracuse, et, par sa détermination, il s'épargna les angoisses que nous avons connues sur les plateaux glacés de la Chersonèse. L'audace, — qui le nierait? — est parfois de saison, mais il ne faut pas que ce soit une audace aveugle. Il y a deux audaces, l'audace de Carteaux et l'audace de Napoléon : c'est celle de Napoléon qui est la bonne.

CHAPITRE XVI.

LA CIRCONVALLATION DE SYRACUSE.

La lutte devait recommencer au retour du printemps. Des deux côtés, on s'y préparait avec une activité merveilleuse. Les Syracusains reculaient l'enceinte de leur ville, enveloppaient de murailles les hauteurs d'où on aurait pu les dominer, et pressaient leurs alliés de leur envoyer sans délai les secours promis. Nicias, lui, demandait à grands cris de la cavalerie et des vivres. Pour en obtenir, il s'adressait même à Carthage. Ne nous a-t-on pas vus recourir, pendant la campagne du Mexique, aux marchés de New-York et de la Nouvelle-Orléans? On ne peut que louer Nicias de sa persistance à frapper, sans se décourager, à toutes les portes. Les ressources qu'il se procura furent toutefois de mince importance. D'Athènes on lui fit passer deux cent cinquante cavaliers non montés, l'engageant à chercher des chevaux dans le pays; de Carthage,

Il ne reçut que de belles paroles. Il était évident que Nicias débarqué en Sicile n'était guère moins abandonné que le général Bonaparte débarqué en Égypte. Il devait avant tout songer à se suffire à lui-même et compter bien moins sur les secours qui lui viendraient du Pirée que sur l'effort de ses armes et de sa politique.

La politique! Athènes en faisait jadis un merveilleux usage. Elle portait en tous lieux les riantes promesses de la démocratie, éveillant les peuples au sentiment de leurs droits, secouant de ses fortes mains les chaînes oligarchiques et obtenant souvent de la magique devise inscrite sur son drapeau ce qu'elle eût mis des années à conquérir par la force ouverte. Mais en Sicile, Athènes trouvait presque partout la démocratie déjà établie; elle n'avait donc rien à offrir en échange de la sujétion étrangère qu'elle apportait. La force seule pouvait réaliser ses vues; la force seule pouvait soumettre des colons doriens à la domination ionienne, chose difficile en Thrace, à peu près impossible en Sicile. La politique mise ainsi hors de cause, le plus sûr pour Nicias n'était-il pas d'amasser des briques et du fer pour commencer la circonvallation de Syracuse au printemps?

Les tribus de l'intérieur montraient heureusement un grand zèle. Elles fournissaient des vivres

à l'armée athénienne, et, ce qu'on eût à peine attendu de leur pauvreté, elles se résignaient sans murmure au payement d'un subside. Ce n'était pas d'argent cependant que Nicias manquait; il était plus aisé de lui envoyer d'Athènes de l'argent que de la cavalerie. 1,240,000 francs expédiés en Sicile sur les derniers transports partis du Pirée témoignaient de la ferme résolution du peuple de sortir avec honneur d'une expédition entreprise avec imprudence. Il restait d'ailleurs à Nicias un immense avantage; nulle flotte ne lui disputait le chemin de la mer. Il avait une première fois, en embarquant ses troupes, surpris Syracuse; le même procédé lui donna, sans coup férir, la possession des crêtes, qu'il était pour lui d'un intérêt majeur d'occuper. Les généraux ennemis passaient dans les prairies qu'arrose l'Anapos la revue de leurs troupes; Nicias en ce moment parut sur le plateau des Épipoles. Comment était-il parvenu à couronner, inaperçu, ces hauteurs, dont le nom seul indique la position? Une traversée de nuit, un débarquement rapide, lui permirent de tromper la vigilance des Syracusains et de transporter en quelques heures son camp de la plaine de Catane au sommet des escarpements d'où il dominait toute la ville.

La Syracuse moderne est bien loin de couvrir

aujourd'hui l'espace sur lequel s'étendait autrefois la florissante cité assiégée par Nicias. L'enceinte de Syracuse n'enveloppe plus que le périmètre de l'île d'Ortygie. A droite, c'est-à-dire au nord de cette île, qui n'a pas un mille marin de longueur, s'ouvre une anse désignée sous le nom de petit port; à gauche se développe une baie infiniment plus vaste, où Nelson vint mouiller avec toute son escadre quand il cherchait la grande expédition partie en 1798 de Toulon pour l'Égypte. Cette seconde baie doit à son étendue le nom qui lui fut donné de grand port. Au fond du grand port débouche l'Anapos, ruisseau torrentueux, dont les débordements ont converti en prairies ou en marécages la majeure partie de la plaine. Des deux côtés de ces alluvions, le terrain se relève; au nord se dressent, brusquement portées jusqu'à une hauteur de soixante-trois mètres, les collines, toutes percées de carrières, des Épipoles; au sud-est, une pente plus douce, interrompue par l'anse de la Maddalena, va former, juste en face d'Ortygie, le promontoire rocheux de Plemmyrion. Le point culminant de ce promontoire atteint à peine l'élévation de quarante-trois mètres au-dessus du niveau de la mer. Ces détails ne suffiraient pas peut-être pour donner une idée du théâtre restreint sur lequel vont, pendant de longs mois, se presser les armées et les flottes; il y faut

ajouter quelques mots qui montrent dans son relief général la configuration de la rade. Le port de Syracuse est un bassin oblong dont le grand axe se dirige du sud au nord. Dans cette direction, le bassin n'a pas moins de deux milles marins d'étendue; de l'entrée à l'embouchure de l'Anapos, il n'a guère plus d'un mille; à l'entrée même, il s'étrangle, et la distance de la pointe méridionale d'Ortygie au cap Plemmyrion n'est que de douze cents mètres. Sur une superficie semblable, il est sans doute possible de développer des flottilles de deux cents et de trois cents trières; on ne saurait nier que ces flottilles n'y soient, pour évoluer surtout, un peu gênées.

Quand Nicias, débarqué dans le petit port, eut gravi les escarpements des Épipoles, il était déjà bien tard pour courir des prairies de l'Anapos à sa rencontre. Les troupes syracusaines partirent cependant au pas de course; elles avaient quatre ou cinq kilomètres à franchir, et elles durent reculer devant les masses auxquelles ce long trajet laissa le temps de prendre, avant leur arrivée, position. Nicias comptait donc un succès de plus. Jusqu'ici ce vieux général ne comptait que des succès, et ce n'étaient pas des succès de hasard, mais bien des succès dont il pouvait remercier la sagesse de ses combinaisons. La guerre est une science; cette science,

les plus grands capitaines, les Alexandre, les Condé, les Bonaparte, ne l'ont pas devinée; seulement ils l'ont apprise de bonne heure. Leur génie a surtout consisté, au début, à profiter des leçons des Nicias qu'une heureuse fortune leur donnait pour lieutenants ou sous lesquels elle les appelait à servir.

Devant Syracuse, comme devant Sébastopol, les luttes corps à corps des hoplites eurent pour prélude les sanglantes escarmouches des gens de trait et des terrassiers. Les Athéniens s'efforçaient d'élever autour de Syracuse un retranchement circulaire allant d'une baie à l'autre. C'était la ligne de circonvallation. Si ce travail s'achevait, Syracuse était investie. Les Syracusains le comprirent, et sur-le-champ ils se mirent à cheminer à l'encontre. Leur mur s'amorçait aux fortifications de la ville et avait la prétention d'aller barrer la route aux travaux dirigés des Épipoles vers le fond du grand port. Nous l'avons connue, cette guerre d'embuscades, où chaque pouce de terrain doit être arrosé de sang; nous savons ce qu'elle coûte. Il était impossible cependant, quand l'assaut se trouvait fatalement interdit, de concevoir un autre mode d'attaque. Nicias voulut du moins en diminuer, autant qu'il était en lui, les sacrifices. Ordre fut donné à la flotte athénienne de quitter le mouillage, de tourner Ortygie et d'aller jeter l'ancre au fond du grand

port. Les Syracusains n'avaient pas, comme les Russes, sacrifié leurs vaisseaux pour fermer l'accès de leur rade; les trières athéniennes trouvèrent la passe libre, elles ne trouvèrent pas un rivage inoccupé. Le fond du grand port appartenait encore aux Syracusains. Nicias n'était pas homme à laisser sa flotte sans appui; l'armée, au point du jour, descendit des hauteurs dans la plaine. Elle avait un marais à traverser. Ce fut une opération délicate : on jeta des portes, de larges planches, des solives sur ce sol tremblant, et l'on parvint, malgré la résistance de l'ennemi, à passer. On passa, mais non pas sans pertes; un des deux généraux athéniens, Lamachos, fut tué dans la mêlée. C'était un vaillant soldat que ce Lamachos. Habitué à ne briguer les suffrages du peuple que pour avoir droit au péril, quand il avait « tiré sa Gorgone de l'étui et sa lance du fourreau », le poëte pouvait sourire, l'ennemi faisait bien de trembler. Le triomphe de Nicias fut donc, à juste titre, attristé par ce deuil. Ce n'en était pas moins un triomphe complet. Les troupes maîtresses des crêtes, la flotte maîtresse de la baie, il ne fallait plus que du temps pour achever le mur qui devait envelopper Syracuse. Les Sicèles accouraient en masse, les provisions arrivaient en abondance, apportées d'Italie; on avait réuni, grâce au zèle d'Égeste et

aux envois d'Athènes, six cent cinquante cavaliers; tout souriait à Nicias, Gylippe n'était pas encore arrivé. Un homme de moins, et la face du monde peut-être changeait.

Gylippe était alors à Leucade. Les nouvelles qu'il y trouva lui firent juger la Sicile perdue; il voulut sauver l'Italie. Ce fut dans ce dessein qu'il se rendit à Locres. Arrivé chez les Locriens, il apprit que Syracuse n'était pas encore complétement investie, et qu'il restait dans la ligne de circonvallation une lacune énergiquement disputée, par laquelle il lui serait à la rigueur facile de pénétrer dans la ville. Son plan fut arrêté à l'instant. Il partit de Locres et, après avoir relâché à Rhegium, relâché à Messine, alla débarquer à Himère. Il avait alors quatre vaisseaux sous ses ordres, deux corinthiens et deux autres trières armées dans un des ports de la Laconie; il les fit tirer à terre. Les équipages étaient, suivant le conseil donné par Alcibiade, composés en majeure partie d'hoplites; ils formèrent un corps de sept cents hommes pesamment armés. Himère fournit, en outre, mille fantassins et cent cavaliers; Sélinonte, Géla et les rares tribus de l'intérieur qui étaient restées fidèles à la cause de Syracuse envoyèrent, de leur côté, un millier de soldats. Gylippe se mit en marche. Les Athéniens ne soupçonnaient pas encore sa présence en Sicile; les Syracusains

l'attendaient. Une trière corinthienne avait forcé le blocus et porté à la ville assiégée l'annonce d'un secours prochain.

Les hauteurs des Épipoles sont difficiles à gravir; il n'existe qu'un moyen de les aborder avec quelque chance de succès. Ce moyen consiste à les prendre à revers, en profitant des pentes qui descendent vers le nord et vers le nord-ouest. C'est par là que les Athéniens étaient parvenus à s'en emparer; c'est du même côté que les assaillit Gylippe. A peine ses soldats commencèrent-ils à se montrer sur les crêtes, que les Syracusains, sortant de la ville, coururent à leur rencontre. Les Athéniens étaient encore dispersés, tout occupés à poursuivre leurs travaux de terrassement. Le mur qui devait aboutir au grand port se développait déjà sur un espace de plus de huit cents mètres; dans la direction du petit port certaines portions étaient à demi construites, d'autres complétement achevées. Si l'arrivée de Gylippe eût tardé de quelques jours, Syracuse, malgré tous les efforts de ses habitants, était investie. Quand Gylippe et les Syracusains eurent opéré leur jonction, ce ne fut plus Syracuse, ce fut le poste athénien laissé au sommet des Épipoles qui se trouva cerné. Les Athéniens essayèrent en vain de porter secours à ce détachement, trop faible pour se défendre lui-même; Gylippe les

contint en rangeant ses troupes en bataille le long de leur propre retranchement, et la garnison du fort Labdalon, — c'est ainsi que s'appelait le retranchement provisoire élevé pour garder contre les sorties de la ville le poste des Épipoles, — n'eut plus d'autre parti à prendre que de se livrer à la merci du vainqueur. Les Syracusains se montrèrent en cette occasion sans pitié; pas un seul soldat athénien ne sortit vivant de leurs mains.

La ligne de circonvallation était définitivement rompue; le siége de Syracuse changeait brusquement d'aspect. Nicias modifia ses plans en conséquence; faisant dès ce moment volte-face, il se proposa d'embrasser dans un nouveau cercle d'opérations le promontoire Plemmyrion. Le père la Pensée n'eût pas mieux agi au siége de Turin. Nicias jugeait sainement que ce qui importait avant tout, c'était de rester maître de l'entrée du port. Sans cette précaution, il courait le risque de passer du rôle d'assiégeant au rôle d'assiégé. Les Syracusains tenaient en leur pouvoir tout un côté de la baie; il lui fallait la possession de l'autre, sous peine de voir ses convois interceptés. L'occupation de Plemmyrion était donc nécessaire, mais cette occupation allait s'exercer dans les conditions les plus dures. L'eau était rare sur le massif rocheux qui descend à la mer en regard d'Ortigye; le bois

ne s'y offrait guère plus abondant. On devait aller chercher l'une et l'autre à une assez grande distance du camp. Les cavaliers syracusains rôdaient aux alentours; à chaque instant quelque travailleur isolé était enlevé. L'ascendant moral passait peu à peu du côté de Syracuse; encore quelques échecs, et les assiégeants allaient se trouver réduits à une attitude purement défensive.

Rien n'était perdu cependant, tant qu'Athènes garderait intacte sa suprématie maritime. Les Corinthiens pensèrent qu'ils ne trouveraient jamais une meilleure occasion de la lui ravir. Ils armèrent des vaisseaux avec une activité fiévreuse, en dirigèrent douze sur Syracuse et vinrent, avec trente-trois autres, affronter la flotte athénienne de Naupacte. Les Corinthiens, dans ce combat, perdirent trois navires; en revanche, ils mirent, ce qui ne leur était jamais arrivé, sept navires athéniens hors d'état de reprendre la mer. Comment obtinrent-ils ce résultat? Ils allèrent droit aux Athéniens; ils marchèrent sur eux de toute leur vitesse, à toutes rames, sans se détourner, au grand étonnement des trières ennemies, et ils les choquèrent proue contre proue. Les deux vaisseaux, en se rencontrant ainsi de pointe, ont dû se dresser l'un contre l'autre; ils ont dû s'ouvrir mutuellement; sans doute on les a vus disparaître à la fois dans le

gouffre ! Pas le moins du monde : les Corinthiens avaient renforcé leurs avants, — je ne dirai pas qu'ils les eussent coupés en travers par des cloisons étanches, mais ils les avaient fortement étançonnés à l'intérieur, — ils enfoncèrent les joues laissées sans défense des vaisseaux d'Athènes; leurs vaisseaux à eux-mêmes ne firent que rebondir en arrière.

Retenons bien ce fait, car il marque l'avénement de toute une révolution dans la tactique navale ; le choc de proue, se substituant au choc donné jusqu'alors par le flanc, va dominer les opérations maritimes en Sicile.

Les anciens nous auraient-ils, par hasard, donné encore ici une leçon? Arrêtons notre esprit sur ce grave problème. Quand deux mouches à vapeur se dirigent, sur la Seine ou sur la Tamise, à l'encontre l'une de l'autre, ne vous est-il jamais arrivé de vous demander ce qui surviendrait si ces deux frêles coques venaient à s'arc-bouter bec à bec? Reportez maintenant votre pensée sur l'Océan; mettez en présence, non plus des carènes légères comme un fil de la Vierge, mais des masses de dix mille, de douze mille, de quatorze mille tonneaux. Ces masses, dont le pied plonge à neuf ou dix mètres au-dessous de la surface, vont se heurter, si elles se rencontrent, avec la vitesse et le fracas de deux

aérolithes. Votre imagination n'évoque-t-elle pas soudain l'épouvantable tableau d'un double naufrage? Vous sentez, instinctivement, qu'il y aura, dans cette collision, quelque chose comme deux corps broyés en poussière; la rencontre de deux locomotives vous paraît un jeu, comparée aux effets d'un semblable choc. Si un désespéré cependant vient à vous, s'il affronte, les yeux volontairement fermés et le cœur impassible, ce qui vous épouvante quand vous l'envisagez seulement en idée, s'il vous attaque avec l'indifférence du Malais, ivre d'opium, qui crie : *Amok!* et se précipite sur les baïonnettes, que ferez-vous, je vous prie? N'allez pas, croyez-moi, essayer de vous jeter trop tard hors de la route de ce téméraire! En écartant le danger mutuel, vous vous exposeriez à garder le danger pour vous seul. Il est plus que périlleux, il est mortel, dans l'état présent des constructions navales, de prêter le flanc à l'ennemi. Pour ne pas le prêter, il nous faudra souvent braver qui nous brave; il nous faudra présenter notre éperon à qui nous menacera du sien. Mieux vaut encore, si l'on se sent condamné à descendre dans l'abîme, saisir à bras-le-corps celui qui nous y plonge. On a du moins la chance de mourir vengé.

J'étonnerais bien des gens si je leur disais que dans mon esprit, comme dans celui de plus d'un

ingénieur, il reste quelques doutes sur les meurtrières conséquences de la formidable collision que je viens de décrire. Là où, à première vue, n'apparaît qu'un affreux broiement de bois et de fer, la réflexion suggère bientôt la possibilité de glissements et de déchirements latéraux. Il faut étudier de près tous les abordages accidentels qui se produiront; c'est le seul moyen qui se puisse offrir à nous de faire, par l'expérience, progresser la théorie du choc. Cette théorie est encore dans l'enfance; elle renferme l'avenir des grandes flottes de guerre. Fortifier les avants, user l'effort du navire choquant en lui donnant quelque chose à broyer, — les Corinthiens projetèrent de chaque joue une antenne, désignée sous le nom d'épotide, qui se brisait souvent, mais ne se brisait jamais sans avoir amorti la secousse, — voilà les palliatifs qui se présentent naturellement à l'esprit quand on fait apparaître, dans les brumes de l'avenir, deux vaisseaux cuirassés pliant sur leurs jarrets, comme les palefrois bardés de fer de deux chevaliers.

CHAPITRE XVII.

LES STRATAGÈMES D'ARISTON.

Pendant que les Corinthiens inauguraient devant Naupacte une nouvelle manière de combattre, les événements marchaient à Syracuse. Douze vaisseaux de Corinthe, commandés par Érasinidès, y étaient venus apporter à la flotte la confiance que l'armée devait à l'arrivée de Gylippe. Les Syracusains possédaient de nombreuses trières; jusqu'alors ils n'avaient pas osé s'en servir. Ils les tenaient tirées à sec, dans leur arsenal, sous la protection de leurs murailles. Érasinidès leur fit honte de cette inaction. Les marins d'Athènes n'étaient pas plus invincibles que les hoplites de Sparte; il fallait seulement savoir déconcerter leur tactique. Le dernier combat livré dans le golfe de Corinthe en indiquait le moyen. Sous la direction des pilotes d'Érasinidès, les proues allongées des vaisseaux syracusains furent rognées; elles gagnèrent en solidité ce qu'elles perdirent

en saillie. On les arc-bouta en dedans par d'épais madriers et on les munit, suivant la coutume corinthienne, de deux épotides. Quand tout fut prêt, quarante-cinq galères partirent du petit port, où était l'arsenal, doublèrent la pointe orientale d'Ortygie et se présentèrent à l'entrée du grand port. Le grand port avait aussi sa flotte, composée de trente-cinq trières. Ces trente-cinq trières se mirent en mouvement. Quelques minutes encore, et la jonction allait s'opérer. Quatre-vingts vaisseaux syracusains seraient alors en mesure de se porter en masse sur les retranchements de Plemmyrion, que Gylippe, avec sa cavalerie, attaquerait de son côté par terre.

Les Athéniens avaient transporté leurs magasins du fond du grand port à Plemmyrion; la majeure partie des vivres, les voiles et les agrès de quarante trières y étaient déposés. Enlever aux assiégeants cette position importante, c'était leur causer un incalculable dommage. Nicias voit le danger; ce n'est pas la cavalerie et le mouvement tournant de Gylippe qui le préoccupent, c'est l'attaque de front qui peut être tentée par la flotte. Eût-on jamais pensé que Plemmyrion courrait un jour le risque d'être assailli par mer? Avions-nous prévu, nous autres, Anglais et Français, la sortie du *Vladimir,* quand nos escadres, dans une sécurité profonde,

bloquaient Sébastopol? On sait dans quel trouble cette simple démonstration nous jeta. L'émotion ne fut pas moins grande au camp athénien, quand les premières trières venues du petit port se montrèrent à l'intérieur de la baie, longeant la côte occidentale d'Ortygie. Nicias court au rivage. Il fait armer précipitamment soixante trières, en garde vingt-cinq pour contenir les trente-cinq vaisseaux du grand port et conduit le reste au-devant de la division qui arrive du large. Il était trop tard pour arrêter une aussi puissante escadre dans son élan; les vaisseaux syracusains traversent la ligne ennemie, qui s'ouvre comme intimidée devant eux. La manœuvre, prenez-y bien garde, n'est qu'un piége; nous aurons plus d'une fois occasion de l'imiter. Les trières athéniennes, en effet, se sont rapidement retournées; c'est au tour des Syracusains maintenant de perdre contenance. Ils veulent se rallier et embarrassent leurs rames; les Athéniens les prennent en flanc, les frappent en poupe, coulent ainsi huit navires avec les hoplites et les rameurs qui les montent, en brisent trois autres dont ils font les équipages prisonniers. La division sortie du grand port est en même temps refoulée sous les murs de la ville. Le moment n'était pas venu où Athènes trouverait la mer infidèle; à terre, au contraire, la fortune se prononçait déjà en

faveur de ses ennemis. Gylippe, avec une facilité qui l'étonna lui-même, avait réussi à enlever les forts du Plemmyrion.

A partir de ce jour, pas un convoi de vivres ne put pénétrer dans la baie sans donner lieu à quelque combat. La flotte de Nicias vécut dans un état d'alerte perpétuel. Il ne pouvait plus être question de la tirer à sec, pas même pour l'espalmer. On la dut conserver constamment à la mer, toujours prête à embarquer sa chiourme, rangée en ligne derrière son rempart de pilotis, s'imbibant d'eau, s'alourdissant, se couvrant d'herbes et de coquillages, perdant peu à peu l'avantage qu'elle avait possédé jusqu'alors d'une marche supérieure et d'évolutions plus rapides.

Le commandement en chef finit par devenir un pesant fardeau quand on en a supporté pendant près de deux ans les multiples épreuves. Comment ne pas fléchir sous cette pierre de Sisyphe, lorsqu'on voit, d'un œil exercé, la situation s'aggraver sans cesse, et le ciel, au lieu de se dégager, s'assombrir? Nicias était malade; il souffrait de cette maladie dont se plaignait Villeneuve après la campagne des Antilles et avant Trafalgar, maladie qu'on pourrait appeler le mal de la responsabilité. Il éprouvait de violentes coliques néphrétiques. Dans son abattement, craignant de ne plus être, vu l'état

chancelant de sa santé, à la hauteur de la tâche périlleuse qu'il n'avait acceptée qu'à regret, ce vaillant soldat demanda son rappel. Le peuple d'Athènes lui répondit en le confirmant dans le commandement, mais en décrétant du même coup l'envoi en Sicile d'une nouvelle armée et d'une nouvelle flotte. L'aristocratique Angleterre, au temps des Chatham et des Pitt, n'aurait pas fait mieux.

Qui donc conseillait, à cette heure, le vieux Démos? Je ne le distingue pas très-clairement; ce ne dut pas être, en tout cas, un homme sans valeur. Athènes montrait en cette occasion une opiniâtreté dont on ne croyait pas généralement les démocraties capables. Ajoutons que Nicias n'avait pas sollicité purement et simplement son rappel; il avait exprimé la crainte de ne pouvoir défendre convenablement les intérêts de la république et insisté pour qu'on lui donnât au moins des collègues, si l'on persistait à laisser la charge de l'expédition entre ses mains. Lamachos, — ce preux antique dont Aristophane raillait dans les *Acharniens* l'emphase guerrière, — était tombé sur le champ de bataille, laissant, espérons-le, un honnête remords au cœur du poëte; Alcibiade était occupé à recruter de toutes parts des ennemis contre sa patrie. Nicias restait seul. On lui adjoi-

gnit provisoirement Ménandre et Euthydème qui se trouvaient sur les lieux. Démosthène, fils d'Alcisthène, — le Démosthène de Pylos, — et Eurymédon, fils de Théoclès, — l'Eurymédon de Corcyre, — deviendraient, dès qu'ils l'auraient rallié, ses collègues définitifs. Eurymédon prit les devants avec dix vaisseaux et une somme de 82,000 francs. Démosthène retarda son départ jusqu'au jour où les armements décrétés seraient complets. Il devait conduire à Nicias soixante navires athéniens, cinq de Chio, douze cents hoplites d'Athènes et un grand nombre de soldats levés dans les îles.

On continuait de se battre devant Syracuse. Le terrain était devenu singulièrement défavorable pour les Athéniens, et, quoi qu'ils fissent, il ne dépendait plus d'eux d'en changer. Maîtres d'Ortygie, maîtres de Plemmyrion, les Syracusains avaient toute facilité pour occuper l'entrée de la baie, large à peine de sept encablures. C'était donc dans le bassin même, adossés au fond du grand port, refoulés jusqu'à l'embouchure de l'Anapos, que les assiégeants se trouvaient contraints de livrer bataille. Nicias, pour obéir à cette situation critique, sut prendre, on le verra, des dispositions excellentes. En avant de la ligne de pieux qu'il avait plantés en mer, il établit comme une seconde estacade formée de bâtiments de charge qu'il espaça

d'une soixantaine de mètres environ. De même qu'on voit dans l'arène les picadores et les chulos serrés de trop près se dérober aux atteintes du taureau en se glissant entre les poteaux qui garnissent l'entrée du cirque, de même ici les navires désemparés ou menacés de capture trouvaient sur leurs derrières un abri où venait buter l'attaque.

La défensive, grâce à ces préparatifs si bien entendus, était forte; une flotte d'envahisseurs qui se défend n'est-elle pas cependant une flotte à moitié perdue? Pour conquérir au moins le repos, il eût fallu déblayer la baie de tous ces croiseurs ennemis qu'on se fatiguait à tenir en respect. Nicias ne se croyait pas en mesure de livrer des combats douteux, et sa prudence n'était que trop justifiée. Les Syracusains en effet avaient réuni quatre-vingts vaisseaux; Nicias ne pouvait leur en opposer que soixante-quinze. Encore si ces soixante-quinze navires eussent pu faire usage de leurs circonvolutions habituelles, s'ils eussent conservé la faculté de prendre l'ennemi en flanc, de se donner carrière en reculant; s'il leur eût été, en un mot, permis de manœuvrer, l'infériorité numérique, on l'aurait comptée pour rien. Mais l'espace manquait, les deux flottes remplissaient la rade; on se voyait forcément ramené aux luttes brutales des temps primitifs, à ces luttes dans lesquelles l'habileté des

rameurs et des pilotes athéniens perdait tous ses avantages.

La confiance et l'enthousiasme régnaient, en dépit d'un premier échec, dans la ville assiégée. Les Doriens avaient recouvré, depuis l'enlèvement des lignes de Plemmyrion, le sentiment de leur supériorité militaire sur la race ionienne. A un signal donné, toutes les forces syracusaines s'ébranlent, les troupes de terre marchent contre le mur de circonvallation, la flotte prend une attitude menaçante dans la baie. Ce pompeux déploiement n'a d'autre objet que de harasser les Athéniens; le lendemain la même démonstration recommence. On se joint rarement corps à corps, mais on se harcèle, on s'inquiète, on se blesse et on se tue du monde. C'est la guerre telle que nous l'avons connue devant Sébastopol, la guerre qui use les armées et qui nous contraignit à faire passer toutes les forces vives de la France, — cent cinquante-quatre mille hommes, — sur le plateau de la Chersonèse. Il y a pourtant une grande différence entre les deux situations. Les Syracusains ne font point de sorties qui ne soient appuyées par une démonstration maritime; nous n'eûmes jamais à repousser que la tentative peu sérieuse du *Vladimir*. S'il en eût été autrement, si une flotte russe eût pu prêter sa coopération aux troupes qui assaillirent tant de fois

nos tranchées, les choses auraient peut-être pris une nouvelle tournure, et le nom d'expédition de Sicile que les alarmistes ne se faisaient pas faute de donner, sur la rade de Baltchik, à notre expédition partant pour la Crimée, ne se fût, je le crains, trouvé que trop bien justifié.

L'assurance dont la flotte syracusaine faisait preuve ne laissait pas de troubler un peu Nicias. On le bravait, on lui offrait le combat; donc on avait cessé de le craindre. Les Russes, on s'en souvient, préludèrent à la sanglante bataille d'Inkermann par la grande escarmouche de Balaklava. Quand a-t-on vu la roue de la fortune tourner à demi? Dès que le destin la met en branle, il y a comme un volant irrésistible qui l'emporte. Un pilote de Corinthe, Ariston, fils de Pyrrhicos, le meilleur pilote de la flotte syracusaine, au dire de Thucydide, eut l'ingénieuse idée de tirer parti des habitudes de la marine grecque, pour prendre la flotte athénienne en défaut. Il ne faut pas traiter trop dédaigneusement les stratagèmes de guerre des anciens, car il en est dont l'application nous serait fort utile. La guerre est la lutte de la ruse et de la force; il serait par trop maladroit de n'employer qu'un seul de ces moyens. Pour nous approprier les ruses dont la marine antique fit usage, il faut avant tout les bien comprendre; le stratagème imaginé par

Ariston nous demeurerait lettre close si nous ne savions d'abord de quelle façon vivaient les équipages à bord de la trière grecque. Ces équipages, nous l'avons déjà dit, n'emportaient généralement avec eux que trois jours de vivres, — le bagage habituel du soldat. — Leurs vivres consommés, ils en achetaient d'autres en chemin. La galère du seizième siècle avait sa cuisine, — *le fougon,* — à l'établissement duquel était sacrifié l'emplacement d'un banc tout entier. Aussi la chiourme prenait-elle ses repas à bord. Elle restait pendant de longs mois enchaînée à son banc, sans jamais poser le pied à terre. Le rameur grec, au contraire, n'allumait de feu que sur le rivage. Deux fois par jour, il accostait le premier cap venu et s'occupait d'y préparer ses repas. La nécessité de s'arrêter « pour faire la soupe et pour apprêter le café » commande encore les mouvements de nos troupes; une obligation analogue s'imposait aux navarques et aux triérarques de l'antiquité. La galère devint au moyen âge une caserne flottante; la trière ne fut jamais qu'une sorte de bac, un bateau de passage. La stratégie devait se ressentir d'une différence si notable. On a vu des galères combattre au large; les trières ne se montrent que rarement à distance de la rive. Elles y sont ramenées par les besoins journaliers de la vie, tout autant au moins que par

leur inaptitude à supporter la grosse mer. Ces explications nous aideront à bien saisir l'idée d'Ariston et à suivre les diverses phases du combat qui se livra, en l'an 413, dans la baie de Syracuse.

Sur ces bords du Léthé que nous habitons, quelqu'un a-t-il gardé la mémoire de la façon dont s'y prit le général Pélissier pour jeter ses troupes à l'improviste sur le terre-plein de la tour Malakof? Sans qu'il s'en doutât, le général français fut dans cette journée un imitateur du pilote grec. L'histoire, au déclin de la vie, a ce charme tout particulier qu'elle nous met constamment en présence des choses que nous avons vécues. On l'a probablement dit avant moi, mais je ne crains pas de m'exposer à le redire, l'histoire est un perpétuel recommencement. Voyons d'abord le stratagème employé devant Malakof; nous raconterons ensuite celui qui eut un si complet succès devant Syracuse. Il s'agissait de surprendre l'ennemi; car enlever d'assaut un ouvrage protégé par un large fossé et par une escarpe de dix-huit pieds de hauteur, il n'y fallait pas songer si l'ennemi eût été sur ses gardes. On eut donc la pensée « de coudre un lopin de la peau du renard à la peau du lion qui se trouvait trop courte ». Ordre fut donné aux batteries de conduire leur feu avec la régularité qui préside aux sonneries d'un timbre d'horloge. Pen-

dant une demi-heure on faisait un feu roulant; la demi-heure écoulée, tout se taisait brusquement. On laissait se passer une demi-heure encore, puis on reprenait le tir; à l'expiration du même intervalle, on le suspendait. Trente minutes de tir, trente minutes de repos, nous ne sortions pas de là. Les Russes furent d'abord étonnés; puis ils observèrent, constatèrent avec soin la durée de nos intermittences et finirent par croire que notre simplicité occidentale avait bien pu nous inspirer ce procédé si ingénu dans son mécanisme méthodique. Ils se trouvaient, à cette époque, littéralement accablés sous la grêle de nos projectiles. Sans les abris blindés qui leur servaient à se mettre à couvert, il leur aurait fallu certainement évacuer plusieurs de leurs ouvrages. On comprend donc avec que empressement ils durent prendre bonne note de la règle dont nous semblions décidés à ne plus nous départir. Dès que nos batteries recommençaient à tonner, c'était à peine s'ils songeaient à les amuser par quelques coups; la plupart de leurs pièces faisaient silence, s'entraversaient derrière les parapets, et les artilleurs à l'envi s'empressaient de courir à leurs casemates. Qui eût vu les batteries russes en ces moments les aurait crues complétement abandonnées. Le jour fixé pour l'assaut arrive. Nous avons dans les journées qui précèdent

fait une consommation de munitions incroyable. Il nous en reste assez cependant pour ouvrir, dès les premières lueurs du matin, ce feu si terrible que les Russes appelaient non sans raison, dans leurs derniers bulletins, « un feu d'enfer ». Les choses se passent ce jour-là comme elles se passaient d'habitude. Demi-heure de tir, demi-heure de silence absolu. Quelques minutes avant midi, toutes les batteries tonnaient encore; elles tonnaient même de plus belle, car le feu venait de reprendre, et jamais peut-être il n'avait eu autant d'intensité. Les Russes demeuraient soigneusement blottis au fond de leurs cavernes. C'était d'ailleurs l'instant auquel, suivant la coutume presque universelle des marins, ils allaient se grouper autour des gamelles pour dîner. Midi sonne, le canon se tait : vous vous levez alors, héros du 8 septembre, soldats de Bosquet et de Mac Mahon, vous vous levez plus terribles et aussi vaillants que les compagnons du Cid. Le fossé est franchi, l'escarpe escaladée; en quelques secondes, vous êtes dans Malakof. J'ai connu le capitaine de frégate russe qui commandait cet ouvrage. Il revenait de visiter les batteries noires quand il fut saisi au collet par deux zouaves. Surprendre est à la guerre le grand art. Mais qui eût jamais supposé tant d'astuce chez ce vieux solitaire que la nature semblait avoir armé pour pro-

jeter toute une meute en l'air à coups de boutoir plutôt que pour mettre les chiens en défaut? De la part des Grecs l'expédient, si habile qu'il puisse être, eût moins étonné. Les descendants d'Ulysse ont toujours eu quelque cheval de Troie dans leur jeu.

Nous avons réussi, je l'espère, à bien faire comprendre le stratagème imaginé par le général Pélissier ; essayons maintenant de décrire celui que le pilote Ariston mit en pratique. Les deux procédés ont en réalité plus d'un point de ressemblance. On se battait depuis le matin dans la baie de Syracuse, et, pas plus que la veille, les choses ne prenaient tournure. Ariston suggère aux Syracusains l'idée de se retirer du combat à l'heure habituelle, mais non pas pour se répandre cette fois, comme ils l'avaient fait jusqu'alors, à l'intérieur de la ville. Le marché est, au contraire, transporté sur le bord de la mer. La flotte syracusaine aborde au rivage, les matelots débarquent, achètent leurs provisions sur place et font cuire à l'instant les aliments. « Il n'y aura plus de combat aujourd'hui », se disent les Athéniens. On les voit à leur tour voguer en arrière et rentrer à l'abri de leur estacade. Les voilà installés, eux aussi, à terre, tout entiers aux apprêts de leur repas.

Que se passe-t-il donc sous les murs de Syra-

cuse? D'où viennent ce tumulte, cette agitation insolite qu'on signale à Nicias? Ce sont les matelots syracusains qui se rembarquent. Il n'y a pas à s'y tromper, les trières se détachent de terre, elles font force de rames, elles accourent, le combat va recommencer. Les Athéniens étaient encore à jeun; déplorable condition pour se battre. Comment hésiter cependant? Pareils au dogue accroupi sur son os et qu'on vient déranger, les Athéniens se lèvent avec un grognement sourd. La rage dans le cœur, ils montent sur leurs vaisseaux, saisissent leurs avirons et se lancent tout d'un trait, à la façon corinthienne, sur l'ennemi. La colère est aveugle, et les marins d'Athènes vont apprendre ce qu'il en coûte, dans les combats de mer, de perdre son sang-froid. Comment! eux, les manouvriers par excellence, ils ont la simplicité d'attaquer l'ennemi debout au corps! Mais leurs avants sont trop faibles; ils n'y ont donc pas songé; ils n'ont donc pas remarqué avec quelle insistance, dans les combats précédents, l'ennemi s'efforçait de leur présenter la proue? Les Syracusains reçoivent le choc sans reculer d'un pas; leurs proues en frémissent, les proues athéniennes s'écrasent et se déchirent. Sept vaisseaux d'Athènes sont coulés sur place; beaucoup d'autres se retirent ouverts et faisant eau. Plus de doute, Nicias! la journée est perdue; il faut faire

retraite. Le coup a été prompt; en quelques minutes la suprématie maritime d'Athènes chancelle. Être battu sur terre, ce n'était rien pour ces rois de la mer; se voir assaillis sur leur propre élément, être obligés de fuir devant des trières de Corinthe, devant des vaisseaux de Syracuse, voilà ce qui présage à ces orgueilleux assiégeants la ruine inévitable et les plus épouvantables malheurs.

Les Syracusains ont couvert leurs ponts d'hoplites, rempli des barques légères d'une foule de gens de trait. L'ennemi pour la première fois leur a montré ses poupes; ils le pressent, le harcèlent, et se flattent déjà d'enlever ses vaisseaux à l'abordage. Syracusains, vous n'êtes pas habitués à vaincre; la guerre maritime a plus d'un secret qu'il vous faudra connaître; vos trières aujourd'hui ont mal calculé leur élan. Elles franchissent, à la suite des galères qu'elles poursuivent, la ligne des vaisseaux de charge et vont buter à la ligne plus serrée des pilotis. Les thons se sont pris dans la madrague. Comment se dégager de cette double enceinte? D'énormes dauphins de plomb pendent au bout des vergues de chaque hourque marchande, et les vergues se croisent presque d'une hourque à l'autre. Malheur à la trière qui s'est aventurée sous cette arche! La masse de plomb s'abat sur sa couverte, la fracasse, et va crever le vaisseau à fond de cale.

Deux trières syracusaines s'abîment submergées; un équipage se noie, l'autre tombe au pouvoir des Athéniens. Journée douteuse en somme, car les pertes matérielles se trouvent ainsi à peu près balancées; journée douteuse, si la plus grande perte à la guerre n'était la perte de l'ascendant moral. Cet ascendant, hélas! on n'en saurait douter, n'appartient plus aux marins d'Athènes; il est passé du côté des Corinthiens et des Syracusains. Quel événement! quelle chute! œuvre d'une matinée, résultat d'un seul instant de surprise! Il est temps qu'Eurymédon et Démosthène arrivent.

CHAPITRE XVIII.

LES INDÉCISIONS DE NICIAS.

Parti le premier du Pirée, parti avec ses dix vaisseaux vers le solstice d'hiver, Eurymédon se présenta aussi le premier dans la baie de Syracuse. Il y débarqua les renforts dont il était chargé et reprit la mer sur-le-champ pour aller jusqu'en Acarnanie au-devant de Démosthène. Tout l'espoir de Nicias reposait maintenant sur la prompte arrivée de la grande flotte dont Eurymédon lui avait annoncé l'armement. Démosthène, il faut en convenir, s'attardait bien en route. En compensation, il grossissait chaque jour son armée, recrutant partout, à Corcyre, à Métaponte, à Thurium, des archers, des gens de trait, des frondeurs et des lithoboles. Ce n'étaient plus des renforts, c'était toute une nouvelle expédition qu'il amenait en Sicile. Sa flotte, composée de soixante-treize vaisseaux quand Eurymédon l'eut rejoint, était montée par cinq mille hoplites.

Elle entra enfin dans le port de Syracuse, et y entra dans le plus magnifique appareil. La consternation fut profonde chez les Syracusains. Quoi! rien n'était donc capable d'arrêter la puissance d'Athènes! Le Péloponèse s'armait tout entier contre l'arrogante cité, ravageait ses campagnes, fortifiait Décélie, coupait les communications entre l'Attique et l'Eubée, attirait à sa cause l'opulente Argolide, restée neutre jusqu'alors, et Athènes, loin de rappeler de Sicile ses troupes pour la défendre, faisait passer la mer à une seconde armée, à une armée presque aussi forte, presque aussi richement équipée que la première. A quels trésors sans fond puisait la république?

Il ne faut pas juger les affaires humaines uniquement d'après leur issue : trop de circonstances extérieures peuvent influer sur le résultat. On sera évidemment toujours porté à condamner une expédition qui n'aura pas réussi, et il eût sans aucun doute beaucoup mieux valu pour Athènes faire revenir Nicias et son armée de Sicile que d'y expédier Démosthène. Cependant le parti de la persistance étant admis, il n'est que strictement juste de reconnaître que la démocratie athénienne nous donnait en cette circonstance une leçon. Une affaire mal engagée ne se répare pas à coups de renforts; soixante mille hommes ont péri à Saint-Domingue,

parce qu'on avait fait de Saint-Domingue, suivant l'expression de Latouche-Tréville, un filtre d'hommes et d'argent. Au Mexique, au contraire, nous avons failli arriver à une solution favorable, le jour où nous avons fait succéder à un corps expéditionnaire notoirement insuffisant une armée considérable, arrivant tout d'une pièce, et de force à changer, par son intervention, le cours des événements.

A Syracuse on se croyait perdu; dans le camp athénien on ne laissait pas, malgré l'arrivée de Démosthène, d'envisager l'avenir sous des couleurs assez sombres. Démosthène jugea nécessaire de relever les esprits par un coup d'éclat et de profiter de l'effroi qui combattait en ce moment pour Athènes. La clef de Syracuse était sur les hauteurs des Épipoles. Sans l'occupation de ces crêtes, il était impossible de songer à pousser plus loin le mur de circonvallation. Démosthène proposa d'enlever la position par une attaque de nuit. Ses troupes avaient encore toute l'ardeur d'une troupe nouvellement débarquée; elles en avaient aussi toute l'inexpérience. Il est toujours dangereux de confier une opération qui doit avoir lieu dans les ténèbres à des soldats peu familiers avec les localités. Les voltigeurs de la garde en firent l'épreuve quand on les chargea d'enlever à Sébastopol les embuscades

de l'attaque de gauche; ils eurent une peine infinie à se reconnaître au milieu du dédale des tranchées. Démosthène réussit d'abord. A la tête de dix mille hommes pesamment armés et d'un nombre à peu près égal de peltastes, il surprit la plupart des postes fortifiés qui gardaient les hauteurs, en bouleversa les retranchements et se crut un instant maître des Épipoles. Une colonne sortie de la ville vint tout à coup interrompre son triomphe; la confusion se mit dans les rangs de ses hoplites, et le trouble n'en fut que plus grand quand ces troupes de provenance diverse essayèrent de se reconnaître en se donnant le mot d'ordre à voix haute. C'est là un secret qu'il ne faut jamais s'exposer à livrer à l'ennemi; je pourrais citer le nom d'un capitaine de frégate, — contre-amiral aujourd'hui, — qui a préféré, allant sonder l'entrée du port de Sébastopol de concert avec une embarcation anglaise, se laisser fusiller pendant dix minutes par un de nos postes plutôt que de manquer sur ce point à la consigne. Maîtres du mot d'ordre des Athéniens, les Syracusains s'en servirent pour surprendre et pour massacrer des détachements entiers. Démosthène fit de vains efforts pour rétablir le combat; il fut entraîné par les fuyards, laissant derrière lui sur le plateau plus de deux mille morts et au moins autant de blessés.

L'échec était complet et d'autant plus grave qu'il atteignait la nouvelle armée dans sa confiance. « Voilà la guerre, disait l'Empereur après la bataille de Culm qui bouleversait tous ses plans, hier bien haut, aujourd'hui bien bas. » Il est certain que, s'il y a en nous quelque chose qui nous permet d'influencer le sort, il y a aussi dans le jeu des batailles une influence secrète qui échappe à notre philosophie Ce sont ces mystérieux incidents qui ont créé la foi aux présages, aux oracles, aux indications de tout genre des devins. Nicias s'arrêtait avec épouvante devant une éclipse de lune, tout était pour lui avertissement des dieux; Démosthène au contraire n'en voulait croire que la lance de ses soldats et son propre courage. Cependant le jour où le fils d'Alcisthène, le défenseur énergique de Pylos, descendit vaincu des Épipoles, rien ne lui eût servi de relever, avec la fierté d'Ajax, son front foudroyé; les assiégeants démoralisés de Syracuse n'y auraient pas moins reconnu l'empreinte de la colère céleste et lu, dans leur effroi, l'arrêt inéluctable qu'y avait tracé en caractères sanglants le destin. Un général habile doit s'efforcer d'inspirer à ses troupes la foi en sa fortune; quand cette force lui manque, son bras, si intrépide qu'il puisse être encore, en demeure énervé. On ne saurait néanmoins blâmer Démosthène de son audace, puisque tous les histo-

riens se sont accordés, sur la seule parole de Thucydide, à condamner Nicias pour sa prudence. L'enlèvement des Épipoles n'était pas une tentative plus hardie, un dessein moins fécond dans ses conséquences que l'attaque dirigée au siége de Toulon contre le petit Gibraltar; la différence entre les deux entreprises n'est que dans le succès, mais le succès est tout dans les affaires humaines, et le ciel ne l'accorde probablement pas sans raison. Si le jeune Bonaparte eût échoué dans l'assaut qu'il conduisit lui-même, si les ténèbres l'eussent trahi comme elles venaient de trahir Démosthène, nous aurions vu sans doute la révolution rebrousser chemin et le dix-neuvième siècle prendre un tout autre cours. « Ce qui était écrit devait arriver », dirait un musulman. Nous n'en disconvenons pas. Seulement ce qui doit arriver arrive presque toujours par un homme, et c'est pour cela que certains hommes, — dût notre orgueilleuse raison en murmurer, — viennent au monde avec leur étoile.

Toute la Sicile retentit bientôt du nouvel échec essuyé par les Athéniens. L'arrivée de Démosthène avait failli causer une révolution dans Syracuse. Les partisans de la soumission, — il y en a dans toute ville assiégée, — saisissaient avec empressement l'occasion de renouveler leurs doléances. Ils rappelaient avec amertume que la défense coûtait

déjà plus de 8 millions de francs, que le trésor était vide, qu'on se verrait bientôt obligé de suspendre le payement de la solde attribuée aux troupes auxiliaires. Croyait-on pouvoir se passer de ce concours? se sentait-on de force à repousser seuls, avec une population décimée, le flot intarissable d'assiégeants que les trières athéniennes ne cessaient d'apporter en Sicile? Ne valait-il pas mieux, tandis qu'on avait encore pour soi l'apparence de la force, entrer en pourparlers avec Nicias? L'avantage remporté aux Épipoles fit rentrer ces prudents conseillers dans l'ombre. Il ne fut plus question à Syracuse que de soutenir la lutte à outrance; les alliés, les subsides allaient affluer.

Dans le camp athénien, naturellement, les impressions étaient différentes. On ne pouvait plus attendre de nouveaux sacrifices de la mère patrie. Athènes avait fait tout ce qu'on était en droit d'exiger de son zèle. Il fallait se suffire désormais à soi-même : vaincre ou se rembarquer. Par un étrange retour, c'était Démosthène qui conseillait ce dernier parti. Prompt dans toutes ses résolutions, ennemi déclaré des demi-mesures, Démosthène faisait observer qu'on était parvenu déjà aux premiers jours de l'automne. L'armée athénienne, établie sur les rives de l'Anapos, éprouvait tous les inconvénients d'un campement marécageux;

la fièvre sévissait dans ses rangs, et ces magnifiques troupes étaient exposées à se fondre sans combattre. On restait, par bonheur, maître de la mer, le renfort des soixante-quinze trières ayant fait rentrer les vaisseaux syracusains dans leur arsenal; il fallait profiter de cette situation, ne pas attendre que la flotte eût été ravagée à l'égal de l'armée, et opérer l'évacuation pendant que l'évacuation était non-seulement possible, mais facile.

Combien les caractères irrésolus à la guerre sont à plaindre! Croit-on que Nicias méconnût la sagesse du conseil qui lui était donné? Croit-on que sa vieille expérience ne l'inclinât pas à suivre un avis que la prudence la plus judicieuse inspirait? Non, Nicias ne pouvait avoir sur ce point une opinion différente de celle de Démosthène, et cependant Nicias résistait, Nicias différait de jour en jour les préparatifs de départ. Pourquoi résistait-il? Pourquoi faisait-il à chaque entrevue surgir de nouveaux prétextes d'atermoiement? Il résistait par cette seule raison, qu'obéir à la prudence, que se retirer, c'était prendre un parti, et que rien, dans l'état d'affaissement où il était tombé, ne pouvait lui coûter davantage. Le ressort de son âme semblait brisé. Pour éviter l'effort devant lequel il fuyait, on le voyait se nourrir des espé-

rances les plus déraisonnables. « Ses travaux d'ingénieur marchaient bien, son mur de circonvallation avançait, ses partisans gagnaient du terrain dans la ville ; bref, rien ne pressait, et il y avait peut-être moins d'inconvénients à rester qu'à partir. — Portons-nous du moins à Catane, disait Démosthène. De Catane nous ferons des incursions sur tous les points de la côte. S'il nous faut alors livrer des combats de mer, nous les livrerons ayant de l'espace devant nous ; cela ne vaudra-t-il pas mieux que de continuer à lutter dans ce bassin resserré où nous perdons la faculté précieuse de manœuvrer et de déployer nos lignes? — Vous raisonnez fort bien, répondait Nicias, mais c'est ainsi que je raisonnais l'an passé. On m'a blâmé alors ; ne me blâmerait-on pas à plus forte raison aujourd'hui? Nous avons un maître dont on ne contrarie pas sans danger le naturel exigeant et l'humeur morose ; prenons ses ordres avant de rien décider. » Le temps s'écoulait ainsi dans des hésitations funestes. Démosthène finit par rallier à son opinion le second collègue de Nicias, Eurymédon. Fort de l'assentiment du fils de Théoclès, il redoubla d'instances. Nicias était sur le point de céder, quand les Syracusains reçurent des côtes de la Libye un important renfort.

CHAPITRE XIX.

LE DÉSASTRE.

Comment pouvait-il venir aux Syracusains des secours de l'Afrique? Ce n'étaient pas des Africains, c'étaient des hoplites du Péloponèse que le vent du sud leur apportait. Les Spartiates ne s'aventuraient jamais sans péril sur un élément qui leur était particulièrement rebelle. Partis des ports de la Laconie, ils avaient été jetés, comme Ulysse, sur la terre des Lotophages. Ils n'auraient probablement pas retrouvé de longtemps le chemin de la Sicile, si les habitants de Cyrène ne les eussent recueillis. Les hoplites égarés trouvèrent dans cette ville deux nouvelles trières, et, ce qui était bien plus inappréciable encore, des pilotes. Les pilotes de Cyrène leur firent remonter à la rame la côte africaine jusqu'à la hauteur du cap Bon. Arrivés en face de Sélinonte, les vaisseaux déployèrent leurs voiles. Un trajet de deux jours et une nuit

les porta en Sicile. Des hoplites, je l'ai déjà dit, représentaient toujours une force de grande importance. Bien qu'ils fussent à pied, ce n'était pas la vulgaire pédaille du moyen âge; il fallait plutôt voir en eux ces chevaliers sous les coups desquels s'ouvraient par larges trouées les bandes mal armées des communes. Avec le renfort que le ciel leur envoyait, les Syracusains se crurent en mesure de tout oser; leurs généraux se disposèrent sans délai à reprendre sur terre et sur mer l'offensive. Il y avait quelques mois à peine que Syracuse aurait fait volontiers un pont d'or aux Athéniens; maintenant, Syracuse n'avait plus qu'une crainte : elle craignait que les Athéniens ne lui échappassent.

La flotte syracusaine se composait de soixante-seize vaisseaux, la flotte athénienne en comptait quatre-vingt-six; mais les Syracusains possédaient des équipages valides; les équipages athéniens étaient harassés et minés par la fièvre.

Tout est en mouvement dans la baie; les trières de Syracuse sont sorties du port. Eurymédon commandait ce jour-là l'ensemble des vaisseaux d'Athènes. Il s'élance en dehors de la double estacade, impatient de se donner du champ et de se mettre en mesure de manœuvrer. Eurymédon a combattu les Péloponésiens à Pylos; il croit qu'il aura aussi

bon marché de leurs vaisseaux en Sicile. L'essentiel, suivant lui, est de les déborder et de les acculer, s'il se peut, au rivage. Il rase de près la côte; il étend sa ligne aussi loin que possible vers le nord. N'a-t-il pas la supériorité numérique et n'est-il pas de son devoir de chercher à envelopper l'ennemi qui s'avance de front à sa rencontre? On n'enveloppe sûrement qu'une flotte qui hésite, des vaisseaux troublés qui s'arrêtent Les Syracusains n'hésitent pas, ne se troublent pas, ne ralentissent pas un instant leur élan. Ils vont sur les Athéniens tout droit et à toutes rames; ce sont eux qui attaquent aujourd'hui, qui attaquent toujours, confiants dans leurs proues qu'aucun choc n'ébranle, la tête en avant comme des béliers. Dix-huit vaisseaux tombent en leur pouvoir; le reste de la ligne athénienne se débande et se jette pêle-mêle, dans le plus complet désordre, à la plage.

Gylippe accourt d'Ortygie pour attaquer ces trières vaincues; Nicias se précipite, à la tête de ses troupes, pour les défendre. La nuit vient et sépare les combattants. Blessé mortellement, Eurymédon, avant d'expirer, a vu la déroute complète de son escadre. Les vaisseaux athéniens sont restés échoués sur les bancs que forme l'Anapos à son embouchure. Pendant qu'ils s'occupent de se remettre à flot et qu'ils se préparent à rejoindre l'abri

de leurs palissades, les Syracusains ont rempli de sarments et de poix un vieux navire de charge. Ils y mettent le feu et l'abandonnent au vent, qui souffle alors du nord. Voilà donc le premier brûlot, le précurseur des barques incendiaires dont les gueux de mer feront usage au siége de Leyde, l'ancêtre incontestable des navires enflammés qui disperseront la grande Armada ! Voilà ce qu'est devenue, quatre cent treize ans avant Jésus-Christ, la torche d'Hector, cette torche qui va désormais passer de main en main aux archevêques de Sourdis, aux Tromp et aux Ruyter, pour aller s'éteindre dans les eaux de l'Archipel, au milieu des débris fumants des escadres ottomanes ! Les Syracusains ont allumé leur brûlot et ont laissé au vent le soin de le conduire. S'imagineraient-ils, par hasard, que c'est à si peu de frais qu'on incendie une flotte ? Il faut à ce jeu-là plus de risque, plus d'audace ; il y faut le cœur de nos capitaines du dix-huitième siècle ou la foi guerrière d'un Canaris.

On inventera bien des bateaux-torpilles ; le meilleur sera celui qui sera conduit par un fou. Tel ferait triste figure en ligne qui fera merveille si on lui livre un de ces navires qu'il faut avant tout sacrifier. Deux marines à peu près distinctes, n'est-ce pas là ce qui exista jadis, et n'est-ce pas encore ce que la différence des aptitudes requises

nous contraindra peut-être un jour à reconstituer? Le brûlot de Syracuse n'était pas même guidé par « un arithméticien » ; ce n'était qu'un trait lancé à distance par une main inhabile et sans force; il alla se consumer inutile sur la plage, où les Athéniens eurent peu de peine à le détourner.

La partie était évidemment perdue pour les assiégeants. Il ne s'agissait plus de savoir si l'on resterait sous les murs de Syracuse ou si l'on irait chercher fortune ailleurs. Ces délibérations étaient déjà oiseuses avant le funeste combat qu'on venait de livrer; maintenant elles n'auraient plus eu d'objet. Les vivres étaient en partie épuisés, et on n'entrevoyait guère comment on s'y prendrait pour les renouveler. La seule question qui se pût encore agiter était celle-ci : « Brûlerait-on la flotte et essayerait-on de faire retraite par terre, ou tenterait-on de se frayer un passage à travers la flotte syracusaine?» Les Syracusains s'attendaient depuis longtemps à ce dernier effort. En possession des deux promontoires qui encadrent l'entrée de la baie, ils avaient rendu la défense de la passe plus facile en y établissant un double barrage. Il était cependant moins périlleux encore de hasarder l'évacuation par mer que de se jeter, avec des troupes démoralisées, dans les montagnes. Toute l'armée, il est

vrai, ne sortirait pas à la fois de péril, car il était impossible, après les pertes de navires qu'on avait subies, de songer à rembarquer la totalité des troupes. Ce qui resterait en arrière, solidement retranché, pourvu d'une quantité de vivres à la rigueur suffisante, serait, — on l'espérait du moins, — en mesure de tenir l'ennemi en respect jusqu'au jour où Athènes aurait, par de nouveaux armements, reconquis sa suprématie maritime. On viendrait alors, avec une nouvelle flotte, avec de nouveaux transports, enlever d'un seul coup la garnison qu'il fallait bien laisser, inévitable otage, sur cette fatale terre de Sicile.

C'est toujours une opération délicate que de débarquer des troupes ; c'est pourtant peu de chose au prix des difficultés qu'on rencontre quand on est contraint de les rembarquer. Nous avons étudié ce problème au temps où nous occupions, après la prise de Sébastopol, le plateau de la Chersonèse, et les plus confiants ne le trouvaient pas facile à résoudre. « Ne serait-on pas fatalement conduit, disaient-ils, à sacrifier, en se retirant, la majeure partie du matériel de guerre, les chevaux, l'artillerie, — qui sait même, si l'on était un peu vivement pressé, les derniers bataillons ? » Et pourtant nous étions complétement victorieux ! Les Athéniens, au contraire, venaient d'être battus.

Tout l'espoir de Nicias résidait dans l'issue d'un nouveau combat naval. Que serait ce combat? Une véritable boucherie. Le terrain ne se prêtait en aucune façon aux manœuvres; accrochées l'une à l'autre par les grappins d'abordage, les trières ne seraient plus qu'un plancher mobile sur lequel les hoplites combattraient de pied ferme. Les tillacs furent en conséquence chargés de gens de traits et de soldats pesamment armés. Il n'y avait pas à craindre d'alourdir les galères; c'eût été se créer un souci superflu que de vouloir les garder manœuvrantes; elles n'auraient pas à faire un long usage de leurs rames. En équipant tout ce qui pouvait encore flotter, les Athéniens parvinrent à réunir cent dix vaisseaux. Démosthène, Ménandre et Euthydème prirent le commandement de cette force navale; Nicias garda le commandement des troupes laissées à terre. Lorsque l'armée, conduite par son vieux chef, se fut déployée sur le rivage, la flotte s'ébranla. Il restait une étroite issue entre les deux barrages; ce fut vers cette issue, unique voie de salut qui demeurât ouverte, que la masse compacte des trières athéniennes mit le cap. Elle trouva, rangée en travers, une division ennemie, division trop faible qui céda. Cette division céda, mais sans se débander. Pendant ce temps, le gros de la flotte syracusaine accourut et chargea la flotte athénienne

sur ses derrières. Une effroyable mêlée, la mêlée prévue, s'engagea. Plus de deux cents navires, en quelques minutes, s'entre-choquèrent, et bientôt les deux flottes n'en formèrent plus qu'une. Pendant que sur les tillacs on s'exterminait à coups de javeline, pendant que les hoplites, abandonnant leurs lances, se saisissaient, pareils à des lutteurs, corps à corps, les rameurs ahuris, n'entendant plus la voix des céleustes, ne pouvant plus d'ailleurs faire usage de leurs rames, en partie brisées ou collées par l'abordage contre le bord, se précipitaient éperdus sur le pont et venaient ajouter leur émoi au tumulte du combat le plus acharné qui se fût jamais vu. Les combattants se trouvaient, cette fois, enfermés dans l'arène, et les spectateurs, rangés sur les gradins de ce cirque sanglant, ne leur permettaient même pas d'en sortir pour aller panser leurs blessures. Quelles clameurs, quelles imprécations, quelles injures, quand une galère, toute pantelante et toute déchirée, faisait mine de s'approcher des remparts d'Ortygie! Des pieds, des mains, de la voix, on la repoussait au milieu de la mêlée, on l'envoyait sombrer en portant à l'ennemi un dernier coup. Les Athéniens n'avaient pas besoin qu'on les excitât ainsi à bien combattre. Quel soldat sur leur flotte ne comprenait qu'il luttait en ce jour pour sa vie! Et cependant les Athéniens furent les

premiers à perdre du terrain. Ce genre de combat n'était pas fait pour eux ; il était par trop contraire à leurs aptitudes. Rien de plus dangereux, — la guerre de Sept ans, au dix-huitième siècle, l'a prouvé, — que d'échanger brusquement sa tactique habituelle contre celle de l'ennemi; il est rare qu'on ait à se féliciter de l'emprunt. De semblables modifications demandent du loisir; les Athéniens n'en avaient pas eu, et les auxiliaires qu'ils entassèrent sur leurs ponts n'y apportèrent pas un pied marin. Les traits s'égaraient, les coups portaient à faux, pendant que ces soldats novices trébuchaient à chaque oscillation du navire et consumaient leurs forces à s'affermir contre le roulis.

Plus la lutte a été opiniâtre, plus la déroute est sujette à prendre le caractère d'une panique. Les Athéniens firent d'incroyables efforts pour s'ouvrir un passage; quand ils en reconnurent l'impossibilité, ils ne songèrent pas même à se retirer en bon ordre. Ils abandonnèrent tout à l'ennemi, les trières désemparées, les naufragés cramponnés aux épaves; ils s'enfuirent comme des daims de ce champ de bataille où ils venaient de combattre comme des lions. Les vaisseaux syracusains, heureusement, étaient trop maltraités pour les poursuivre; ils les laissèrent regagner, dans le plus épouvantable désor-

dre, le rivage sur lequel Nicias, consterné, les attendait.

Que faire après cette cruelle épreuve? Quand on songe à la position désespérée dans laquelle on s'était mis, renouveler l'attaque eût peut-être encore été le plus sage. Il restait aux Athéniens soixante vaisseaux, et les Syracusains n'en avaient plus que cinquante. Thucydide affirme que Démosthène ouvrit l'avis de profiter du désarroi qui devait suivre une victoire si chèrement achetée, qu'il offrit de tenter une nouvelle sortie, d'aller de sa personne surprendre, durant la nuit, la passe qu'on trouverait probablement mal gardée. Cette proposition audacieuse était tout à fait dans le caractère du vainqueur de Pylos; elle ne rencontra malheureusement pas d'écho. Les marins d'ailleurs refusaient de se rembarquer. Il n'y avait plus qu'une pensée dans le camp : opérer la retraite par terre.

Abrégeons ces détails lamentables; ici se termine l'expédition de Sicile. Qui pourrait croire, en effet, qu'une armée usée par tant de combats, décimée par la fièvre, affaiblie par de longues privations, sera capable de s'ouvrir, par la force, une route de Syracuse à Catane, qu'elle dérobera sa marche, qu'elle surprendra le passage des nombreux défilés qu'il lui faut franchir et dont un seul, gardé par une poignée d'hommes, suffirait à l'arrêter? Non

si grand que soit le courage des chefs, si admirable que puisse être la constance des soldats, on ne sort de situations pareilles que par la mort ou par la capitulation. Nicias et Démosthène étaient des généraux de premier ordre; ils luttèrent bravement contre la fortune, recourant à tous les stratagèmes usités en semblable occurrence, multipliant les assauts et les ruses de guerre, simulant des campements et se jetant brusquement sur la droite, sur la gauche, en arrière, cherchant de tous côtés des issues et n'en découvrant nulle part, car la cavalerie sicilienne ne les perdait pas de vue, les harcelait sans cesse et surveillait chacun de leurs mouvements. L'armée cependant s'était allégée de tout bagage inutile; elle avait laissé dans les retranchements de l'Anapos les malades et les blessés, trouvant dans son propre désespoir la force nécessaire pour résister aux plaintes déchirantes, pour demeurer sourde aux supplications. Elle marchait décidée à tout supporter, la faim, la soif, des fatigues excessives, des combats incessants. Sa résolution ne la sauva pas. Quarante mille hommes avaient quitté le rivage de Syracuse, partagés en deux corps. Le corps que commandait Démosthène formait l'arrière-garde; il fut enveloppé le premier, refoulé dans un enclos d'où il lui devint impossible de sortir. Pendant tout un jour on l'accabla de

traits; le soir venu, cette troupe condamnée mit bas les armes. A cinq kilomètres de là, le corps de Nicias éprouvait, s'il se peut, une fortune pire encore. Nicias était parvenu à gagner les bords d'un de ces torrents si communs en Sicile. Qu'il réussît seulement à franchir ce cours d'eau, et la cavalerie, qui depuis le matin ne lui donnait pas de relâche, se verrait bien contrainte à lui laisser quelques heures de répit. Mais à la vue de l'eau, les soldats athéniens abandonnèrent leurs rangs; la soif ardente qui dévorait l'armée ne lui permit plus de garder aucun ordre. Une cohue confuse se précipita vers le fleuve; on eût dit qu'elle craignait de trouver, en arrivant trop tard, le courant tari. On se pressait contre les premières files, on s'entassait dans le lit de l'étroite vallée; ceux qui tombaient étaient foulés aux pieds, d'autres se débattaient au milieu des bagages ou roulaient de rocher en rocher, entraînés par le torrent. C'est ainsi que, le 28 juin 1835, les troupes du général Trézel échappèrent, sur les bords de la Macta, aux mains de leur chef; c'est ainsi qu'elles se livrèrent, dispersées, désarmées, et sans même opposer un semblant de résistance, au yatagan des Arabes. Les Athéniens se préparaient le même sort. Pendant qu'ils se disputaient l'eau bourbeuse et sanglante, les archers syracusains, les cavaliers indigènes,

les hoplites du Péloponèse fondirent à l'envi sur eux. Le massacre fut horrible; jamais la Sicile, habituée cependant à dévorer ses envahisseurs, n'avait contemplé pareille scène de carnage. Des monceaux de cadavres remplissaient le lit encaissé du fleuve; des milliers de blessés jonchaient le sol ou erraient poursuivis par la cavalerie, qui prenait un féroce plaisir à les achever. Nicias se rendit à Gylippe dans le vain espoir d'obtenir quelque pitié pour ces malheureux fuyards. Il se rendit complétement à discrétion, ne stipulant rien pour lui et ne pouvant, à plus forte raison, rien stipuler pour son armée, car son armée déjà n'existait plus. Chaque soldat ennemi s'était fait de lui-même sa part de butin. Le nombre des morts était considérable; celui des prisonniers le fut encore plus. La Sicile entière fut remplie de ces captifs. Les Sicèles, en véritables Kabyles qu'ils étaient, se hâtèrent de les entraîner dans les montagnes. Les soldats de Démosthène furent les seuls qui échurent en partage à l'État. La capitulation à laquelle ils s'étaient résignés semblait devoir leur garantir la vie sauve; les Syracusains se montrèrent implacables. Les deux premières victimes qu'ils immolèrent furent les deux généraux athéniens. Gylippe réclama inutilement ces illustres prisonniers comme la part de Sparte; il n'obtint pas un meilleur succès quand il

en sollicita la remise pour prix de ses services. Ce n'était pas d'un sang vulgaire que le peuple de Syracuse était altéré; sa soif de vengeance ne pouvait s'étancher que dans le plus noble sang de la Grèce. Nicias et Démosthène reçurent le coup mortel le même jour. Les troupes auxiliaires prirent ensuite, tour à tour, le chemin de l'abattoir; on n'épargna que les troupes athéniennes, si ce fut les épargner que leur réserver la mort lente des carrières. La plupart des soldats d'Athènes qui survivaient encore périrent misérablement au fond des Latomies et ne revirent jamais la lumière du jour.

Quel désastre! Toute la fleur de la jeunesse athénienne, deux flottes, deux armées, avaient disparu dans l'expédition fatale. Ce n'est pas à la campagne de Saint-Domingue, c'est à la campagne de Russie que l'on peut comparer l'expédition de Sicile. La gravité du résultat autorise ce rapprochement. Il est des revers dont on se relève; ceux sous lesquels on reste accablé, ce sont les revers qui ne sauraient s'imputer à l'insuffisance des préparatifs. Quand on a tout cru prévoir, quand on a fait le plus complet et le plus judicieux emploi de ses forces, si l'on échoue, d'où fera-t-on sortir un nouvel effort? La veine saignée à blanc ne se remplit pas en un jour. Le plus sûr est de se rési-

gner et de ne pas faire succéder, par une obstination funeste, à un évanouissement passager l'agonie. Le passé a souffert pour que le présent s'instruise. Quelle moralité tirerons-nous de l'expédition de Sicile ? Il s'en dégage sans doute de nombreuses leçons et des leçons de plus d'une sorte. N'en retenons qu'une, mais que ce soit la plus importante. Il est évident que dans ces vastes entreprises de guerre le péril croît avec la distance ; n'allons donc pas trop loin quand il nous est loisible de nous en dispenser. « Faire son pré carré » est de la petite politique peut-être ; c'est pourtant cette petite politique, appliquée pendant plus de deux siècles avec persévérance, qui nous a faits ce que nous sommes ; nous n'avons donc pas le droit de la dédaigner. Ce fut la politique de Henri IV et de Périclès, ce ne fut pas celle du peuple d'Athènes le jour où la direction d'un grand esprit vint à lui manquer. Les grands esprits sont sujets à erreur, les multitudes y sont plus exposées encore. Ce sont aussi des rois que ces masses inconstantes, et, quand elles délirent, leurs fantaisies ne sont ni les moins coûteuses, ni les moins funestes. Ce qui aggrave leurs fautes, c'est qu'elles mettent toujours un fol et stérile orgueil à les nier. Les rois ont leur responsabilité qui sert au moins d'avertissement à leurs successeurs ; les peuples ne s'en prennent

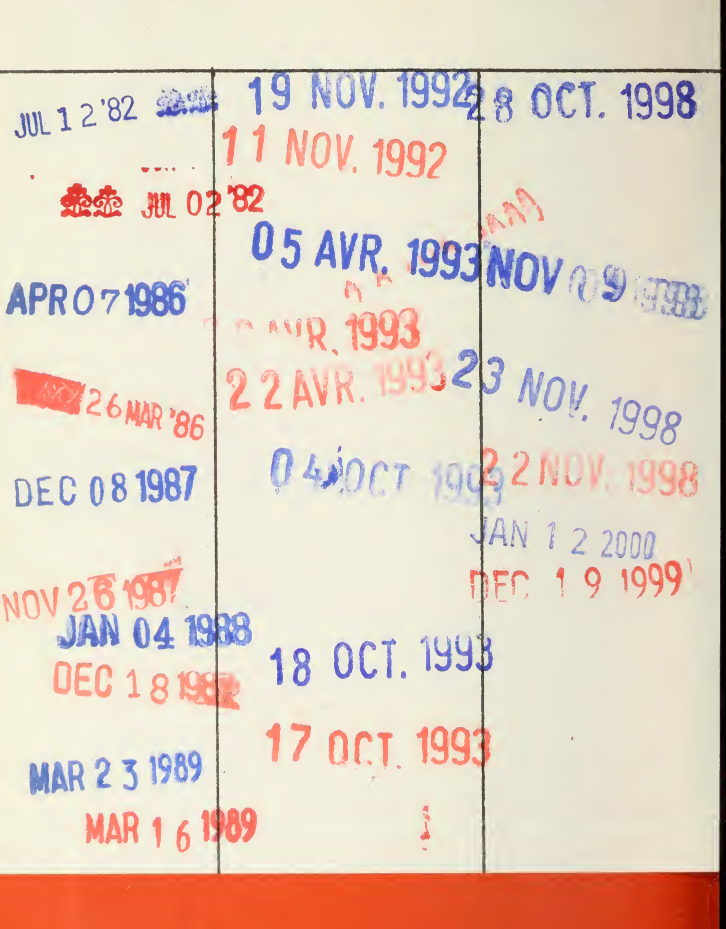
jamais à eux-mêmes de leurs infortunes et de leurs souffrances. Ils accusent le sort, ils accusent surtout leurs favoris et leurs généraux. Ces ingratitudes et ces injustices ne réparent rien; le ciel ne réserve de revanches qu'aux rois ou aux nations qui s'en abstiennent.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LA BATAILLE DE SALAMINE ET L'EXPÉDITION DE SICILE.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.


JUL 1 2 '82
19 NOV. 1992
28 OCT. 1998
11 NOV. 1992
JUL 02 '82
05 AVR. 1993
NOV 09 1998
APR 07 1986
22 AVR. 1993
23 NOV. 1998
26 MAR '86
DEC 08 1987
22 NOV. 1998
JAN 12 2000
DEC 19 1999
JAN 04 1988
18 OCT. 1993
17 OCT. 1993
MAR 23 1989
MAR 16 1989



a39003 005623318b

